

The Kraken Story

Pascal Kulcsar

PROLOGUE :

Ils ont dit :

“Méfiez-vous du monde infernal du Dieu Poséidon, l'ébranleur du sol, fendeur des montagnes et maître des mers.

Fils de Cronos, frère d'Hadès, il chevauche les flots armés de son trident, réveillant les monstres du fond.”

Mais ils ignoraient que même les monstres rêvent.

Et que sous la fureur, l'amour attend, silencieux, patient comme la marée.

Ne craignons pas la créature que nous redoutons.

Le Kraken n'est pas une malédiction.

Son cœur bat au rythme de nos peurs, de nos pertes, de tout ce que nous refusons d'aimer.

Il regarde les hommes d'en bas non pour les détruire, mais pour les comprendre.

Peut-être même... pour les aimer.

Alors, quand les profondeurs tremblent, ce n'est pas la colère des dieux que nous entendons, c'est la nostalgie d'un être que la mer n'a jamais cessé d'aimer.

Soyons indulgents envers elle, comme elle le serait envers nous.

Car au fond des abysses, quelque chose s'éveille.

Un souffle ancien.

Un frisson dans le noir.

Une mémoire qui remonte, lente, immense, presque humaine.

Mac Down porte l'océan dans le ventre et la colère du monde dans le cœur.

Mais ce cœur saigne d'un vide que seule la mer comprend.

Et parfois, dans le silence de la nuit, il croit entendre battre un autre cœur au fond des eaux.

Une présence l'appelle.

Une présence qu'il a déjà vue, déjà sentie dans un rêve, dans une larme, dans le regard de Jessica.

Si elle tombe, il sombrera.

Et s'il sombre, le Kraken se lèvera.

Car la mer ne garde que ceux qui osent l'aimer.

Et peut-être, là où tout s'éteint, l'amour renaîtra monstrueux, pur, impossible.

Car les océans ne nous appartiennent pas.

Nous leur appartenons.

Et certains coeurs, même engloutis, refusent encore de mourir.

La mer frémit.

Les profondeurs s'agitent.

Une pulsation traverse la nuit venue du fond du monde, lente, immense, presque humaine.

Le vent s'arrête, la surface se fige.

Quelque chose vient de s'éveiller.

Et Mac, sans le savoir, l'a senti.

Et c'est cette nuit-là, quand la mer s'est ouverte sous la lune, qu'un souffle ancien a traversé
le monde...

et que tout a commencé

CHAPITRE 1 — LE SOMMEIL DES ABYSES

Sous la surface agitée du Pacifique, en cette fin de printemps, l'océan respire comme une bête immense.

La lumière du Soleil s'y brise en éclats de jade et d'or, se disperse en gerbes mouvantes que la houle déforme.

Les vagues, nerveuses, giflent la peau du monde; et sous elles, dans la densité verte et salée, passent six ombres, six géants aux cœurs tranquilles : des cachalots, taillés dans la nuit et la chair du mythe.

Leur souffle perce la mer comme des colonnes de cristal, des geysers mêlant l'eau, le vent et la lumière.

Chaque expiration est un soupir d'astre, un écho des profondeurs.

Ils glissent, lourds et majestueux, dans la clarté mouvante. Leurs dos massifs se gonflent, miroirs noirs, polis par des millénaires de voyage.

Le premier, un vieux mâle balafré, avance avec la lenteur d'un dieu fatigué. Ses cicatrices racontent des guerres que personne n'a vues, des hivers de sel et de silence.

Soudain, il bascule.

Un signal muet, un ordre ancestral, et les autres le suivent obéissants, graves, glissant dans son sillage comme des constellations de chair.

Ils plongent droits vers la nuit, là où la lumière s'éteint, là où commence le froid.

Plus bas, bien plus bas, s'étend la crête de Nazca au Chili, immense cicatrice qui fend la peau du Pacifique.

Les abysses y sont d'un bleu presque solide, d'un silence de plomb.

Le monde des hommes n'existe plus ici : seules demeurent la pression, la lenteur, et la mémoire.

Entre les monts sous-marins et les canyons d'ombre, une forme gît colossale, immobile, ancienne comme la peur.

Le Kraken.

Un décapodiforme gigantesque, quarante mètres d'envergure, les bras constellés de pustules rouge sang, protégeant son nid d'œufs translucides comme des lunes endormies.

Les courants chauds font vibrer les membranes, et chaque pulsation semble un battement de cœur, doux et inquiétant à la fois.

Mais les intrus s'approchent.

Les six géants, guidés par la faim, plongent encore.

Leur sonar claqué, roule, se propage en ondes sourdes.

Le Kraken les sent. Ses yeux s'ouvrent lentement, deux perles noires dans la nuit liquide.

Le silence se rompt.

La bataille éclate.

Un tumulte d'eau et de chair, un tonnerre muet.

Les tentacules fouettent la mer, s'enroulent, étranglent. Les mâchoires des cachalots claquent, brisent, déchirent.

Le sang jaillit, rouge sombre, et se dilue aussitôt en volutes pourpres.

Les coups résonnent comme des orages enfermés sous le monde.

L'odeur sature l'eau, même les pierres, même les coquilles, semblent trembler.

Pour défendre ses œufs, la créature frappe jusqu'à la dernière pulsation de son cœur.

Ses bras, l'un après l'autre, se fendent, se déchirent.

Mais elle ne fuit pas.

Elle se cabre, immense, dans un dernier élan de rage et d'amour mêlés.

L'océan entier semble s'incliner sous son cri silencieux.

Puis tout retombe.

Le calme revient, d'un silence presque religieux.

Les cachalots tournent lentement, lourds et repus d'avoir dévoré les oeufs. Ils disparaissent dans la nuit, avalés par les profondeurs.

Parmi les débris tourbillonnants, il ne reste qu'un champ de coque pulvériser et de sang.

Et là, prisonnier du hasard, un seul œuf, rejeté par la tempête de la bataille, roule doucement, emporté par un courant léger et tiède.

Il vient se loger entre les flancs brisés d'une épave ancienne : un navire disparu depuis des siècles, couvert de corail, de verre, d'oubli.

Dans l'une de ses cales béantes repose une jarre de céramique, fendue mais debout, aux grandes anses couvertes d'algues.

L'œuf s'y glisse, docile, s'y cale contre les parois humides.

Autour, la mer s'apaise, comme si elle savait.

Et dans la jarre, la vie attend.

Innocente, invisible encore, mais palpitante promesse d'un retour, d'un cri, d'un amour à naître.

Chapitre 2 — Le Self-Made Man

Océan Pacifique. Crête de Nazca, Chili. Deux jours plus tard.

Le soleil cogne, vertical et impitoyable.

Autour du Self-Made Man, la mer miroite comme une plaque d'acier en fusion. Les vagues, petites et serrées, frappent la coque en tintant comme un métal brûlant. L'air sent l'huile chaude, la corde mouillée. Un vent lourd soulève des effluves d'algues et de gasoils.

Le vieux bateau de chercheurs d'épaves avance à pas de géant, grinçant de toutes ses jointures, son flanc couvert de rouille et de sel séché.

Quatre hommes s'affairent sur le pont : silhouettes brûlées de soleil, mâchoires serrées, corps épisés mais obstinés. Les filets gémissent sous le poids de leur butin, un entrelacs de cordages, de boues et de fragments d'histoire.

Mac Down, vingt et un ans, Afro-Américain au regard clair et précis, dirige la manœuvre. Sa peau sombre luit sous la sueur, sa chemise est plaquée à son torse, son souffle s'accorde à celui de la mer.

— Doucement, Ailfred !

Sa voix fend le vacarme comme un ordre venu du fond.

Le filet glisse sur le pont, dégoulinant d'eau saumâtre, répandant une odeur de vase et de bois mort.

Mac secoue la tête, dégoûté.

— Le chalutage de fond, c'est vraiment pas la solution...

Ailfred, massif, roux, la peau tannée et les bras noueux, renifle bruyamment sans répondre. À côté, Joe, ventre rond, visage calme, tire sur le treuil à la main, cigarette pendue au coin des lèvres.

Le vent la menace, il la protège d'un geste machinal, comme un vieux réflexe de marin.

Mac s'avance, soulève du bout du pied un débris imbibé d'eau.

— Rien que de la bouillie marine...

Derrière lui, un pas lourd résonne. Le plancher vibre.

Garald Collinsons approche. Cinquante ans, grand, sec, la barbe piquée de gris, un bonnet rouge vissé sur le crâne. Dans son regard d'acier, la mer semble avoir laissé des éclats de tempête.

— Mac Down ! Dit-il, sa voix éraillée roulant comme un accent d'Irlande perdu. Tu ne comprendras donc jamais, ce qui peut émouvoir un chercheur de trésor ?

Il s'accroupit, plonge les mains généreusement dans la vase et soulève doucement un petit fragment de bois gorgé d'eau. Le morceau ruisselle, sombre et luisant.

— Regarde-moi ça ! Probablement un galion espagnol. Une histoire gravée dans la fibre même du bois... Et toi, tu appelles ça de la bouillie ?

Mac baisse la tête, esquisse un sourire d'excuse.

— Je suis désolé, Garald. Mais reconnaisssez que ce qu'on remonte, c'est souvent... décevant.

Garald se redresse lentement, les pupilles contractées.

— Tu n'as pas la foi, gamin. Tu crois vouloir devenir chasseur de trésors, mais tu n'as jamais eu faim, toi.

Sa voix s'enroue, se fait rocaille.

— Moi, j'ai connu le froid, les filets vides, la mer qui prend plus qu'elle ne donne. J'ai juré qu'un jour, je serais riche. Libre. Mon propre maître.

Un éclat d'ombre traverse ses yeux : le souvenir de Jimmy, son frère, happé par la mer lors d'une tempête, des années plus tôt. Le passé, pour lui, n'a jamais cessé de remonter à la surface.

Mac soutient son regard.

— J'étudie chaque soir. J'apprends. Je veux comprendre l'histoire, pas seulement la vendre. Un jour, je serai archéologue.

Garald ricane, un son sec comme une gifle.

— Archéologue ? Pauvre gosse. Moi, j'ai un bateau, un équipage, et des investisseurs californiens qui croient en moi.

Il s'avance brusquement, saisit Mac par le col, son haleine chargée de rhum.

— Regarde-toi ! T'as rien. Même pas la rage qu'il faut pour survivre ici.

Mac, la voix étranglée, murmure :

— La chance appartient aux audacieux...

Garald le relâche d'un geste brusque. Un sourire carnassier lui tord la bouche.

— Alors sois audacieux. Mets-moi ce butin en cale et nettoie ce foutu pont. Et surtout, n'oublie jamais : tu n'es pas mon égal. Pas encore.

Il tourne les talons. Ses bottes claquent sur le bois trempé.

— Quel cap, Garald ? Demande Joe.

— On rentre à Anaheim Bay.

— Foutu bateau italien !

La voix de Garald tonne, frappe les parois de métal. Il cogne du poing sur la rambarde, puis disparaît dans la cabine, avalé par la pénombre.

Joe lève lentement les yeux, secoue la tête.

— Tu comprends maintenant pourquoi il vit seul ? C'est un loup de mer... mais sans meute. Seul son ego peut le supporter. Même Ailfred et moi, on n'a aucune prise sur lui. Et pourtant, on le connaît depuis des années. Lui et son frère, Dieu ait son âme.

Mac fronce les sourcils.

— Son frère !?

Ailfred arrive, une gourde à la main. Il boit une gorgée, s'essuie la bouche, puis fixe Mac.

— Jimmy. Son petit frère. Mort lors d'une tempête. Les filets devenus fous sous la houle l'ont happé. Garald n'a jamais su le repêcher. Depuis ce jour-là, il n'a plus dormi tranquille. Ensemble, ils rêvaient de fortune, de liberté... de devenir des rois sur leur propre mer.

— Pourquoi n'a-t-il pas fait dans la pêche alors ? Demande Mac.

Joe, sa main calleuse et meurtrie posée sur l'épaule du jeune homme, répond :

— L'appât du gain, petit. Et puis, après la mort de Jimmy, il ne s'entendait plus avec son père. L'ancien est mort quelques années plus tard, rongé de l'intérieur. Depuis, Garald n'a plus que ça : ce bateau et sa rancune.

Mac reste un instant silencieux, le regard perdu sur l'horizon.

— Quelle histoire... Maintenant, je comprends mieux le phénomène.

Il retourne vers le filet, méthodique. Le treillis humide descend lentement vers la cale, déversant un flot d'eau sale, de coquilles et de fragments de bois noirci.

Entre deux planches rongées par le temps, quelque chose accroche la lumière : une jarre ancienne, aux grandes anses ébréchées, emplie d'eau salée.

Elle roule doucement, retenue par les mailles.

Mac se penche.

— Une amphore ?

Joe hausse les épaules.

— Un souvenir du fond, p'tit. Laisse, on verra ça au port.

Mais sous la surface de l'eau stagnante, à l'abri du regard des hommes, un frémissement trouble le silence.

Une coquille rugueuse, collée contre la paroi de céramique, palpite faiblement.

Un battement. Puis un autre.

L'océan, autour, semble retenir son souffle.

Et dans la jarre, la vie attend.

Chapitre 3 — Anaheim Bay

À l'aube, le Self-Made Man fendait la brume légère qui recouvrait la côte.
Entre Seal Beach et Sunset Beach, la baie d'Anaheim s'ouvrait comme une plaie tranquille,
baignée d'une lumière rose et or.
Le ciel, lavé de la nuit, exhalait encore l'odeur du sel et du sable chaud.
Les premières vagues léchaient le flanc du bateau avec un soupir las.
Dans l'air flottait un mélange de gasoil, d'embruns et de varech, cette fragrance âcre et
familière des ports californiens à l'aube.

Les mouettes tournoyaient autour du mât comme des pensées blanches.
Leurs cris stridents déchiraient le silence du matin.
Sur la rive, les bâtiments du Centre de Recherche Marin luisaient sous le soleil naissant cubes
immaculés, reflets d'acier et de verre, semblables à une cité sans âme construite par la
science.

Le bateau s'approcha lentement du quai.
Les amarres glissèrent, les poulies grinçantes chantaient un refrain d'habitude et de fatigue.
Mac Down, debout à la proue, observait la côte qui s'éveillait.
Il aimait ce moment fragile où la mer semblait retenir son souffle avant d'offrir les hommes à
la terre.

Sur le quai, une silhouette l'attendait.
Une fillette à la peau hâlée, les cheveux noirs flottant au vent, assise dans un fauteuil roulant.
Ses bras levés vers le ciel semblaient vouloir attraper les oiseaux.

— Salut, beau gosse ! Cria-t-elle d'une voix claire.

Mac éclata de rire et leva la main en retour.
Il sauta sur le quai, sac sur le dos, le sourire fatigué mais sincère.
— Salie Durango, ma première fan ! Ta mère t'a laissé venir accueillir un pauvre étudiant
ruiné ?

Ils s'enlacèrent brièvement.
L'enfant dégageait une odeur de crème solaire, de sucre et d'air marin.
Ses yeux brillaient comme deux éclats d'onyx.

— Alors ? Demanda-t-elle, impatiente. Vous avez enfin trouvé le trésor inca ?

Mac soupira, secouant la tête.
— Rien que de la bouillie marine et des morceaux d'épaves.

— Garald disait que c'était le trésor du siècle ! Protesta-t-elle.

Mac leva les yeux vers l'horizon, le menton haut, un éclat de défi dans le regard.

— Le trésor du siècle, c'est moi qui le trouverai, Salie. Et ce jour-là, je serai le plus riche du pays.

Une voix tonna derrière lui :

— Eh, Mac !

Il se retourna. Garald s'avancait d'un pas ferme, son ombre mordant la lumière.

Sa barbe mal taillée captait les reflets du matin.

Son sourire n'était qu'une façade tendue, une cicatrice de vanité.

— Bonjour, Salie. Comment vas-tu ?

La fillette détourna aussitôt le regard, ses mains serrées sur les accoudoirs.

Le ton du capitaine la glaçait toujours.

— Tu sais qui commande ici, pas vrai ? Lança Garald sèchement, sans même attendre de réponse.

Puis, à Mac :

— Tu n'as rien oublié, j'espère ?

Mac hésita.

— Vous... vous n'êtes pas sérieux ?

Garald haussa les épaules, satisfait de sa propre cruauté.

— Tu veux devenir un grand archéologue, non ? Alors bosse. Quand je rentre de vacances, tout doit être fait au centre. Sinon, t'es viré.

Ses bottes claquèrent sur le béton.

L'air vibra de son passage comme après une gifle.

Salie le suivit du regard, puis lança, la voix tremblante :

— C'est un tyran !

Mac sourit tristement.

— Je n'ai pas le choix, Salie. C'est mon patron. Si je veux continuer mes études, je dois avaler son fiel avant de m'émanciper.

Il sortit son téléphone. L'écran vibra, un nom s'y afficha, familier, douloureux.

Son regard se figea, suspendu entre envie et peur.

Puis il éteignit l'appareil et le rangea dans sa poche, comme on enterre un souvenir.

— Pourquoi t'as pas décroché ? Demanda Salie, intriguée.

— Rien d'important.

Elle haussa un sourcil, son sourire revenant, un peu moqueur.

— C'était Jessica, hein ?

Mac rit, mais son rire sonnait creux, comme un moteur qui tousse.

Il posa les mains sur les poignées du fauteuil.

— Allez, rentrons. Garald veut que je sois au labo avant midi.

— Minable ! Lança-t-elle en riant, retrouvant sa malice. Minable !

Leurs rires se perdirent dans le souffle du vent.

La mer, derrière eux, battait la jetée d'un rythme lent et régulier, comme un cœur qui se souvient.

Chapitre 4 — Le Centre de Recherche

Le soir, le Centre de Recherche Marin vibrait encore d'une activité feutrée.

Au loin, derrière les vitres épaisse, on entendait la houle se briser contre les digues d'Anaheim Bay.

Des lampes froides diffusaient une lueur d'aquarium sur les paillasses d'inox et les murs blanchis. L'air sentait la vase sécher, la poussière d'algues et la rouille humide des instruments.

Mac portait un grand tablier blanc. Ses manches trempées collaient à sa peau.

L'eau tiède glissait sur ses doigts, sur les fragments d'épaves qu'il nettoyait patiemment au pinceau.

Autour de lui, les machines à filtration ronronnaient, basses et continues, comme une respiration mécanique.

Une vieille radio posée sur une étagère crachotait un morceau de rap étouffé, perdu entre les fréquences.

Devant lui, un bac de verre débordait de reliques : éclats de céramique, figurines précolombiennes, outils oxydés, coquillages incrustés de sel et de silence.

Chaque fragment semblait murmurer un mot d'un autre temps.

Derrière, un vaste aquarium s'étendait sur tout le mur. Poissons, crustacés et méduses y flottaient comme des pensées lentes.

C'était une mer miniature, un monde de reflets où le passé et le présent se confondaient.

La porte s'ouvrit brusquement dans un couinement de métal.

— Je vois que Cupisnique, Mochica, Chimú et Lambayeque n'ont plus de secrets pour toi !

Un homme entra, théâtral, un sourire insolent aux lèvres.

Petit, trapu, lunettes noires, mèches blondes rebelles, tatouages serpentant sur les avant-bras : Bruce Fushun, tornade familiale.

— Bruce Fushun ! S'exclama Mac, amusé. Le plus grand pêcheur d'Anaheim Bay !

— Tu sais bien que depuis l'orphelinat, je rêve de ça, répondit Bruce, faussement modeste, bombant le torse.

— Pour moi, l'obsession, c'est ici, dit Mac en désignant la table. Comprendre l'Empire préhispanique. Son histoire me hante.

— Empire de merde, lâcha Bruce sans hésiter.

Mac fronça les sourcils, son pinceau suspendu.

— Respecte un peu mon boulot.

Bruce éclata d'un rire sonore, puis le saisit par les épaules avec une brutalité fraternelle.

— Pourquoi tu bosses encore pour ce vieux requin de Garald ? Tout le monde sait qu'il exploite tout ce qu'il touche !

Mac s'assit sur un tabouret, le visage fatigué.

La lumière bleue de l'aquarium jouait sur ses pommettes comme une mer inversée.

— Parce que c'est le seul à m'avoir donné ma chance, dit-il doucement. Et qu'avec lui, je peux étudier... survivre.

— Un connard quand même, conclut Bruce en sortant une bouteille d'alcool ambré de sa poche arrière.

Il la leva vers le plafond, ses tatouages brillant sous la lumière.

— À notre cuite expresse !

Mac éclata de rire, sincère cette fois.

— À nos joyeuses retrouvailles, mon ami.

Ils trinquèrent. Le verre tinta contre le métal, clair comme un fragment de vérité.

*

Plus tard, la bouteille n'était presque plus qu'un souvenir.

La radio saturée crachait un beat lointain, les lampes clignotaient par moments.

Le laboratoire baignait dans une demi-pénombre trouble, un mélange d'ombre, d'alcool et de rires.

Bruce versa deux verres pleins, en tendit un à Mac.

Ils trinquèrent de nouveau, plus fort, plus ronds.

Le verre de Mac claqua sur la table.

Leurs voix se perdirent dans le bourdonnement des machines.

Et quelque part, dans un recoin oublié du bac à eau, la jarre dormait encore.

Sous sa surface trouble, une ombre bougea lentement, presque imperceptible.

Une pulsation sourde, un battement enfoui.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ? Demanda Mac, la voix pâteuse, encore prise dans le rire.

Bruce leva les bras, prit une pose dramatique, ses pieds claquant sur le sol.

— Ce que j'aime le plus ! Danse du flamenco espagnol !

Mac le fixa, interloqué.

— Non... Non, pas ça !

Trop tard.

Bruce avait déjà enfoncé sa clé USB dans la sono.

Un riff de guitare explosa, saturé, furieux.

La salle vibra sous la musique.

Bruce tournoya, les bras écartés, frappant le sol du talon, criant faux, riant aux éclats.

Mac, hilare, finit par le rejoindre, bouteille à la main.

Leur rire emplissait l'espace, rebondissant sur les murs, mêlé au souffle des machines.

Et derrière eux, sur la table de travail, la jarre aux grandes oreilles reposait, paisible.

Une bulle monta, puis une autre.

L'eau vibra légèrement, comme traversée d'un courant venu d'ailleurs.
Au fond, l'œuf d'aspect rocailleux se fendilla lentement, dans un craquement à peine audible.
Une ligne de lumière bleutée traversa sa surface fine, tremblante, presque vivante.

La mer, invisible mais présente, sembla retenir son souffle.
Et dans ce souffle suspendu, quelque chose une pulsation, un regard, une promesse venait de naître.

Chapitre 5 — L'Éveil

Le matin s'infiltra dans le laboratoire comme un intrus.

La lumière crue du soleil filtrait à travers les stores en lames dorées, découplant la pièce en stries brûlantes et ombres froides.

L'air avait l'odeur lourde de l'alcool renversé, du sel séché et du métal tiède.

Les machines ronronnaient encore faiblement, pareilles à des baleines endormies.

Bruce ronflait dans un fauteuil, la bouche entrouverte, une main pendante, l'autre serrée sur une bouteille vide.

Ses paupières tremblaient, et chaque respiration faisait vibrer la veste en cuir jetée sur son torse.

Au sol, Mac dormait à moitié sur un tas d'épaves, la joue posée contre une planche imbibée d'eau de mer.

Son bras droit plongeait dans la jarre, comme s'il avait cherché la fraîcheur pour calmer un rêve fiévreux.

Autour de lui, la lumière se diffractait dans les flaques, dessinant sur son visage des éclats mouvants d'or et de turquoise.

Un téléphone vibra, d'abord timidement, puis sonna.
Un grésillement, un écho d'un autre monde.

— Merde... grommela Bruce.

Il se leva en titubant, les yeux rougis, les cheveux collés par la sueur.

Son pas traînant souleva des papiers, un chiffon, une odeur d'alcool froid.

— Quelle soirée...

Il s'enroula dans sa veste, poussa la porte de sortie et la referma d'un coup sec.

Le bruit fit sursauter Mac.

Il redressa la tête, la bouche pâteuse.

— Bruce ?

Silence.

Seul le clapotis régulier de l'eau répondit.

Il se frotta le front, grimaçant.

— Quel mal de crâne... Comment il peut boire autant, ce nabot ?

Puis, levant les yeux vers le plafond :

— Merci, Einstein. C'est sûrement une question de relativité.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, mais s'effaça aussitôt.

— Et merde, c'est bientôt son anniversaire... Faut pas que j'oublie la guitare.

Il se redressa lentement, ramenant machinalement son bras vers lui.

Mais son mouvement s'interrompit net.

Son souffle se coupa.

Une créature noire, minuscule mais parfaitement formée, s'enroulait autour de son avant-bras.
Dix tentacules souples, luisants, dont deux à l'extrémité cartilagineuse.
Sur sa peau moite, les ventouses adhéraient comme de petits coeurs battant à l'unisson.
Deux yeux ronds, lumineux, presque humains, le fixaient sans ciller.

— Une... pieuvre ?

La voix de Mac se brisa, suspendue entre la fascination et la peur.
Il se pencha vers la jarre.
L'eau y ondulait doucement, comme si elle respirait.
Un léger parfum d'iode et de vase lui monta au nez, mêlé à une chaleur étrange, presque animale.

— Tu... tu es un clandestin, murmura-t-il.

Il jeta un regard autour de lui, nerveux.
Ses yeux tombèrent sur une poubelle en plastique, au fond du laboratoire.
— Bon... je te balance, ou je te garde pour dîner ?

Il tenta de tirer doucement sur la petite bête.
Les tentacules se crispèrent, plus forts, obstinés.
Un frisson électrique lui parcourut le bras.
— Mais lâche-moi !

Alors, quelque chose éclata dans sa tête.
Une image brutale, un souvenir.
Le sol se déroba.
L'air se fit froid.

FLASHBACK

Un garçon de cinq ans, debout devant les grilles d'un orphelinat.
Ses doigts minuscules agrippent la main de sa mère.
Le vent souffle, portant l'odeur des larmes.

— Maman ! Non ! Ne me laisse pas !

La main se retire.
Le métal claque.
Le bruit résonne comme un couperet dans l'air.
Un cri étouffé s'éteint dans le vent.

FIN DU FLASHBACK

Mac rouvrit les yeux, haletant.
Le laboratoire revenait lentement, avec sa lumière trop blanche, ses ombres trop nettes.
Son bras tremblait encore.

— Ok... D'accord, petit, murmura-t-il d'une voix basse, étranglée.
— Tu as gagné... pour l'instant.

Il se leva, chancela jusqu'à l'aquarium.
L'eau à l'intérieur miroitait doucement, d'un vert hypnotique.
Il y plongea son bras, frissonnant au contact du froid.
— Il faut que tu me lâches maintenant, d'accord ?

La créature le fixait toujours.
Ses yeux semblaient le comprendre.
Mac tapota la vitre du bout des doigts.
— Je te promets : ce soir, je te ramène à la mer.

Deux tentacules frappèrent doucement la paroi, comme en réponse.
Le geste le fit sursauter.

Puis, lentement, la pieuvre se détacha.
Elle glissa dans l'eau, ondulant comme un rêve, et alla se cacher entre deux grosses pierres.

Mac la contempla un court moment, apaisé malgré lui.
— Bon, dit-il en expirant. Une douche... et ensuite, déjeuner.

Il quitta la pièce.
La porte claqua derrière lui, coupant net le bruit du monde.

Le silence retomba.
La lumière se fit plus dense, filtrée par les vitres.
L'eau de l'aquarium se troubla légèrement.

La créature toujours entre les pierres changea brusquement de couleur.
Ses pustules prirent une teinte rouge sombre, presque sang.
Son corps sembla gonfler, respirer.
En un éclair, elle bondit.
Ses tentacules enserrèrent un bernard-l'ermite passant par là et le percèrent froidement de ses deux défenses cartilagineuses.
Un craquement sec, bref, animal.
Puis, plus rien.

Une fine volute de sang se répandit dans l'eau.
L'aquarium retrouva son calme.
Mais quelque chose, imperceptiblement, venait de basculer.
L'océan, quelque part au loin, semblait s'être souvenu de son enfant.

Chapitre 6 — Jessica

Le soleil californien ruisselait sur les vitres du restaurant comme de l'or liquide. Dehors, la rue vibrait, saturée de chaleur et de bruits étouffés moteurs, rires, cris d'oiseaux. L'air sentait, le café brûlé et le bitume chaud.

À l'intérieur, la climatisation luttait mollement contre la lumière. Les verres luisaient, les cuillères tintaient, un fond de jazz électronique s'élevait paresseusement d'une enceinte.

Mac déjeunait seul, les yeux rougis, un café tiède devant lui. Ses mains tremblaient un peu. Il mâchait sans appétit, encore hanté par la scène du matin : le contact froid des tentacules, ce regard presque humain. Son esprit battait au rythme de ce souvenir.

Une voix douce, derrière lui :
— Bonjour, mon amour.

Le temps se suspendit.
Il leva lentement la tête.

Jessica.
Vingt ans, éclatante, les cheveux blonds comme une marée d'or, robe claire flottant au vent, parfum d'ambre et de vanille.
Sa peau brillait légèrement sous la lumière, et ses yeux avaient la transparence des aubes trop sincères.

— Jes... Jessica !

Elle s'approcha, sans hésiter, et l'embrassa doucement.
Ses lèvres eurent un goût de menthe.
Une brève étincelle, un vertige.

Puis, dans un murmure :
— Pourquoi, Mac ? Pourquoi t'éloignes-tu ?

Le mot, pourquoi resta suspendu entre eux, comme une vague qui ne veut pas retomber.

Mac baissa les yeux.
— Je suis désolé. Il ne faut pas que tu t'accroches. C'est... compliqué.

Jessica fronça les sourcils, blessée.
— Ta lettre avant ton départ, je l'ai lue. Tu crois que je vais te laisser fuir ?

Mac tenta un sourire, fragile.
— Il n'y a pas d'autre femme, je te jure.

Elle porta la main à son cou.

Ses doigts effleurèrent un pendentif : une petite tête de sorcière ancienne, en argent terni.

— Tu me l'avais offert. Au début. Deux ans déjà.

Elle le serra dans sa paume.

— Je ne veux pas renoncer à ça. Pas à toi.

Mac lui prit les mains, lentement, comme on prend un objet sacré.

— Je t'aime, Jessica. Plus que tout.

Il marqua une pause, cherchant ses mots.

— Mais mon passé... il revient toujours. Je n'y échappe pas.

Elle se pencha, son visage tout près du sien, les yeux pleins d'une tendresse farouche.

— Alors affronte-le avec moi. C'est ensemble qu'on gagnera.

Mac la regarda longuement.

Ses doigts tremblaient.

Puis il relâcha ses mains, s'affaissa sur sa chaise, vidé.

Le vent fit tinter les verres.

Dehors, la mer, tranquille, semblait sourire à d'autres amants.

— Je sais que je me fais passer pour un salaud, murmura-t-il, les yeux noyés, mais je ne suis pas prêt pour cette partie de ma vie.

Son repas restait intact.

Il repoussa l'assiette d'un geste brusque. Le tintement des couverts vibra dans l'air chaud, comme une cloche de fin.

La porte du restaurant s'ouvrit dans un souffle de vent salé.

Bruce entra, lunettes noires sur le nez, démarche nonchalante, sourire insolent.

— Salut, Jessi ! Toujours aussi belle, toi.

Jessica tourna la tête, le regard chargé de douleur.

En un mouvement sec, elle arracha son collier celui que Mac lui avait offert et le jeta sur la table.

Le métal tinta contre le bois.

— Réfléchis bien, Mac.

Sa voix trembla, mais elle ne se retourna pas.

Elle s'éloigna, droite, fière passant la porte, se fondant dans la foule comme une flamme qui s'éteint.

Bruce la suivit des yeux, bouche entrouverte.

— Elle est toujours aussi canon, dit-il, rêveur, avant de s'asseoir lourdement à côté de son ami.

Puis, relevant ses lunettes :

— Et toi, t'es un connard.

Un silence tomba.

Le mot resta suspendu, tranchant et vrai.

— Non, pire : un gros connard.

Mac cacha son visage dans ses mains.

— S'il te plaît, Bruce, pas maintenant.

— Décidément, t'as pas toutes tes frites dans ton sachet, répliqua Bruce en lorgnant son assiette.

— Quoi encore ? Soupira Mac.

— Je peux ? Fit l'autre, déjà en train de tirer le plat vers lui.

Mac haussa les épaules, vaincu.

— Vas-y, sers-toi.

Bruce avala une bouchée bruyante, le regard toujours fixé sur lui.

— On se connaît depuis l'orphelinat, vieux. Déjà à l'époque, t'étais dur avec les filles. Tu les faisais toutes pleurer.

Mac esquissa un sourire sans joie.

— J'étais un gosse.

Bruce pointa sa fourchette, accusatrice.

— Non. T'étais déjà brisé. Tu fais un transfert, Mac : t'as peur d'aimer parce que ta mère t'a abandonné. Tu crois que toute femme finit par partir.

Mac serra les dents.

— Pas maintenant, Bruce.

Mais Bruce continua, sa voix plus grave :

— Tu fuis toujours les mêmes fantômes. Crois-moi, tu marches droit dans les pas de tes parents.

Il posa sa fourchette, planta son regard dans celui de son ami.

— Chacun écrit son propre destin.

Le silence vibra, plein de mots non dits.

Bruce reprit, plus calme :

— Tourne la page. Sinon, rien ne se construira jamais.

Mac se leva brusquement, la chaise raclant le sol.

— Je n'oublie pas le passé.

Ses poings se serrèrent.

— Je deviendrai riche, puissant, libre. Et quand ce sera fait, je récupérerai Jessica. À ma manière.

Bruce haussa un sourcil, mi-amusé, mi-triste.

— Tu cours après un trésor que tu ne trouveras jamais. Et elle... elle ne t'attendra pas éternellement.

Mac le fixa, un éclat glacé dans les yeux, puis tourna les talons.

La porte s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air marin, et se referma sur son ombre.

La serveuse arriva, déposa l'addition avec un sourire timide.

Bruce haussa les épaules, penaude.

— Merci pour le repas, vieux.

Son regard tomba sur le collier abandonné.

Il hésita.

Puis, dans un geste presque tendre, il le prit, le fit glisser dans sa paume.

Le métal encore tiède lui chauffa la main.

Au-dehors, la lumière du midi étincelait sur les vitres.

La mer, à quelques rues, grondait doucement.

Comme si quelque chose, sous la surface, écoutait.

Chapitre 7 — Le Centre de Recherche

L'après-midi s'étirait dans une lumière ocre, suspendue entre le calme et la torpeur.
À travers les grandes vitres du laboratoire, le soleil filtrait en nappes dorées qui découpaient dans la poussière des traînées de feu pâle.
L'air sentait le sel, la rouille et le bois mouillé.

Mac, en tablier, les manches retroussées, nettoyait des fragments d'épaves avec la patience d'un moine copiste.
Ses doigts, rougis par l'eau salée, passaient sur les fibres gonflées des planches, sur les clous rongés, les coquillages collés comme des cicatrices anciennes.
Chaque morceau d'histoire semblait lui parler dans une langue oubliée.

— Rien que des morceaux de vaisseaux... frégates, goélettes, corvettes... de toutes les nations, marmonna-t-il.

Il les rangeait un à un dans des bacs, classant les fantômes du passé comme on enterre les morts.
Ses bras finirent par retomber le long du corps. Il resta là, immobile, les yeux perdus dans les reflets mouvants de l'eau.
L'aquarium projetait sur son visage une lueur bleutée, comme si la mer elle-même voulait lui parler.

— Jessica... mon amour...

Sa voix s'éteignit dans le ronronnement des pompes.
Les bulles montaient lentement le long de la vitre, comme des pensées qu'il n'arrivait plus à formuler.

Dans l'aquarium, une ombre glissait.
Le jeune décapode, à peine plus gros qu'une main, s'avancait, curieux.
Ses mouvements avaient la grâce d'un nuage sous l'eau.
Ses yeux, deux perles d'obsidienne, reflétaient la lumière du laboratoire.

Mac ne le vit pas tout de suite.
Il continuait de parler à voix basse, perdu dans ses réflexions.

— Pourquoi une telle concentration d'épaves au large du Chili ? Murmura-t-il.
Il prit une planche, observa les fibres déchiquetées.
— Elles ont été détruites de la même manière, sans trace de combat... mais par quoi ?

Un bruit discret le tira de ses pensées : un tapotement régulier, presque musical.
Il tourna la tête.

Le petit céphalopode frappait la vitre de ses deux tentacules terminés par de fines défenses translucides.

Mac sourit, surpris.

— Tiens, voilà notre clandestin.

Il s'approcha, essuya la buée du revers de la main, puis tapota doucement à son tour.

La créature répondit, comme un miroir.

— Incroyable... souffla-t-il.

L'eau vibra légèrement.

Le petit décapode remonta lentement, ses tentacules ondulant avec une lenteur fascinante.

Lorsqu'il atteignit la surface, il en sortit un, hésitant, qu'il posa sur le bord du bac.

Mac recula, instinctivement.

— Doucement, petit !

Mais déjà, la pieuvre miniature s'enroulait autour de son avant-bras, ses ventouses palpant la peau comme pour en lire la mémoire.

Mac eut un rire nerveux, désarmé.

— Il faut rester dans ton aquarium, tu m'entends ?

La petite créature serra légèrement, puis relâcha, comme un battement.

Mac sentit la fraîcheur de l'eau lui remonter le long du bras, jusqu'à l'épaule.

Une impression étrange : ni peur, ni douleur, mais une chaleur diffuse, presque apaisante.

Il sentit son cœur ralentir, son souffle s'accorder à celui du bassin.

Alors, dans un élan de douceur, il replongea le bras dans l'eau, la laissa glisser contre lui.

L'eau vibra plus fort, effleurant sa peau comme une respiration vivante.

— Tu te sens seul, hein ? Murmura-t-il.

— Je te comprends.

Le décapode sembla se détendre, ses couleurs virant du noir profond au bleu irisé.

Des bulles d'oxygène éclatèrent doucement à la surface.

Un instant, le monde entier sembla s'arrêter autour d'eux.

La lumière, le son, le temps : tout se mit à flotter.

Mac resta là, silencieux, la main immergée, le regard perdu dans le balancement de l'eau.

Et dans ce silence de laboratoire, il eut la certitude étrange qu'il n'était plus seul.

Chapitre 8 — Garald

Fin de soirée.

Dans son domicile privé, Garald Collinsons se tenait là, assis derrière son bureau encombré de cartes, de dossiers et de bouteilles vides.

Sa chemise ouverte laissait voir un torse sec, nervuré, tanné par le sel et la colère.

Le portable collé à l'oreille, il grinçait des dents, les sourcils froncés, les tempes battantes.

— Allô, monsieur Singer ? C'est Collinsons. Oui... Je sais. Le Miséricordia n'a pas encore été localisé.

Un silence tendu s'étira à l'autre bout du fil, aussi dense qu'une houle de plomb.

Garald ferma les yeux, inspira lentement, puis serra le coupe-papier entre ses doigts jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent.

— Ne vous énervez pas, bon sang ! Vous croyez que les trésors poussent au fond de la mer ?

Sa voix se brisa sur la dernière syllabe, rauque, irritée.

Il écouta encore un instant, les mâchoires crispées, avant de frapper du poing sur le bureau.

— Rompre le contrat ne servira à rien ! Hurla-t-il. Les concurrents n'auront rien de plus !

Son souffle s'accéléra.

Une veine battait à sa tempe.

La colère, chez Garald, était toujours une marée qui montait sans prévenir.

Il lança le téléphone sur la table, où il rebondit avant de s'immobiliser dans un bruit mat.

Ses mains tremblaient.

Il finit par murmurer, la voix basse, étranglée :

— D'accord... D'accord. Des résultats avant la fin de l'année. C'est promis.

Le silence retomba d'un coup, presque assourdissant.

L'air sentait le cuir, le whisky.

Garald saisit le coupe-papier et le projeta contre le mur.

La lame se ficha dans le bois avec un claquement sec.

Il resta là, immobile, le regard perdu dans la pénombre.

L'ombre de la mer ondulait doucement sur le mur, reflété par la vitre.

— Ils croient quoi, ces actionnaires ? Marmonna-t-il d'une voix sourde.

Puis, plus fort :

— Qu'il suffit de draguer la mer pour en tirer leurs profits ?

Sa voix se perdit dans le grondement lointain des vagues.

Il s'effondra dans son fauteuil, les mains crispées sur la table, le souffle court.

Sur le bureau, entre les cartes froissées et les papiers tachés de café, une photo jaunie traînait, presque cachée sous un dossier.

Deux garçons souriants y posaient sur une barque de fortune, la mer en fond, et derrière eux un homme d'âge mûr, fier et solaire : leur père.

Garald la fixa longuement.

Ses doigts tremblants effleurèrent l'image, traçant la silhouette d'un des deux enfants.

Son visage se durcit, puis se fendit d'une faille.

— Jimmy... mon petit frère, murmura-t-il.

Sa voix tremblait, à peine un souffle.

— Pourquoi l'océan me prive-t-il encore de ta présence ?

Ses yeux s'embuèrent.

— Dieu seul sait que j'ai besoin de toi. Mais... un Collinsons n'abandonne jamais.

Il releva la tête, ravalant son émotion d'un geste brusque.

Le bureau baignait dans une lumière dorée de fin de jour.

Dehors, le Pacifique se teintait de cuivre, comme une plaie brillante.

Garald se leva, vacilla un instant, puis s'approcha de la vitre.

Son reflet se découpait dans la nuit, dédoublé dans le verre : deux hommes, celui qu'il est, et celui qu'il aurait voulu rester.

Ses mains tremblaient encore.

— Tout ce que je convoite m'appartient... souffla-t-il d'une voix rauque.

Puis il détourna le regard.

La mer, dehors, semblait rire de lui.

Ses reflets dansaient sur la baie, moqueurs, vivants, presque humains.

Et dans le silence, Garald eut la sensation absurde qu'un souffle venu du large effleurait la vitre.

Chapitre 9 — L’Expérimentation

Midi.

Le soleil frappait les vitres du laboratoire comme un chalumeau.

Dans l’air flottaient des effluves d’algues, d’iode et de métal chaud.

Les pompes ronronnaient avec régularité, et l’eau du bassin, éclairée par les néons, miroitait d’une clarté verte presque irréelle.

Mac, tablier sur le dos, contemplait fièrement son travail.

Les fragments d’épaves nettoyés brillaient sous la lampe, polis comme des galets anciens.

Chaque morceau semblait respirer, comme s’il avait conservé la mémoire des tempêtes.

— Bon boulot, Mac. Bon boulot.

Il se frotta vigoureusement les mains, satisfait, puis se tourna vers l’aquarium.

La lumière s’y reflétait en éclats mouvant, projetant sur les murs des ombres aquatiques.

— Il va être l’heure de dîner, mais avant…

Il s’approcha, tambourina doucement des doigts sur la vitre.

L’eau vibra en cercles concentriques et du fond, surgit le petit décapode, déjà plus grand, plus dense que la veille.

Sa peau marbrée de reflets sombres se contractait comme un muscle vivant.

— Salut, mon ami. On dit que les poulpes sont très intelligents…

Mac tapota la vitre en morse selon un rythme précis : court — long — court.

Un code qu’il utilisait aussi autrefois avec Bruce, à l’orphelinat.

Un sourire naquit au coin de ses lèvres.

— Viens.

La créature hésita, puis répliqua la même séquence, parfaitement.

Le son résonna dans la tête de Mac comme un écho intérieur.

Un frisson lui parcourut l’échine.

— Tu m’intrigues vraiment.

Il prit un sachet de nourriture lyophilisée, versa la poudre sur la surface de l’eau.

Les particules se dispersèrent comme des étoiles dans le liquide.

De nouveau, il tapa contre la vitre: mange.

Le poulpe resta immobile, ses yeux brillants fixés sur lui.

Un petit poisson, curieux, monta et avala les miettes.

— Toi, au moins, tu as compris le message, lança Mac avec un sourire.

Soudain, le décapode changea brutalement de couleur.
Sa peau vira au rouge sombre, ses pustules s'illuminèrent d'un éclat presque incandescent.
En un éclair, il jaillit, saisit le poisson d'un coup.
Les tentacules s'enroulèrent, les crochets perçèrent la chair, et le sang se mêla à l'eau en nuées pourpres.

— Hein ?! Quoi ?!

Mac recula, éberlué.
Le spectacle avait quelque chose de magnifique et d'effrayant.
La créature dévorait sa proie avec lenteur, presque religieusement, avant de se tapir dans l'ombre du bassin.

Un instant, seul le bruit des bulles troubla le silence.

Mac reprit ses esprits, secoua la tête, puis reprit son carnet de notes.
L'instinct scientifique refaisait surface.
— Quelle fougue... quelle réaction cutanée... remarquable.

Il attrapa un seau de nourriture, en retira un petit morceau de chair morte, qu'il laissa tomber dans l'aquarium.
Le morceau flotta un moment avant de couler lentement.
Mac tapota : mange.

Rien.
La créature restait dans l'ombre, immobile.

Mac fronça les sourcils.
— Pourquoi ?

Il observa longuement. Les secondes s'étirèrent.
Puis un sourire naquit sur son visage.
— J'ai compris.

Un autre poisson, plus gros, s'approcha de la viande, attiré par l'odeur.
À cet instant, la peau du décapode vira de nouveau.
Les pustules rouges se gonflèrent, le corps se tendit, prêt à frapper.

En un bond silencieux, il jaillit.
Les tentacules s'enroulèrent précis autour du poisson, le serrèrent jusqu'à l'immobilité.
Les crochets perforèrent la chair dans un craquement sourd.

Mac plaqua les mains contre la vitre.
— Il est trop gros pour toi !

Mais c'était déjà trop tard.
La bête se gorgeait de sang, ses ventouses palpitaient comme un cœur.
Une pulsation sourde semblait résonner jusque dans le sol.

Le jeune homme resta figé, hypnotisé.

L'eau du bassin se troubla, les bulles se multiplièrent, comme si le monstre respirait plus fort.

— Il ne veut que du vivant... murmura Mac.

Le poulpe, repu, se laissa retomber au fond, ses couleurs s'éteignant lentement.

Les tentacules se détendirent, et il disparut dans une fente de rocher.

Le silence revint.

Le bruit des machines reprit, monotone, mais quelque chose avait changé : l'air semblait plus lourd, chargé d'une tension sourde, presque électrique.

Mac, livide, passa une main sur son front trempé de sueur.

— Garald ne va pas être content...

Son regard se posa sur l'aquarium.

Sous la surface, le reflet de ses yeux croisait deux autres sombres, fixes, vivants.

Et dans ce miroir d'eau, on aurait juré voir naître un sourire.

Chapitre 10 — Salie

Début de soirée.

La ville s'embrasait sous une lumière dorée qui faisait briller les vitres comme des miroirs liquides.

Le vent tiède portait l'odeur du sel et du sucre caramélisé, mêlée au ronronnement lointain des voitures et aux cris des mouettes.

Les enseignes clignotaient paresseusement, reflet du Pacifique à deux pas.

Mac avançait lentement, les mains sur le fauteuil roulant de Salie.

Ses bras frêles reposaient sur les accoudoirs, ses cheveux noirs vibraient dans la brise du soir. Elle riait à chaque cahot du trottoir, comme si le monde entier était un manège.

— Comme d'habitude, ma Salie adorée, dit Mac avec un sourire fatigué mais sincère.

Ils s'arrêtèrent devant la glacerie, un petit café aux néons roses où l'air sentait la vanille et la gaufre chaude.

Mac la conduisit jusqu'à une table en terrasse.

Une serveuse s'approcha, un crayon glissé derrière l'oreille, sourire bienveillant.

— Deux Dames Blanches, avec un supplément de crème fraîche, annonça Mac d'un ton solennel, la main levée comme un général au front.

Salie écarquilla les yeux, fit mine de protester.

— Tu veux me rendre énorme !

Mac éclata de rire.

— Ça ne peut te faire que du bien, répondit-il. Regarde-toi, tu pourrais t'envoler avec une bourrasque.

La serveuse s'éloigna.

Un silence léger retomba entre eux, ponctué du bruit des cuillères et du clapotis des verres sur les tables voisines.

Les odeurs sucrées flottaient dans l'air, réconfortantes, presque irréelles.

Salie le regarda longuement, un éclat malin dans les yeux.

— Alors, le trésor ? Et Jessica, toujours accrochée à tes super abdos ?

Mac détourna le regard, un sourire gêné accroché aux lèvres.

— Garald garde le secret. Il ne nous donne les infos que quand ça l'arrange.

Il joua avec une serviette en papier, nerveux.

— Mais je continue d'étudier les fragments. Peut-être qu'ils parleront avant qu'on reparte en mer.

— Et Jessica ? Demanda-t-elle avec la spontanéité des enfants qui n'ont pas peur de la vérité.

Mac soupira, le regard perdu dans les reflets du cuivre du ciel.

— On traverse... une zone de turbulences. Mais ça va aller.

Salie leva les yeux au ciel, exaspérée.

— Encore une affaire de grands ! Dit-elle d'un ton théâtral.

Ils rirent tous les deux.

La serveuse revint, déposant les deux coupes de glace.

La crème fondait déjà sur les bords, perlée de sucre et de lumière.

— Bonne dégustation, dit-elle en s'éloignant.

Salie attrapa sa cuillère et planta son arme dans la montagne blanche.

Mac l'imita, un sourire complice au coin des lèvres.

— J'ai une surprise pour toi, annonça-t-il d'un ton mystérieux.

— Ah oui ?! Fit-elle, la bouche pleine.

— Ce week-end, je t'emmène au SeaWorld de San Diego.

La petite resta figée, la cuillère suspendue à mi-air.

— Les dauphins ? Les orques ? Pour de vrai ?!

— Pour de vrai. Promis.

Salie poussa un cri de joie.

— La journée va être d'enfer ! Cria-t-elle, les yeux pleins d'étincelles.

Mac éclata de rire, se boucha les oreilles.

— Qu'est-ce que tu dis ?!

— Que je t'adore, beau gosse ! Répondit-elle en riant de toutes ses dents.

Les passants se retournèrent, amusés.

Mac s'inclina avec un air faussement modeste, ce qui fit rire la fillette encore plus fort.

Puis ils mangèrent en silence, un silence doux, suspendu, plein d'une paix rare.

La lumière déclinait lentement, teintant les rues de cuivre et de rose.

Un parfum d'été planait sur la ville.

Au loin, le Pacifique respirait, immense et tranquille.

Et dans le cœur de Mac, pour la première fois depuis longtemps, quelque chose, une bulle d'émotion, de douceur, de chaleur humaine remontait à la surface.

Chapitre 11 — Langage des Profondeurs

Matin clair.

Une lumière pâle tombait en oblique à travers les hublots du Centre de Recherche Marin, découpant sur le sol des rectangles dorés.

Un léger grondement vibrait dans les murs : le souffle régulier des pompes, l'écho de la mer dans les canalisations.

Mac, tablier sur le dos, nettoyait, triait, rangeait les fragments d'épaves.

Ses gestes étaient précis, presque rituels.

Chaque éclat de bois, chaque clou rongé semblait contenir une histoire que lui seul savait déchiffrer.

La lumière des néons glissait sur ses bras nus, sur ses yeux fatigués mais vifs.

— Frégates, goélettes, corvettes... de toutes les nations, marmonna-t-il.

Puis, avec un soupir :

— Rien que des morceaux de vaisseaux. Des fantômes qui n'ont plus de voix.

Ses pensées dérivaient entre calculs, théories et souvenirs.

La veille, il avait encore rêvé d'eau noire, d'un battement sous la mer, immense et familier.

La porte grinça.

Une odeur de gasoil et de varech envahit la pièce.

— Salut, Mac !

Bruce venait d'entrer, vêtu comme un pêcheur revenu du large : bottes humides, vareuse poissée, le teint salé.

Son sourire portait la fatigue des hommes de mer.

Mac leva les yeux, amusé :

— Tiens, voilà le chanteur andalou ! Comment ça va, le roi du flamenco ?

Bruce leva les bras dans un geste théâtral avant de s'écrouler sur un tabouret.

— Je suis vidé, mon pote. Plus de jus.

Mac rit, le serra brièvement dans ses bras, puis fronça le nez.

— Ta pisciculture avance, au moins ?

— Et comment ! Répondit Bruce en tirant le tabouret près de l'aquarium. J'agrandis les bassins. Bientôt, je n'aurai plus besoin de prendre la mer.

Il observa la vitre distraitemment.

— Faut croire qu'on finit tous par vouloir apprivoiser l'eau, hein ?

Son regard placide s'accrocha à un coin sombre du bassin.
Un gros crabe rampait sur le gravier cherchant frénétiquement de la nourriture.
Puis, soudain, une ombre bougea derrière lui fluide, rapide.

Le décapode apparut.
Plus grand que la veille, presque monstrueux.
Sa peau vibrait de reflets pourpres et ses yeux luisaient comme deux braises sous l'eau.

Avant que Bruce n'ait le temps de reculer, les tentacules jaillirent et s'accrocha au crustacé.
Les deux défenses percèrent la carapace du crabe dans un bruit sec, osseux.
Le sang se diffusa dans l'eau, une nuée écarlate dans la lumière verte.

Bruce bondit en arrière, le tabouret raclant le sol.
— Putain, mais c'est dégueulasse !

Il désigna l'aquarium d'un doigt tremblant.
— Garald t'a ramené ça ?

Mac se retourna lentement, impassible.
— Non. C'est mon clandestin.

— Ton quoi ?!

Mac s'approcha de la vitre, le regard fixé sur la créature.
Il parlait d'une voix basse, comme à un enfant.
— Je l'ai trouvé dans une jarre aux grandes oreilles, le lendemain de notre fameuse cuite.
Depuis, il grandit... il apprend.

Bruce cligna des yeux, entre peur et incrédulité.
— Il est vorace, ton machin. Et tu veux le garder ?

— Pas longtemps. Je le relâcherai demain. Il a pris assez de force.

Mac tapota la vitre de trois doigts, un rythme familier : viens.
La créature réagit et s'approcha lentement, ondulant avec une grâce presque hypnotique.
Les ventouses palpitaient comme des cœurs.

Bruce resta bouche bée.
— Tu lui as appris le morse ?!

— Pas vraiment, répondit Mac. Juste quelques mots.

Il désigna un vieux coffre de bois posé au fond du bassin.
— Regarde. C'est sa maison.

Il tapa rapidement quelques pulsations sur la vitre : maison.
Le poulpe s'agita, puis glissa aussitôt jusqu'au coffre, s'y engouffra et referma le couvercle d'un geste fluide.

Bruce écarquilla les yeux.

— C'est dingue ! Tu l'as dressé !

Mac haussa les épaules, un sourire de fierté contenue.

— Disons... apprivoisé. Comme un chien.

— Comme un chien ?! Répéta Bruce, incrédule.

Il se leva et s'installa devant l'ordinateur, essuyant ses mains sur son pantalon.

— T'as cherché son espèce au moins ? Peut-être qu'il prédit les numéros de loterie. On se ferait un pactole, toi et moi.

Mac rit doucement, sans quitter la vitre des yeux.

Sa main glissait sur la surface froide de l'aquarium et tapota une séquence : viens.

— Je me contente d'apprendre à communiquer. Et demain comme je l'ai dit, je le rends à la mer.

Bruce pianotait déjà, les yeux plissés derrière ses lunettes, naviguant entre bases de données et images de céphalopodes.

L'écran projetait sur leurs visages une lumière bleutée.

Mac, distrait, jouait main dans l'eau avec la créature.

Le poulpe ondulait entre ses doigts, souple, silencieux.

Une étrange complicité s'installait, presque apaisante.

Puis soudain, un détail à l'écran attira l'attention de Bruce.

— Attends... murmura-t-il.

Il s'approcha encore, tapota quelques touches, les yeux fixés sur les données qui défilaient. Le sourire qu'il avait s'effaça peu à peu.

— Impossible... souffla-t-il.

Les informations apparaissaient en rouge :

Espèce inconnue.

Classification indéterminée. Apparition supposée abyssale.

Bruce releva lentement la tête.

Son ton s'était assombri.

— Mac... c'est quoi, ce truc ?

Mac heureux et complice resta figé.

Ses doigts caressaient le décapode avec empreint et douceur.

Son reflet vibrait dans l'eau de l'aquarium.

La créature le regardait de ses grands yeux noirs.

Calme. Lucide.

Comme s'il savait déjà qui il était véritablement.

Chapitre 12 — Le Miséricordia

Fin de matinée.

Dans son bureau, la lumière, encore douce, filtrait à travers les stores du bureau comme un souffle d'ambre.

L'air sentait le cuir, la poussière chaude et la mer lointaine.

Le ventilateur tournait lentement au plafond, découplant des ombres qui balayaient les murs tapissés de cartes et de gravures nautiques.

Garald Collinsons, manipulait et faisait tourner nerveusement son stylo entre ses doigts. Son regard était fixé sur une carte ancienne, étalée au centre du bureau comme une promesse et une menace à la fois.

— Singer, nous donne jusqu'à la fin de l'année pour trouver le trésor inca, lâcha-t-il d'une voix dure, tranchante comme la lame d'un harpon.

Il jeta le stylo, qui rebondit sur le bois avant de s'immobiliser.

— C'est comme cherché une épingle dans une botte de foin !

Face à lui, Joe et Ailfred, les deux vétérans, se tenaient immobiles, verres de whisky à la main.

Leur silence pesait comme une houle muette.

Joe tenta une approche prudente :

— Du calme, Garald. On a encore du temps.

Mais Garald n'écoutait plus.

Déjà penché sur la carte, il suivait du doigt une ligne invisible, là où la croûte terrestre plonge dans le bleu sans fond de la fosse de Nazca.

Ses lèvres remuaient, comme s'il récitait une prière ancienne.

— Le commandant Filippo Frassinetti, journal du 20 juillet 1860...

Il leva les yeux, brûlants.

— *Le Miséricordia*. Trois-mâts italien, quarante-cinq mètres, mille tonneaux. Il rentrait au pays avec l'or inca. Et cette nuit-là...

Il s'interrompit, posa brutalement son index sur la carte.

— Il a, écrit que des créatures monstrueuses l'ont broyé. Mot pour mot.

Un silence glacé tomba dans la pièce.

Le tic-tac de la pendule prit soudain toute la place.

Joe se racla la gorge.

— Des légendes, Garald. Des marins en délire, des hallucinations de tempête.

Garald redressa la tête. Ses pupilles étaient contractées, d'un gris métallique.

— Des légendes ?

Il frappa la carte du poing.

Le verre de Joe tressaillit, un peu de whisky déborda.

— Et si ces créatures existaient vraiment ?

Sa voix n'était plus celle d'un homme d'affaires.

C'était celle d'un chasseur.

Un ton venu du ventre, celui de ceux qui ont tout perdu et qui veulent croire à quelque chose d'impossible.

Garald entrelaça ses doigts, se pencha en avant.

— Le commandant Frassinetti, affecté sur le Cosmos II, pavillon napolitain, mille sept cent seize tonneaux l'un des plus grands voiliers italiens de son temps a vu de ses yeux la scène effroyable... celle du Miséricordia et de son malheureux capitaine, Lombardo.

Ailfred leva son verre, un rictus moqueur aux lèvres.

— Encore une histoire de marins ivres et de monstres mythiques.

Il vida sa gorgée avant d'ajouter, plus sec :

— Selon d'autres sources, le Miséricordia aurait été coulé par la frégate américaine Constitution, sous le commandement de Bainbridge.

Il posa son verre avec un claquement.

— Frassinetti était trop fier pour admettre qu'il s'était fait humilier par un Américain. Alors il a inventé ses monstres pour sauver sa carrière.

Garald tapota la carte du bout de l'index, son ombre tremblant sur le papier jauni.

— Il est là, quelque part. Et je le trouverai.

Il releva les yeux vers ses deux compagnons, un sourire de feu aux lèvres.

— Nom de Dieu, les gars, je vous connais depuis plus de vingt ans. Vous bossiez déjà avec mon père, paix à son âme. Jamais depuis, je ne vous ai raconté des conneries.

Joe fit tourner son verre, pensif.

La lumière s'y reflétait comme un morceau d'océan.

— Le Miséricordia transportait bel et bien un trésor inca, dit-il lentement. Les Italiens ont simplement eu plus de chance que les Espagnols cette fois-là.

— Chance... ou malédiction, murmura Garald.

Ailfred abattit son verre sur la table, le bruit sec résonna dans le bureau.

— Je pense que, une fois les débris étudiés et classés, leurs secrets parleront enfin. Et alors, on reprendra la mer.

Garald resta silencieux un instant, puis hocha lentement la tête.

Ses yeux glissèrent vers le coin du bureau, où reposait un vieux cadre photo.

Il le prit dans ses mains.

Deux enfants sur un bateau de pêche, un père derrière eux, fier.

Jimmy et lui pouce levé.
Les sourires d'autrefois.

Le feu dans ses yeux prit alors la couleur de l'or et du sang mêlés.
— Mac Down travaille encore sur ces fragments, dit-il dans un souffle lourd.

Il reposa le cadre avec douceur, presque tendresse, puis se redressa, l'ombre de son corps coupant la lumière.
— Je vais me rendre au centre.

Ses doigts effleurèrent la carte une dernière fois.
— Il est temps d'élucider le mystère une bonne fois pour toutes.

Dehors, la mer étincelait sous le soleil, calme et trompeuse.
Mais Garald, en la regardant, crut percevoir au loin une ondulation étrange, comme un frisson sur la peau du monde.

Chapitre 13 — Identification

Même fin de matinée, autre lieu.

Le laboratoire baignait dans une lumière blanche, presque chirurgicale.

L'odeur du sel, de la résine et du métal chaud emplissait l'air.

Les machines bourdonnaient d'un murmure continu, ponctué du clapotis régulier de l'aquarium.

Mac, concentré, fixait assis son écran d'ordinateur.

Son visage se découvrait dans la lueur froide des moniteurs, les yeux brûlants d'une fièvre montante.

Derrière lui, Bruce debout s'était penché, les bras appuyés sur le dossier de la chaise, intrigué mais méfiant.

— Regarde ça, Bruce...

La voix de Mac vibrait d'une excitation contenue.

Sur l'écran, des images défilaient : scanners, mesures, diagrammes de tentacules.

— Ce n'est pas un octopode, dit-il lentement.

Il marqua une pause, ses doigts effleurant le clavier.

— Il a bien dix tentacules.

Bruce plissa les yeux, penchés sur l'écran.

— Donc un... décapodiforme ?

Mac hocha la tête, les pupilles dilatées.

— Exactement. Dix appendices, dont deux cartilagineux, en forme de lances. Ce sont elles qui expliquent sa puissance d'attaque.

Bruce passa une main nerveuse dans ses cheveux, mal à l'aise.

— Je t'avais dit qu'il était vorace !

Mac ne répondit pas.

Il se redressa, se leva et se retourna puis s'approcha lentement de l'aquarium, fasciné, comme attiré par une force qu'il ne comprenait pas.

Sous la lumière des néons, le jeune décapode ondulait lentement à travers une nage parfaite.

Sa peau marbrée de reflet sombre se mélangeait au rythme de ses mouvements.

Des bulles montaient, éclataient à la surface dans un silence presque solennel.

— Il grandit si vite, murmura Mac.

Ses doigts à peine posés glissèrent sur la vitre, comme pour sentir à travers elle la texture de cette intelligence étrangère.

— Son comportement est fascinant. Son épiderme réagit avant une attaque, comme une anticipation, un langage cutané.

Bruce assis face à l'écran, bras croisés, esquissa un sourire un peu forcé.

— Mon vieux, tu viens peut-être de trouver une nouvelle espèce.

Il tapa du pied, soudain surexcité.

— Tu te rends compte ? T'es riche !

— Riche ? Répéta Mac, distrait, les yeux toujours fixés sur la créature.

— Oui ! Si c'est une découverte unique, le monde scientifique va te sauter dessus.

Il gesticulait, euphorique la tête contre l'écran.

— Toi, ton nom, ton poulpe ! On va en parler partout !

Mac fronça les sourcils.

— Calme-toi. Il faut d'abord en avoir la preuve.

Il se détourna, fit quelques pas, songeur, la main sur le menton.

— Je vais contacter un spécialiste en biologie marine. On doit l'expertiser avant toute chose.

Bruce retira ses lunettes, hilare.

— Et surtout, il faut lui donner un nom. Tout découvreur en a le droit, c'est la tradition !

Mac s'arrêta net.

Le mot resta suspendu dans l'air.

— Un nom...

Bruce tapa dans ses mains.

— La chance tourne, mon pote ! Prépare ton smoking pour Stockholm ! Le Nobel du poulpe t'attend !

Il se rua, tapotant frénétiquement sur le clavier, tandis que Mac, pensif, regardait vers le bassin laissant sa main dessinée un ballet, mais sans musique.

La créature ondulait lentement, suivant ses mouvements comme un reflet conscient.

Mac posa ensuite sa main sur le rebord de la vitre; de l'autre côté, un tentacule s'y appuya, souple et froid, mimant son geste avec une exactitude troublante.

Un instant, l'homme et l'animal restèrent ainsi, séparés par quelques centimètres d'eau et de verre deux respirations qui s'accordaient.

Puis, derrière lui, la voix triomphante de Bruce retentit :

— **KRAKEN !**

Mac sursauta, se retourna, interloqué.

— Quoi ?

Bruce affichait un large sourire, les dents blanches éclatantes sous la lumière bleue.

— Le Kraken, comme la légende scandinave ! Le monstre, le léviathan des mers, le cauchemar des marins !

Mac resta muet, fixant l'écran, puis la créature.

Les mots résonnaient dans sa tête comme un écho venu du fond du monde.

— Kraken...

Il contempla le poulpe, hypnotisé par la lenteur de ses reflets sombre.

— C'est grand, dit-il.

— Et puissant, ajouta Bruce, son rire nerveux ricochant contre les murs.

Mac esquissa un sourire, presque attendri, presque solennel.

— Alors ce sera lui, murmura-t-il. Le Kraken.

Sous la surface, la créature sembla s'agiter.

Ses tentacules dessinèrent dans l'eau un motif spiralé, presque un signe.

Et pour la première fois, Mac eut la sensation qu'elle venait de comprendre ce qu'il venait d'être dit.

Chapitre 14 — L’Institut

Institut Biologique Marin de Long Beach à midi.
La lumière bleutée filtrait à travers les persiennes comme une eau tranquille.
Le laboratoire respirait l’odeur de café oublié.
Des écrans allumés clignotaient doucement, projetant sur les murs des reflets d’aquarium.

Anya Brothers, trente ans, peau ambrée, cheveux noirs nattés serrés, travaillait devant son clavier.
Ses doigts glissaient sur les touches avec la précision d’un instrumentiste, rapide, disciplinée, presque sans bruit.
Seul le cliquetis régulier du clavier rompait le murmure des ventilations.

— Enfin... souffla-t-elle, en retirant ses lunettes. L’heure du déjeuner.

Elle s’étira longuement, la nuque raide, les épaules engourdis par des heures de chiffres et de rapports.
Les néons grésillaient au-dessus d’elle, d’une lumière crue.
Elle attrapa sa veste, prête à s’échapper de ce décor d’acier et de formol.

Mais un bip sec retentit sur son écran.
Un son bref, insistant, comme un appel.

— Quoi encore ?! Grogna-t-elle, déjà irritée.

Elle reposa sa veste, remit ses lunettes d’un geste mécanique et se pencha sur l’écran.
Une notification clignotait :

Objet : Expertise urgente - espèce inconnue.

Elle fronça les sourcils et ouvrit le message.
Les mots apparurent, sobres, presque trop précis :

“Bonjour,
J’aimerais faire expertiser un céphalopode décapodiforme extraordinaire et totalement unique en son genre.”

Anya resta un moment immobile, le menton entre les doigts.
Puis elle eut un petit rire.

— Un céphalopode unique, hein ? Encore un rêveur...

Elle s’apprêtait à supprimer le message, mais quelque chose, dans le ton, la retint.
Ce n’était pas le style maladroit d’un amateur ou d’un plaisantin.
Les phrases étaient structurées, calmes, écrites par quelqu’un qui savait ce qu’il voyait.
Quelqu’un de méthodique.

Elle se mordit la lèvre inférieure, hésitante, avant de murmurer pour elle-même :
— Le gars a du vocabulaire... pas un simple pêcheur.

Un silence.
Puis un soupir.

— Non ! Encore un illuminé persuadé d'avoir trouvé le mammouth des mers...

Elle agrandit le message.
Ses yeux balayèrent la signature :

“Je pourrai vous en dire plus une fois que nous nous serons rencontrés sur mon lieu d'activité professionnel, au Centre d'archéologie marine d'Anaheim Bay.
Signé : Mac Down.”

Elle se redressa, les sourcils froncés.

— Le centre d'Anaheim ? Murmura-t-elle.
Son ton se fit plus sec.
— Ces types ont la réputation de piller plus qu'ils ne recherchent...

Elle ôta brusquement ses lunettes, les posa sur le bureau.
Son regard glissa vers les étagères croulantes de l'institut :
flacons poussiéreux, bocaux de formol étiquetés à la main, vieux microscopes tachés de sel.
Tout respirait la fatigue du savoir oublié.

Un demi-sourire, amer, plissa ses lèvres.
— Vu l'état du lieu, un petit chèque “vite fait bien fait” ne ferait pas de mal.

Elle remit lentement ses lunettes, comme on remet une armure, et fit craquer ses doigts au-dessus du clavier.
Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau : un mélange d'agacement et de curiosité.

Elle tapa, sèchement mais avec précision :

“Merci d'avance, monsieur Down.
Rendez-vous lundi, en fin de matinée.
Cordialement,
Anya Brothers, Institut Biologique Marin de Long Beach.”

Elle marqua une pause, relut, puis claqua la touche Entrée.
Le message partit dans un petit son métallique.

Elle s'appuya contre sa chaise, les bras croisés.
Un mince sourire se dessina.

— Merci, Mac, murmura-t-elle. Et à lundi.

Elle se leva, enfin prête à partir.
Mais en passant près de la baie vitrée, elle s'arrêta un instant.

Au loin, l'océan brillait sous le soleil, d'un bleu presque irréel.
Anya sentit une étrange sensation lui serrer la poitrine comme si quelque chose, sous cette surface tranquille, venait de l'appeler.

Chapitre 15 — Le Parc des Géants

SeaWorld, San Diego – Californie.

Le soleil frappait les allées du parc d'une lumière blanche et vibrante, rebondissant sur le béton mouillé, les bassins bleus, les stands de souvenirs saturés d'odeurs sucrées.

L'air salin portait des éclats de rire, des cris d'enfants, le parfum mêlé du plastique chaud et du popcorn.

Mac poussait doucement le fauteuil de Salie, radieuse, les yeux grands ouverts sur ce royaume d'écume et de verre.

Son sourire faisait briller son visage d'enfant avec une pureté presque douloureuse.

Il se pencha vers elle, amusé :

— Tiens-toi bien, princesse des mers, voici le royaume des géants.

- Devant la volière des pingouins, ils rient, cornet de glace à la main. Les oiseaux les fixent derrière la vitre givrée, glissant avec une grâce absurde.
- Puis, nez contre la vitre, ils admirent les poissons exotiques : une pluie de rubis et de saphirs vivants. Leurs reflets dansent sur leurs visages comme des éclats de vitrail.
- Un peu plus loin, ils éclatent de rire pendant le spectacle des dauphins, les jets d'eau éclaboussant les gradins, le soleil dessinant des arcs dans les gouttelettes.
- Les phoques arrachent des applaudissements, les orques surgissent, immenses, dessinant des arcs d'argent dans la lumière. Les vagues se soulèvent jusqu'aux tribunes.

Puis, sous la tente colorée d'un snack, ils s'assoient côte à côté, frites et hamburgers à la main. L'air sent la friture et le soda.

Autour d'eux, les cris se dissolvent peu à peu dans le murmure du vent et des mouettes.

Un bip sonore déchire ce moment suspendu : le téléphone de Mac.

Il tressaille légèrement.

Salie lève un sourcil malicieux, la bouche pleine de crème glacée.

— Je parie que c'est Jessica !

Mac soupire, baisse les yeux sur l'écran, où un prénom s'affiche, lumineux et doux à la fois.

— Tu es devin ou quoi ?

— Alors ? Insiste-t-elle.

Il hésite, son regard se perd un instant dans le vide, comme si les mots étaient lourds à porter.

— Elle me demande de lui faire confiance. De ne pas tout gâcher.

Il reste silencieux quelques secondes, avale une bouchée, puis reprend d'une voix plus basse, presque éteinte :

— Je l'aime, mais je ne veux pas la blesser.

Salie, spontanée, s'exclame, les joues gonflées de frites :
— Tu lui fais du mal parce que tu l'aimes !

Mac éclate d'un rire triste, plein d'amertume et de tendresse mêlées.
— Non... Je veux la protéger de mon passé.

La fillette fronce les sourcils, perplexe, les yeux pleins d'un sérieux soudain.
— Je ne comprends rien à vos histoires d'adultes, dit-elle. Vous êtes vraiment tordus quand il s'agit d'amour.

Mac secoue la tête, un sourire mélancolique au coin des lèvres.
— Tu n'as pas idée, petite.

Elle rit à nouveau, légère, son rire clair se mêlant au bruit des vagues artificielles du bassin voisin.

Des éclats d'eau scintillent dans l'air, comme des fragments d'étoiles.

Le soleil décline lentement.

La lumière devient dorée, presque irréelle.

Autour d'eux, le parc s'emplit d'une douceur étrange, suspendue entre la joie et l'adieu.
Et Mac, en silence, sent confusément qu'à cet instant précis sous le rire des enfants, sous la surface paisible des bassins quelque chose d'autre veille.

Quelque chose qui respire.

Quelque chose qui l'attend.

Chapitre 16 — Le Lien

Matin suivant.

Le centre de recherche baignait dans une lumière pâle, presque laiteuse. Le jour filtrait à travers les hublots en larges bandes d'argent et dans l'air flottait une odeur de café froid. Les pompes ronronnaient doucement, un souffle continu, comme le battement d'un cœur sous l'eau.

Mac tournait en rond devant l'aquarium, les mains enfoncées dans les poches, le regard inquiet.

Ses pas faisaient grincer le plancher métallique, un rythme nerveux, syncopé. De temps à autre, il jetait un coup d'œil à l'horloge fixée au mur, les aiguilles semblaient s'y traîner comme des nageuses fatiguées.

Il soupira, sortit son téléphone, le porta à l'oreille.

— Allô, Bruce ?

La voix de son ami, étouffée et râpeuse, résonna dans le combiné :

— (Off) Désolé, vieux. Gros chantier sur les bassins, je ne peux pas bouger.

— Je comprends, répondit Mac. Je t'appelle dès que l'expertise est terminée.

— (Off) Bonne chance, Mac ! Je parie que tu tiens le trésor du siècle.

Un léger sourire traversa le visage de Mac.

— Le trésor du siècle, hein ? Peut-être bien...

Il raccrocha lentement, puis resta un moment silencieux, fixant le téléphone comme s'il venait d'y lire un présage.

Enfin, il se tourna vers l'aquarium.

L'eau y oscillait doucement, pleine d'une lumière verte et trouble.

Au centre, suspendu dans le calme liquide, le Kraken.

Immobile, colossal déjà pour sa taille, comme une énigme que la mer aurait sculptée pour se souvenir de ses cauchemars.

Ses tentacules flottaient lentement, caressant le vide.

Mac s'approcha, le souffle court.

Il tapota du bout des doigts sur la vitre :

— Viens.

L'eau vibra.

La créature se mit en mouvement, ondulant avec une lenteur presque solennelle.

Un tentacule s'étira jusqu'à la paroi, vint toucher la main posée sur le rebord.

Le contact fut d'abord froid puis tiède mais vivant.

Mac eut un frisson.

Il sourit malgré lui.

— Tu finiras peut-être dans un grand bassin, à faire des cabrioles pour les enfants, murmura-t-il avec tendresse.

Le Kraken inclina lentement la tête, comme s'il l'avait entendu.

Ses yeux luisaient d'une lumière étrange, presque humaine.

Soudain, la sonnette retentit.

Un son clair, brutal, brisant le silence comme un éclat de verre.

Mac sursauta.

— La biologiste !

Il fit un pas vers la porte, mais s'arrêta net.

Quelque chose retenait sa main.

Il baissa les yeux.

Le Kraken venait de l'agripper.

Les ventouses palpitaient, collées à sa peau.

Mac tenta de se dégager, d'abord doucement, puis avec plus de force.

En vain.

La créature ne serrait pas : elle retenait.

Et soudain, le monde chavira.

Flashback.

Le vent souffle, froid, coupant.

Un enfant de cinq ans, seul, se tient debout devant un bâtiment gris.

Ses doigts s'accrochent désespérément à une main de femme.

La main tremble, puis se retire.

Une porte s'ouvre, grinçante.

Une silhouette de mère, silhouette d'absence.

— Maman ! Non ! NON !

La femme détourne les yeux, le pousse doucement.

La main glisse.

S'arrache.

La porte se referme.

Silence.

Puis un cri celui d'un enfant qu'on arrache au monde.

Fin du flashback.

Mac rouvrit les yeux, haletant.
Ses doigts tremblaient.
Son regard fixa et croisa celui du Kraken.
Et dans cette prunelle noire, il crut voir non pas la mer, non pas la bête mais une détresse identique à la sienne.
Une peur ancienne, celle d'être laissé seul, celle d'être abandonné.

Il prit une profonde inspiration, la gorge serrée.
Puis, doucement, il serra le poing et se pencha vers la vitre.

— Lâche-moi, petit... murmura-t-il d'une voix rauque.
Un silence.
— Je reviendrai.

Les ventouses se décollèrent une à une, lentement, comme à regret.
Mac retira sa main, la peau marquée de cercles rouges.
Il la regarda longuement, puis souffla :
— On dirait presque un sceau.

Il jeta un dernier regard à la créature, immobile dans son eau limpide.
— Tiens bon, murmura-t-il. Tout ira bien.

Derrière lui, la sonnette retentit de nouveau.
Cette fois, il alla ouvrir.

Chapitre 17 — La Rencontre

Dehors, le soleil de fin de matinée frappait la tôle du hangar la faissant surchauffé et ondulé.
L'air vibrait, saturé de sel et d'essence.

Sur le quai, la voiture blanche de l'Institut Biologique Marin de Long Beach attendait, moteur coupé, sous la lumière tremblante.

Anya Brothers, debout devant la porte, tapotait du pied.
Elle venait de marteler la sonnette pour la troisième fois.

— Sérieusement... soupira-t-elle, agacée.

Elle leva les yeux vers le panneau terni : Centre d'Archéologie Marine - Anaheim Bay.
Les lettres délavées semblaient prêtes à s'effacer, rongées par le vent et les années.
Anya fronça le nez. L'air sentait le gasoil et la mer stagnante.

Enfin, la porte s'ouvrit.
Doucement.

Un homme apparut dans l'entrebattement, Mac Down.
Visage trempé de fatigue, cernes sombres, sourire figé.
L'ombre du laboratoire dessinait derrière lui un halo bleu-vert.

— C'est... c'est pourquoi ? Demanda-t-il d'une voix rauque.

Anya redressa les épaules, son ton sec et professionnel.
— Anya Brothers, Institut Biologique Marin de Long Beach.

Elle lui tendit la main, geste précis, presque militaire.
— Je suis ici pour le décapodiforme.

Mac hésita, la gorge serrée.
Son regard glissa brièvement vers l'intérieur, vers le bassin que la lumière faisait miroiter
derrière lui.
Puis il serra la main tendue, maladroitement.

— Je... je suis embêté, vraiment...

Anya croisa les bras, droite comme une lame.
— Vous prétendiez avoir découvert un spécimen exceptionnel, monsieur Down.
Son regard le jaugeait avec une froide lucidité.
— Je suis venue pour l'examiner.

Mac détourna les yeux, sa voix tombant d'un ton.
— Il est... mort. Hier soir.

Un silence épais s'installa.
Anya le fixa, les paupières mi-closes.
— Pardon ?

Elle fit un pas vers lui, son expression s'adoucissant malgré elle.
— C'est... c'est triste, dit-elle doucement.
Puis, d'une voix plus basse :
— Si vous voulez, je peux au moins pratiquer une autopsie. Vous auriez une trace officielle de votre découverte.

Mac hocha lentement la tête, mais son regard se perdit derrière elle, comme attiré par une menace invisible.
— Oui... bien sûr.

Mais dans la pénombre du laboratoire, une ombre ondulait encore.
Sous la lumière filtrée, l'eau du bassin frémisait imperceptiblement.

Mac se tortilla sur place, nerveux.
Son sourire s'effrita.
— Vous n'allez pas vous embarrasser pour si peu ! Lança-t-il d'une voix trop vive.
Il gesticula, maladroit.
— De toute façon, j'ai... jeté la carcasse aux chiens.

Anya releva la tête, interloquée.
— Plaît-il ?

Mac, pris au piège, improvisa avec un sourire crispé.
— Évidemment, je l'ai cuit avant !

Un silence.
Puis, à sa propre surprise, Anya esquissa un léger sourire.
Ses yeux brillaient d'ironie.

— Effectivement, dit-elle, il fallait bien cuire le mammouth des mers.

Mac cligna des yeux.
— Le mammouth des mers ?

— Une expression du métier, répondit-elle en haussant le menton.
— Quand quelqu'un prétend avoir trouvé un spécimen miraculeux, on appelle ça le mammouth des mers.

Elle referma son carnet, un geste sec.
— Et si on officialisait le chèque ? Demanda-t-elle d'un ton neutre, presque nonchalant.

Mac cligna des yeux, décontenancé.
— Le... le chèque ?

Anya tendit la main, paume ouverte, professionnelle jusqu'au bout des ongles.
— N'oubliez pas que je suis mandatée par l'Institut. Je dois justifier mon déplacement.

Mac resta figé une seconde, puis esquissa un sourire forcé.

— Pardonnez-moi, je suis encore un peu... sous le choc.

Il fit un pas de côté, lui désignant la porte ouverte.

— Entrez, je vous en prie.

Elle s'avança, ses talons claquant sur le sol humide et senti presque aussitôt que quelque chose, ici, respirait autrement.

Derrière elle, Mac referma la porte.

Et sous la lumière verte du bassin, le Kraken, invisible, ouvrit lentement l'un de ses yeux.

Chapitre 18 — Le Laboratoire

Anya entra dans le centre en observant curieusement tout autour d'elle.
L'air y sentait la rouille, la vase et le vieux bois.
Des fragments d'épaves, des objets marins, des caisses d'échantillons tapissaient la pièce
comme les vestiges d'un autre siècle.
Le sol claquait sous ses pas.
Des éclats de lumière bleue glissaient le long des murs, projetés par l'aquarium central.

C'était un monde entre musée et cimetière, un lieu figé entre la mémoire ancestral et la mer.

Anya s'approcha d'un grand gouvernail en bois patiné, posé contre un mur de métal.
Elle effleura délicatement le bois, noirci par le sel et le temps.
— C'est de quelle époque ? Demanda-t-elle, intriguée.

Mac, penché sur une pile de dossiers, sursauta.
Il se retourna, un peu surpris par le ton presque admiratif de la biologiste.
— Le Swallows II, répondit-il avec un éclat de fierté.
Il s'avança, essuyant ses mains sur son pantalon.
— Transporteur anglais lancé en 1782 pour le commerce de l'Orient. Il a sombré au large du Pérou.

Anya leva un sourcil, sincèrement impressionnée.
— Je vois que vous n'êtes pas qu'un pilleur des fonds.

Mac se redressa brusquement, les sourcils froncés.
— Je ne suis pas un pilleur, répondit-il vivement. Je suis un passionné.
Il marqua une pause, son regard s'adoucissant.
— Je travaille ici, oui. Mais chaque soir, j'étudie l'archéologie marine. Je veux comprendre ce que la mer a oublié, pas le vendre.

Un silence glissa entre eux.
Anya hocha lentement la tête, sans répondre, son regard flottant entre les objets et l'homme.

Mac, soucieux, s'assit à son bureau et saisit son stylo.
Sa main tremblait légèrement lorsqu'il signa le chèque.
L'encre étalait un reflet sombre sur le papier, comme une tache de sang diluée.

Pendant ce temps, Anya, curieuse, s'approcha du grand aquarium.
La lumière bleue ondulait sur son visage, découplant ses traits dans un halo liquide.
Elle plissa les yeux.

— Il n'y a pas beaucoup de poissons ici, nota-t-elle.
Sa voix avait pris la douceur distante de la chercheuse habituée aux diagnostics.
— Faites attention à l'équilibre biologique. Un bassin pauvre, c'est un bassin malade.

Mac se figea, le stylo suspendu.

Un frisson parcourut ses épaules.

— Combien, déjà ? Lança-t-il d'une voix étranglée, sans se retourner.

— Plaît-il ?

— Le montant, précisa-t-il, un peu trop vite.

— Trois cents dollars, répondit-elle distraitemment, les yeux rivés sur le verre.

Mac écarquilla les yeux.

— Trois... quoi ?!

Anya se retourna, un sourire professionnel au coin des lèvres.

— Déplacement, expertise, avis scientifique. C'est le tarif standard.

Mac soupira, un rire nerveux dans la gorge.

— Heureusement que vous n'avez pas fait l'autopsie !

Anya esquissa un sourire narquois.

Puis, d'un geste vif, elle s'approcha et lui prit le chèque des mains.

— Une autopsie de qui ? De quoi ? Demanda-t-elle, son regard brillant d'ironie.

Mac bondit sur ses pieds, paniqué, la voix tremblante.

— Madame Brothers ! Ce fut un plaisir !

Et, avec une politesse maladroite, il la poussa doucement mais fermement vers la sortie.

Anya, surprise mais amusée, se laissa guider sans résistance.

Lorsqu'elle franchit la porte, le chèque bien serré dans la main, elle lança par-dessus son épaule :

— Vous savez, vous êtes un drôle de spécimen vous aussi, monsieur Down.

Mac ferma la porte d'un geste sec.

Le silence retomba aussitôt, ponctué par le clapotement discret de l'eau.

Essoufflé, il laissa échapper un soupir.

— Quelle emmerdeuse ! Et en plus, elle m'a ruiné !

Il s'approcha aussitôt de l'aquarium et tapota nerveusement sur la vitre.

— Viens.

Sous l'eau, le couvercle du grand coffre s'entrouvrit dans un grincement étouffé.

Une ombre s'en échappa.

Le Kraken surgit lentement, ses tentacules se déployant comme des branches vivantes.

Ses pustules rougeoyaient d'une lueur douce, presque apaisante.

Mac plongea la main dans l'eau.

Le contact était froid, dense, presque humain.

Il sentit une pulsation remonter le long de son bras, un frisson qui n'était pas seulement physique.

— Je viens peut-être de rater la montre en or... mais je m'en fous complètement, murmura-t-il.

Un sourire doux, presque paternel, flotta sur ses lèvres.

— Pas question que je t'abandonne.

Le Kraken resserra ses ventouses autour de son bras, lentement, comme un enfant qui refuse qu'on parte.

Mac ferma les yeux un instant, laissant la tension retomber.

— Mais elle a raison, souffla-t-il. Il manque du poisson.

*

Ailleurs au même moment à une terrasse baignée de soleil, Jessica fixait son téléphone.

La lumière faisait briller ses cheveux comme un halo.

Elle tapa quelques mots, s'arrêta, soupira.

Ses doigts tremblaient.

— Mac, mon amour... pourquoi ? Murmura-t-elle.

Son reflet se perdit dans la vitre du café, noyé dans le ciel d'été.

Chapitre 19 — Le Retour de Garald

En fin de matinée, le soleil filtrait à travers les vitres sales du centre, dessinant des taches d'or sur le sol humide.

Mac riait doucement, le visage presque collé à la vitre du bassin.

Le Kraken, joueur, ventousait sa joue d'un geste maladroit.

Un rire simple, pur, un instant suspendu, entre l'homme et l'inconcevable.

Mais soudain, la porte claqua.

Un bruit sec, brutal, qui fit vibrer tout le laboratoire.

Mac sursauta, le cœur bondissant.

— Garald !

La voix du capitaine résonna dans le hall, profonde, râpeuse, autoritaire.

— Mac Down !

La silhouette de Garald se dessina dans l'encadrement : bonnet rouge, barbe grisonnante, veste en cuir salée par le vent, et une caisse imposante qu'il traînait d'une main, comme si elle ne pesait rien.

Son ombre remplit la pièce.

— Alors, Mac Down ! J'espère que t'as avancé.

Panique immédiate.

Mac tapa frénétiquement contre la vitre : maison !

— Vite, vite !

Sous l'eau, le Kraken obéit sans un son.

Il se glissa aussitôt dans le coffre, refermant le couvercle d'un mouvement fluide, presque humain.

Une fine bulle s'échappa et éclata à la surface.

Garald s'avança, massif, menaçant. Sa carrure semblait emplir tout l'espace.

— J'ai dû écouter mes vacances, gronda-t-il. Les investisseurs piaffent, les délais s'effondrent, et toi, tu piétines ?

Mac tenta un sourire crispé, l'air coupable.

— Il y a... un petit problème.

Garald le bouscula sans ménagement, s'approchant du bassin.

Son visage se durcit aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?! Où sont mes poissons ?!

L'air vibrait d'une tension étouffée.

Mac se mordit les lèvres, nerveux, les mains tremblantes.

Son regard glissa furtivement vers le coffre, puis remonta lentement vers son patron.
Chaque geste trahissait la peur de trop en dire.

— Justement ! S'écria-t-il. Et je paierai le montant, soyez tranquille.

Garald s'immobilisa, se redressa lentement.
La lumière du matin se reflétait dans ses yeux gris acier.
— C'est donc pour ça que j'ai croisé la voiture de l'Institut de biologie de Long Beach ?

Mac sentit son sang se glacer.
Son cœur battait à tout rompre.
Il hocha la tête, mécaniquement.
— Ils... ils ont trouvé un virus. Un truc... dont je ne saurais même pas prononcer le nom.

Garald fronça les sourcils et s'approcha du bassin.
Les poissons restants, quelques survivants ternes, tournaient paresseusement autour du vieux coffre.
Le capitaine tapa du poing sur la rambarde.
— Saloperie de parasite !

Dans le coffre, le Kraken ouvrit lentement ses yeux.
Ses pupilles noires suivaient le moindre mouvement de l'homme au bonnet rouge.
Son souffle imperceptible faisait vibrer l'eau.

Garald posa la main sur la vitre.
Un instant, son reflet se superposa parfaitement à la silhouette du monstre.
L'homme et la bête, face à face, séparée par une mince couche de verre.
Et quelque chose, un frisson d'instinct ancien, de domination et de haine traversa son visage.

Il recula brusquement, irrité.
— Ce soir, je viderai et désinfecterai l'aquarium.

Mac pâlit, le souffle coupé.
— Non... pas ce soir...

Mais Garald ne l'écoutait plus.
Déjà installé à son bureau, il alluma son ordinateur d'un geste sec.
L'écran jeta sur lui une lumière bleutée.
— Je vais prévenir l'assureur, marmonna-t-il. Autant être remboursé vite, pour repeupler tout ça.

Puis il se tourna vers Mac, son ton redevenu tranchant.
— Et toi, tu me donneras le rapport du laboratoire. Celui qui prouve la présence du virus.

Mac resta muet, figé.
— Le... le rapport ?

Garald serra les mâchoires.
— Je parie que tu ne l'as même pas demandé ! Voilà pourquoi tu stagnes, Mac. Tête en l'air comme toujours !

Mac leva les mains, conciliant, la voix basse.

— Je m'en occupe. Tout de suite.

Garald se leva, fit lentement le tour du laboratoire.

Ses yeux parcouraient les étagères pleines d'épaves, les artefacts anciens, les instruments.

Son ton, soudain, se fit presque admiratif.

— Au moins, tu avances.

Il effleura une vieille amphore.

— Ce que la mer avale, elle rend parfois... à ceux qui osent la défier.

Mac ne répondit pas.

Il guettait la moindre vibration du coffre derrière lui.

Chaque seconde comptait.

Garald attrapa son bonnet, l'enfonça sur sa tête et se dirigea vers la sortie.

— Je dois m'absenter deux heures. Mais je repasserai étudier tout ça en détail.

Mac blêmit.

— Vous... vous allez revenir ?

Garald grogna.

— Mes vacances sont foutues !

Et la porte claqua derrière lui, dans un souffle chaud.

Silence.

Long, dense, vibrant.

Mac resta figé, seul, le souffle court.

Ses mains tremblaient.

Il se retourna lentement vers le bassin.

— Deux heures... murmura-t-il. J'ai deux heures pour trouver une solution.

Il fit les cent pas, nerveux, ses pensées en feu.

Puis, soudain, ses yeux s'éclairèrent.

Un sourire lui échappa.

— Bruce.

Chapitre 20 — L'Abri du Kraken

Dans la pisciculture de Bruce en début d'après-midi sous le soleil californien, les rangées de bassins miroitaient comme des écailles d'acier.

Le vent tiède roulait sur les toitures en tôle, charriaît des odeurs d'eau stagnante, de poisson, de sel et de métal humide. Des mouettes tournoyaient en criant au-dessus de l'infrastructure.

Mac à l'intérieur avançait à grands pas, haletant, un frigo portatif dans une main, le vieux coffre ancien dans l'autre.

Son visage luisait de sueur, ses yeux étaient cernés, fiévreux.

Chaque pas résonnait comme une urgence.

— Bruce ! Appela-t-il.

Son ami, adossé à un bassin, mâchait tranquillement un sandwich dégoulinant de mayonnaise. Il leva les yeux, surpris, la bouche encore pleine.

— Mac ! Quelle bonne surprise ! Cria-t-il, hilare.

Mac s'approcha, essoufflé, le souffle court.

— J'ai besoin de toi. Urgemment.

Bruce mordit dans son sandwich, mâcha lentement, l'air goguenard.

— Attends... laisse-moi deviner.

Il avala bruyamment, puis leva un doigt dramatique.

— “Ils ont reconnu Kraken comme nouvelle espèce”, et maintenant tu veux mon compte bancaire ?

Mac jeta un coup d'œil autour de lui, nerveux, les yeux brûlants.

— Hélas, non.

Bruce leva les yeux au ciel, théâtral.

— Ah, fantastique. Une visite sans argent au bout !

Puis il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mac s'approcha davantage, baissa la voix.

— Il faut que tu héberges Kraken... quelques jours.

Le mot resta suspendu dans l'air, comme une déflagration silencieuse.

Bruce s'étouffa à moitié, la bouchée coincée.

Son sandwich s'écrasa mollement au sol.

— Pardon ?!

— Garald est revenu, murmura Mac.

Bruce haussa les épaules, d'un ton faussement léger.

— Et alors ? Ce vieux tyran t'a encore hurlé dessus ?

Mac ne répondit pas.

Une tension invisible épaississait l'air.

Puis, soudain, un mouvement.

Un mince tentacule glissa hors du frigo, furtif comme un serpent.

Il attrapa le reste du sandwich tombé à terre, l'enroula, et le tira doucement dans la glacière.

Bruce resta figé, bouche ouverte.

— Mais... qu'est-ce que...

Mac, blême, referma précipitamment le couvercle.

— Il y a urgence, dit-il dans un souffle. Je t'expliquerai tout plus tard.

Bruce leva une main, mi-résigné, mi-consterné.

— Tu voulais être riche et célèbre, te voilà surtout cinglé, mon vieux.

— S'il te plaît, insista Mac. Il ne peut pas rester enfermé là-dedans. Il a besoin d'eau, d'espace... de vie.

Un silence.

Le vent remua les cheveux de Bruce puis, il soupira, longuement.

— Bon... t'as de la chance. J'ai encore un bassin libre.

Ils marchèrent côte à côte entre les cuves, les bottes claquant sur le béton humide.

Leur reflet se fragmentait dans les surfaces d'eau, distordue par le clapot.

Au bout de la rangée, le dernier bassin attendait, vaste, profond de deux bons mètres. L'eau y brillait comme du verre neuf, clair et immobile.

Bruce montra la surface du menton.

— Il est prêt. Ça lui laissera de la marge.

Mac posa le frigo à hauteur du bord, l'ouvrit doucement.

Une odeur d'océan brut s'en échappa, vivante.

Il tapota sur la paroi accompagnée d'une voix basse :

— Maison.

Alors, lentement, le Kraken plus grand en sortit.

Ses tentacules glissèrent sur le métal, la lumière du Soleil se brisant sur peau marbrée.

Son corps semblait respirer.

D'un mouvement souple, la créature plongea dans le bassin.

L'eau s'ouvrit, onduleuse, musicale.

Des cercles parfaits s'élargirent jusqu'aux bords à travers sa nage.

Mac prit le vieux coffre et le lança à bonne distance.

— Pour qu'il ait son refuge.

Le Kraken s'y dirigea aussitôt, glissa à moitié à l'intérieur et referma à demi le couvercle d'un geste lent.

Bruce observait, fasciné malgré lui.

— Il bouffe des hormones, ton machin, ou quoi ? Lança-t-il d'un rire nerveux.

Mac resta silencieux, le regard fixé sur la surface agitée.

Ses doigts tremblaient.

Puis il souffla :

— Je ne sais pas ce qu'il est, Bruce... et je m'en fous. Mais une chose est sûre : je ne l'abandonnerai pas.

Bruce le fixa longuement, grave pour une fois.

Puis il posa les deux mains lourdes de conséquences sur les épaules de son ami.

— Tu viens de plonger, Mac. Et t'as pas idée de la profondeur.

Son ton se fit plus sombre, presque inquiet.

— Pourquoi tu t'accables ainsi ? Ce n'est pas un chien. C'est peut-être un monstre. Et crois-moi, j'ai déjà vu sa voracité à l'œuvre.

Mac détourna le regard vers le bassin, où l'eau frémisait doucement ces derniers soubresauts.

Une lumière bleue se reflétait sur ses joues.

— En notre amitié, murmura-t-il calmement, je te demande juste quelques jours.

Il serra la main de Bruce.

— Après ça, je le relâcherai à la mer. Promis.

Bruce soupira, leva les yeux au ciel, puis un demi-sourire étira sa bouche.

— Tu n'as décidément pas toutes tes frites dans ton sachet, vieux frère.

Il désigna le bassin d'un signe du menton.

— Et fais gaffe, ton Kraken a déjà l'air d'avoir faim. Je vais lui donner quelques poissons vivants.

Un remous troubla la surface.

Dans le coffre, une bulle monta, éclata.

Chapitre 21 — Les Traces

La journée déclinait lentement.

Dans le silence du centre, on n'entendait que le frottement régulier d'un chiffon humide sur le verre.

Garald Collinsons, frottait avec acharnement les vitres de l'aquarium désormais vide, sifflotant entre ses dents une vieille chanson de marin.

Son reflet se tordait à chaque mouvement, mêlant la lueur des néons au bleu fantomatique de l'eau résiduelle.

Puis, soudain, il s'arrêta.

Son bras suspendu dans l'air.

Quelque chose venait de troubler la surface du verre.

Il pencha la tête.

Sur la paroi, de larges marques circulaires, épaisses, irrégulières, s'étendaient comme les empreintes d'un être impossible.

Des ventouses..

Garald s'approcha, plissa les yeux, effleura du bout des doigts la matière visqueuse.

La texture était rugueuse, légèrement collante.

Une odeur salée, poisseuse, s'en dégageait.

Il murmura tout en grimaçant, incrédule :

— Mais... qu'est-ce que c'est que ça ?

Son reflet, déformé par la vitre, lui renvoya une contorsion inquiétante.

Le capitaine se redressa lentement, les yeux songeurs.

Son souffle se fit plus court, plus lourd.

Il jeta lassement le chiffon au sol et resta un moment immobile, devant le bassin désert, les poings serrés.

La lumière artificielle faisait luire la sueur sur son front.

Le silence s'était épaisse, dense, presque marin, comme si la mer elle-même retenait son souffle derrière les murs.

Puis il réagit secoua la tête et pivota, brusquement, vers son bureau encombré de papiers.

Des petits fragments d'épaves, des carnets de bord, des notes couvertes de symboles marins, des croquis d'objets et de voiliers éventrés.

La pièce entière semblait bruire d'un chaos figé.

Il saisit un dossier, l'ouvrit d'un geste brutal, et se mit à feuilleter les pages usée par le temps.

— Des mois à lire ces foutus rapports de Frassinetti ! Rugit-il.

Sa voix se répercuta sur les murs nus.

— Des nuits entières à décrypter les journaux du Miséricordia ! Et toujours rien !

Il balança le dossier d'un revers de bras.

Les feuilles volèrent dans l'air comme des goélands affolés pour retomber aussi vite sur le bureau.

Il resta là, haletant, la main crispée sur le bord du bureau à réfléchir.

Ses yeux dérivèrent lentement jusqu'à l'aquarium.

Vide.

Mais toujours vivant, d'une certaine manière.

— Et ce rapport de virus... qui n'arrive pas, murmura-t-il, la mâchoire serrée.

Il s'assit brutalement sur sa chaise, la fit pivoter vers son ordinateur.

Ses doigts massifs se mirent à frapper séchement sur le clavier.

Chaque touche résonnait comme une goutte d'eau dans un puits.

L'écran bleuté éclairait son visage crispé.

— Si la montagne ne vient pas à moi... alors j'irai à la montagne.

Un sourire mince, presque carnassier, fendit son visage.

Il attrapa son téléphone, ses doigts tremblaient légèrement.

Il composa un numéro avec une précision glaciale.

— Allô ? Fit-il d'une voix mesurée, faussement douce.

Un bref silence, puis :

— Je voudrais parler à la biologiste qui s'est rendue récemment à mon centre...

Un battement, une attente comme si la mer se fessait désiré.

— Qui ! Anya Brothers vous dites.

Son ton se fit ensuite plus froid, tranchant comme l'acier d'une ancre.

Le regard rivé à la vitre vide, il ajouta d'une voix vigoureuse :

— Dites-lui que j'attends son retour, c'est urgent. Très urgent.

Dans la lumière artificielle, son reflet semblait bouger encore dans le verre, comme si derrière lui, quelque chose respirait toujours.

Chapitre 22 — La Natation Interdite

Le soleil de l'après-midi filtrait à travers les vitres opaques de la pisciculture.
Un halo laiteux se posait sur les rangées de bassins, et l'eau y miroitait en éclats d'argent.
Au loin, les cris étouffés des mouettes tombaient comme des rires d'enfants perdus.

Dans l'un des grands réservoirs, Mac nageait torse nu, les bras lents, le souffle régulier.
Son maillot, orné du drapeau américain, collait à sa peau.
Sa barbe naissante et son regard fiévreux lui donnaient l'allure d'un homme déraciné quelque part entre la science et le rêve.

Face à lui, dans la pénombre liquide, le Kraken.
Maintenant, beaucoup plus grand, six mètres de long, peut-être plus.
Ses puissants tentacules s'étiraient autour de Mac avec une lenteur hypnotique, comme une étreinte consciente et souple sans en arracher le tissu de son maillot.
La lumière du bassin dessinait sur leurs corps mêlés des reflets mouvants, pareils à des veines de mercure.

Mac, presque en apnée, effleura du bout des doigts un des bras du monstre.
La texture était étrange à la fois ferme et soyeuse, comme la peau d'un fruit vivant.
Ils nageaient ensemble en symbiose à travers un ballet improbable dans un silence de cathédrale sous-marine.

Une petite radio cabossée, posée sur le bord du bassin, diffusait un air à travers son baffle trop petit de la pop actuel et vibrant.
Les notes s'envolaient ricochaient et retombaient pour se mêler au clapotis de l'eau.

— Trois semaines déjà... souffla Mac.
Il passa lentement une main sur son visage ruisselant.
— Il faut vraiment que je te remette à la mer.

Sous l'eau, le Kraken bougea doucement.
Il s'approcha, ses tentacules se resserrant délicatement autour de lui.
Puis, d'un mouvement souple, il le souleva sans peine à demi hors de l'eau, comme s'il refusait de le laisser partir.
Leur regard se croisa encore.
Une étincelle, presque humaine, passa dans l'œil noir du céphalopode.
Une intelligence. Une conscience.
Et peut-être... un attachement.

Mac resta suspendu dans cet échange muet.
L'espace d'un instant, il eut la sensation qu'ils respiraient ensemble en harmonie.

Mais une voix enfantillée brisa le charme.

— Mac ! Tu es là ?!

Il se figea dans sa posture.
Cette voix, claire, jeune, bouleversa l'air tranquille.
Salie.

Mac se retourna brusquement.
La fillette était là, dans son fauteuil roulant, figée au seuil du bassin.
Ses grands yeux sombres s'écarquillaient, pétrifiés d'effroi.
Devant elle, un spectacle impossible et inimaginable: son ami nageant avec un monstre.

— Salie ! Attends, je vais t'expliquer ! Cria Mac en nageant et s'élançant vers le bord.

Mais la petite recula précipitamment, ses mains tremblant sur les roues.
Le fauteuil pivota, grinça, puis s'élança dans le couloir.
Elle fuyait, haletante, les larmes déjà prêtes à jaillir.

Mac bondit hors du bassin, ruisselant, les pieds claquant sur le béton.
— Salie ! hurla-t-il. Attends ! Je vais t'expliquer.

Il courut jusqu'à la porte d'entrée, laissant derrière lui des empreintes humides.
Son cœur cognait dans sa poitrine.

La porte s'ouvrit brusquement, de l'extérieur.
Bruce apparut lunettes de soleil sur le nez, t-shirt taché d'huile, le visage fatigué.

— Justement, lança-t-il d'un ton neutre.

Ils restèrent face à face un moment.
Mac haletant, torse nu, dégoulinant cherchait à retrouver son souffle.
Bruce, immobile, l'air mi-surpris, mi-lassé remonta ses lunettes.

— Tu as vu Salie ? Demanda Mac, la voix étranglée.

Bruce referma calmement la porte derrière lui, retira ses lunettes et les glissa dans sa poche arrière.

— Oui. Elle te cherche depuis ce matin.

Il posa une main amicale sur l'épaule de son ami.
Son ton se fit doux, presque paternel.
— Ça fait des semaines que tu passes tes soirées ici, à tourner autour de ton poulpe.

Mac recula d'un pas, nerveux.
— Et alors ?

Bruce soupira, leva les yeux au plafond.
— Elle s'inquiète, Mac. Tu lui manques.

Mac leva les mains, excédé.
— Et toi, tu lui as dit que j'étais avec Kraken, évidemment ?
— Et alors ? Répondit Bruce, piqué.

Mac serra la mâchoire.

— Elle est fragile, Bruce. Et malade. Une dégénérescence. Tu comprends ?

Un silence lourd s'abattit.

Puis, plus bas, d'une voix tremblée :

— Mais tu as raison... je ne me rendais plus compte du temps. Aveuglé par cette... amitié.

Son regard glissa vers le bassin.

Le Kraken ondulait dans la lumière, paisible.

Mac eut un sourire, presque tendre.

— Il grandit si vite. Et sa manière de communiquer... c'est fascinant.

Bruce hocha lentement la tête, grave.

— Fascinant, oui. Et terrifiant.

Il marqua une pause.

— Il faut le faire expertiser, Mac. J'ai jamais vu un poulpe aussi développé. Ni aussi menaçant. Tu as vu à quelle vitesse, il grandit !

Mac fit un pas vers lui, le ton sec.

— Non. Personne ne doit découvrir sa présence.

Bruce eut un rire amer.

— Toujours ce foutu transfert...

— Ça n'a rien à voir ! Cria Mac, la voix brisée.

Un bruit d'eau retentit derrière eux.

Les deux hommes se retournèrent d'un même mouvement.

Le Kraken venait de glisser hors de son bassin.

Son corps luisant rampait lentement sur le sol, ses tentacules humides traçant des sillons sur le béton.

Il se dirigeait vers un autre réservoir celui plein de poissons.

L'eau vibra.

Une tension animale remplit l'air.

Puis, soudain, une voix éclata, rauque, tonitruante, les sortis de force de leur vision :

— *OÙ EST LE DÉCAPODIFORME ?!*

Les deux amis échangèrent un regard d'effroi puis se retournèrent.

Bruce blêmit.

Mac resta figé, le souffle coupé.

Derrière la porte, une ombre massive avançait déjà d'un pas décidé.

— Garald... souffla Mac.

Et la lumière, sur les bassins, se troubla comme avant la tempête.

Chapitre 23 — La Chasse

La porte s'ouvrit d'un coup sec.
Garald entra, visage fermé, bottes couvertes de boue et de sel séché.
Sa silhouette emplissait la pièce comme une menace.
L'odeur de gasoil et d'eau croupie entra avec lui.
Ses pas lourds résonnaient sur le sol de béton, chaque pas un verdict.

— Plus de trois semaines que j'attends ce foutu rapport de virus ! Tonna-t-il.

Il bouscula les deux hommes sans un regard et s'avança vers les bassins.
Mac sentit la sueur perler dans son dos.
Bruce, immobile, gardait les bras croisés, mais ses yeux trahissaient l'inquiétude.
Ils échangèrent un bref regard celui de deux naufragés avant la vague.

Garald inspecta les réservoirs un à un, son souffle court, la mâchoire serrée.
Ses doigts glissaient sur le bord métallique, cherchant la moindre trace.
L'eau reflétait des éclats de lumière tremblante sur son visage buriné.

— Et ce matin, dit-il soudain en se tournant vers Mac, j'entends dire que tu prétends détenir
un poulpe du super-ordre.

Mac pâlit.
Son cœur accéléra, brutalement.
— De... de quoi vous parlez ?

Garald esquissa un sourire sans joie, un pli cruel au coin de la bouche.
— De ce que tu as raconté à cette biologiste.
Il appuya sur chaque mot.
— Anya Brothers.
Le nom tomba comme une lame.

Mac recula d'un pas, la gorge sèche.
— C'est... c'est une erreur.

Garald siffla entre ses dents, puis, sans prévenir, plongea la main dans l'un des bassins.
L'eau s'agita violemment.
Des milliers de poissons affolés éclatèrent en gerbes argentées.
Un souffle lourd passa sous la surface.
Quelque chose bougea.

Un courant. Une vibration. Une présence.

Garald crispa les doigts, puis les retira brusquement.
Une fine traînée rouge coula le long de sa main.
Il se figea.

Ses yeux s'élargirent tandis que l'oxygénation du bassin éclatait à la surface.
L'eau se referma, paisible, comme si rien n'avait eu lieu.

Au fond du bassin voisin, le Kraken demeurait tapi.
Ses tentacules ondulaient à peine, mais l'un d'eux, souple et pâle, se dressait encore, pointe cartilagineuse suspendue, hésitant vers la main du capitaine.

Garald recula d'un pas, secouant sa main sanglante.
Il inspira, l'air court.
Puis fonça vers le grand bassin celui du décapode.

Mac s'interposa aussitôt, trempé de peur et de sueur.
— Je... je ne possède pas de calamar du super-ordre ! Balbutia-t-il.

Bruce, lunettes sur le nez, s'avança à son tour, plus ferme.
— Tu es chez moi, Garald. Alors on reste poli... et on dégage.

Le capitaine, furieux, le toisa, puis força le passage.
Il s'accouda au rebord du grand bassin.
Ses yeux fouillaient l'eau, vide.

— Pourquoi il est vide ?!

Bruce balbutia, ses mains crispées sur sa ceinture.
— Il... il doit rester sain. Demain je transfère des juvéniles. Il faut un bassin propre pour les faire grossir.

Garald tourna lentement la tête vers lui, puis vers Mac.
Ses pupilles grises étincelaient.
— La biologiste ne m'a pas menti.
Il fit un pas en avant.
— Sur la vitre de mon aquarium, j'ai vu des ventouses... imprimées dans le verre.

Mac sentit la panique monter dans sa gorge.
Son esprit se vida, puis inventa.
Il prit le pari du mensonge.

— C'était une erreur, dit-il d'une voix rauque.
Il se força à soutenir le regard du capitaine.
— J'ai cru... détenir une pieuvre exceptionnelle, c'est vrai ! . Ce n'était qu'une petite inoffensive.

Il baissa la tête, jouant la honte.
— Elle est morte rapidement, contaminant les autres. Vous le savez bien, le virus.

Garald fronça les sourcils, le silence pesant entre eux.
Puis il pointa un doigt vers Mac, un doigt dur autoritaire comme une lame.

— Tu me rembourseras jusqu'au dernier dollar.
Sa voix vibrait d'une colère contenue.
— Et ne me balade pas, gamin. Surtout !

Il attrapa Mac par le cou et l'attira tout près.
Son haleine sentait l'alcool et la rage.
— Demain, tu termines ton travail. Sinon, adieu ta carrière.

Mac sentit ses doigts s'enfoncer dans le tissu, puis dans sa peau.
Quand Garald le relâcha, il chancela laissant l'empreinte rougir.

Le capitaine tourna les talons, et sortit d'un pas lourd.
La porte claqua derrière lui, laissant derrière un vide sonore.

Le silence tomba, dense comme la houle après l'orage.

Bruce haussa les yeux et s'essuya le front.
— On l'a échappé belle...

Il se tourna vers Mac, plus grave.
— Et maintenant ?

Mac ne répondit pas.
Il fixait le grand bassin vide, les lèvres serrées.
Puis, d'un pas lent, il glissa vers le coin le plus sombre de la pièce où ses vêtements reposaient sur une chaise.

Dans la pénombre, le Kraken rampait lentement sur la paroi d'un autre réservoir, ses ventouses adhérant au métal dans un bruissement mouillé.
Il replongea en silence, disparaissant dans les ombres de l'eau.

Bruce resta bouche bée.
— Tu m'expliques... ça ?

— Plus tard ! Lança Mac en attrapant sa veste.
Dans un empressement soudain, il courut vers la sortie, la voix haletante :
— Il y a plus urgent.

La porte claqua, et l'écho sembla durer longtemps comme un roulement de tonnerre sous-marin.

Chapitre 24 — La Preuve par le Cœur

Le soir tombait sur le quartier, étirant les ombres sur les murs gris.
Les lampadaires commençaient à bruire d'électricité, et dans l'air flottait cette odeur douce du bitume humide.
Mac monta les marches du perron, frappa, attendit.
Une seconde, deux... puis la porte s'ouvrit.

Salie était là.
Livide, immobile dans son fauteuil, les yeux rougis, la respiration courte.

— C'était quoi, cette chose ? Souffla-t-elle.

Mac s'agenouilla aussitôt, la prit doucement dans ses bras.
Il sentit son petit cœur battre vite, affolé, contre sa poitrine.
— Ta mère travaille ? Murmura-t-il.

— Non. Elle est dans la cuisine.

— Et ton père ? Toujours en déplacement ?

Elle hocha la tête, avec une lassitude d'adulte.
— Malheureusement. Mais ce sera la dernière année. Après, il sera plus près de nous.

Un sourire attendri passa sur le visage de Mac.
— Génial. Tu as pris tes médicaments ?

— Comme d'habitude, dit-elle amèrement.
Une ombre passa dans son regard.
— Jusqu'à mon dernier jour.

Mac serra ses petites mains glacées entre les siennes.
— La confiance, c'est la foi du vivant, tu sais.

Elle détourna la tête, la voix cassée.
— Désolée, Mac. Je ne crois pas aux miracles.

Il rapprocha son front du sien, leurs respirations se mêlant.
— Alors laisse-moi t'en montrer un.

*

Plus tard, à la pisciculture, la nuit s'était installée, tiède.
Les projecteurs suspendus diffusaient une lumière blanche au-dessus des bassins.

Le vent s'infiltrant des fenêtres faisait frissonner la surface de l'eau, et le silence se remplissait du clapotis régulier des pompes et celles de l'oxygénation.

Mac poussait lentement le fauteuil de Salie jusqu'au bord du grand bassin.
Le caoutchouc crissait doucement sur le sol humide.

— Tout a commencé après une soirée trop arrosée avec Bruce, expliqua-t-il à mi-voix.
— Je l'ai trouvé dans une jarre, minuscule... une créature échouée certainement par le hasard.
Depuis, il concentre toute mon attention.

Il s'accouda au rebord, tapota doucement contre le bord.

— Viens.

Salie leva les mains, paniquée.

— Qu'est-ce que tu fais ?!

— N'aie pas peur, nous avons établi un mode de communication. Et puis, Bruce l'a baptisé Kraken, en hommage à la légende scandinave.

L'eau se plissa.

Une première ventouse émergea, puis deux, puis des dizaines.

Des grands bras luisants, souples, élastiques, s'éleva lentement dans la lumière.

Les tentacules se tendirent vers Mac, l'effleurant et le touchant d'un geste lent, presque humain.

Salie recula brusquement, le fauteuil grinça.

— Non, non... arrête !

Mac retint doucement les poignées.

Sa voix était calme, rassurante.

— Il ne te fera pas de mal. Il... il comprend.

Un tentacule glissa vers elle, au ralenti, prudence animale.

Son extrémité s'arrêta juste devant sa main.

— Aie foi en Kraken, murmura Mac.

La peau froide du céphalopode effleura les doigts de l'enfant, puis remonta le long de son poignet, contournant le métal du fauteuil.

Enfin, la ventouse toucha sa joue, délicate, comme un baiser étrange, empreint de reconnaissance.

Salie tressaillit.

— Mac... s'il te plaît...

Alors la tête du Kraken émergea.

Noire, lustrée, marbrée de reflet sombre, les yeux noirs immenses, profonds comme deux lunes sous la mer.

Il la fixa longuement.

L'eau, tout autour, vibrait comme une respiration.

Mac, ému, posa une main sur la nuque lisse de la créature.

— Effrayantes et fascinantes, disait un éthologue. Mais passionnantes, surtout.

— Tu parles..., grogna Salie, partagée entre dégoût et fascination.

Un claquement sec fit sursauter tout le monde.

La porte venait de s'ouvrir.

Bruce surgit, le visage tendu, les yeux écarquillés.

— Mac ! Il faut parler. Maintenant.

Instantanément, le Kraken replongea.

Un geyser d'eau éclata, puis tout retomba dans le silence.

La surface du bassin se referma, lisse comme un miroir.

Bruce referma la porte derrière lui, haletant.

— Garald m'a appelé, dit-il sans préambule. Il a encore contacté la biologiste.

Ses yeux lançaient des éclairs.

— Il sait pour "le super-ordre".

Mac serra la mâchoire.

— Il devine. Il ne sait pas.

— Salie t'a vu nager avec ça, ajouta Bruce. Les gens parleront. Et plus on attend, plus ça grandit.

La fillette, pâle, regardait tour à tour les deux hommes, incapables d'intervenir.

Mac posa ses mains sur les accoudoirs de son fauteuil, se mit à sa hauteur.

Sa voix tremblait à peine.

— Je dois le sauver... et te protéger.

Bruce hocha lentement la tête, plus grave que jamais.

— Alors il nous faut un plan. Tout de suite. Avant que Garald ne revienne avec des filets... et des hommes.

Il marqua une pause, puis ajouta, plus bas :

— Et j'ai une question à te poser, mon ami... au sujet justement de Kraken.

Au fond du bassin, le Kraken, réagissa à leurs voix comme si la conversation elle-même traversait l'eau.

Mac et Bruce échangèrent un regard.

Salie frissonna.

Dehors, la nuit était, lourde et tiède, charriant l'odeur du large.

Et quelque part, dans l'océan noir,

la mer ouvrit un œil.

Chapitre 25 — La Faille humaine

Le vent s'engouffrait dans la pisciculture, apportant des effluves marins. Les lampes suspendues oscillaient légèrement, dessinant sur les murs des ombres mouvantes. L'eau, dans les bassins, vibrait comme un cœur inquiet.

Bruce, debout près du tableau de contrôle, fixait l'écran de surveillance d'un œil noir. Ses traits étaient fermés, son visage creusé de fatigue. La lumière bleutée des caméras dessinait sur sa peau un masque dur, presque animal.

— Je viens de revoir les enregistrements des caméras, dit-il d'une voix agacée.
Il se tourna lentement vers Mac.
— Et tu sais quoi, Mac ?

Mac, surpris, se redressa lentement du bord du bassin. Son expression oscillait entre l'incompréhension et l'inquiétude.
— Pourquoi tu t'énerves comme ça ?

Bruce leva les bras, d'un geste brusque, presque théâtral, puis pointa la surface du bassin du doigt.
— Parce qu'en dehors des rations que je lui offre bien généreusement, ton protégé bouffe mes poissons ! Mon travail, Mac ! Ma vie !

Mac cligna des yeux, la bouche entrouverte.
— Quoi ?!

— Oui ! S'écria Bruce, furieux.
Il attrapa une télécommande, fit défiler les images sur un petit écran suspendu à la paroi. Les séquences défilaient en infrarouge : un monstre sombre sortant du bassin, rampant sur le béton humide, ses ventouses laissant des marques circulaires, puis plongeant dans les bassins voisins, un festin silencieux dans la nuit.

— Il s'extirpe la nuit de son bassin, continua Bruce d'une voix tremblante.
— Tranquille ! Il se balade de gamelle en gamelle. Ce salopard fait son marché !

Mac sentit ses jambes flétrir.
Il porta les mains à sa tête, vacillant sous le poids de la révélation.
— Je... je te rembourserai les dégâts, Bruce. Tous.

L'autre éclata d'un rire amer.
Un rire sans joie, comme une déchirure dans l'air lourd.
— Avec quoi ? Ta paie de misère ? Ou ta future médaille d'honneur pour avoir adopté une calamité marine ?

Il fit un pas vers lui, menaçant, le visage à quelques centimètres du sien.
L'odeur de sel et de sueur se mêla entre eux.

— Il dégage, un point c'est tout, hurla Bruce.
— Et si demain matin il est encore là, je le vire moi-même. À la main.

Mac leva les mains, apaisant, mais ses yeux lançaient des éclairs.
— Tu bluffes !

Bruce serra la mâchoire, la voix basse et coupante.
— Fais-moi confiance, vieux frère.

Mac s'approcha, tête contre tête, ses poings serrés le long du corps.
— T'as eu une enfance malheureuse ou quoi ?! Lança-t-il, venimeux.

Le regard de Bruce s'enflamma.
Il recula d'un pas, puis explosa.
— Rétape !

Le mot claquait comme un coup de tonnerre.
Les bassins vibrèrent du choc de leurs voix.

Ils allaient se jeter l'un sur l'autre quand une voix frêle, tremblée, fendit le tumulte :

— Arrêtez !

Salie venait d'apparaître.
Elle avait poussé son fauteuil au milieu d'eux, ses petits bras crispés sur les roues.
Ses yeux brillants fixaient tour à tour les deux hommes, implorants.

— Il... il y a plus grave, murmura-t-elle.

Le silence retomba aussitôt.
Mac se pencha, à genoux devant elle, le souffle court.
— Que veux-tu dire, Salie ?

Elle avala sa salive, la voix blanche.
— J'ai croisé Garald. Il m'a parlé.

Les mots tombèrent, glacés.
Bruce se figea.
Mac sentit le sang quitter son visage.

— Il sait, ajouta-t-elle d'une voix presque inaudible.

Un long frisson traversa la pièce.
Au fond du bassin, l'eau frissonna, elle aussi comme si le Kraken, tapi dans l'ombre, avait compris.

Chapitre 26 — L'Arme et l'Orgueil

La nuit est tombée sur le centre de recherche.
Les couloirs, vides, résonnaient d'un bourdonnement sourd : celui des néons et des pompes encore actives dans la salle d'étude.

Garald arpenteait le laboratoire comme un fauve en cage.
Ses bottes frappaient le sol de béton, régulières, martelées, impatientes.
Chaque pas semblait un battement de guerre.
Sur le bureau, un verre de whisky à moitié vide vibrait au rythme de sa colère.

Ses yeux, deux éclats de fièvre, parcouraient la pièce, fouillant, cherchant, guettant.
— Où es-tu, Mac... ? Souffla-t-il, la voix rauque, presque caressante.
Puis, brusquement, il ouvrit une armoire métallique d'un geste brutal.
Les charnières grincèrent, un écho métallique fendit le silence.

À l'intérieur, plusieurs outils de plongée, des combinaisons, des caisses de matériel.
Il écarta tout d'un revers de bras.
Un bruit lourd, un choc.
Et là, au fond, reposait ce qu'il cherchait : un harpon de plongée, ancien modèle italien, poli par le temps.

Garald le saisit.
Ses doigts tremblaient légèrement, non de peur, mais d'anticipation.
Il arma le mécanisme d'un geste sec.
Le ressort gémit, le métal tendu vibra dans le silence.
Un son bref, presque sensuel.

— Merci, Salie, murmura-t-il, un rictus tordu au coin des lèvres.
— Merci pour l'information.

Il passa lentement le pouce sur la gâchette, en savourant la froideur du métal.
— Mac... tu me déçois. Profondément.

Son reflet dans la vitre du laboratoire lui renvoya l'image d'un homme au bord du gouffre.
Une ride profonde barrait son front, ses yeux luisaient d'une rage tranquille.

— Si ce mollusque est si unique... alors il sera à moi.
Un sourire acide, presque douloureux, déforma sa bouche.
— Ou il mourra.

Il leva le harpon vers son reflet, comme on lèverait un serment devant un miroir.
Sa voix se fit plus grave, tremblante d'orgueil et de folies mêlées.

— Tout ce que je convoite... m'appartient.

Un long silence suivit.
Puis le cliquetis du harpon, qu'il fit claquer une dernière fois, coupa net le bourdonnement des néons.
Le bruit résonna comme un glas.

Garald éteignit la lumière.
Et dans la pénombre, seul son ombre demeura,
celle d'un homme prêt à défier la mer elle-même.

Chapitre 27 — Le Dernier Voyage

La baie d'Anaheim, en cette fin de soirée, ressemblait à un sanctuaire englouti. Sous la lumière tremblante des lampadaires, le quai s'étirait comme une langue d'acier vers le néant.

Les vagues, lentes et grasses, léchaient les pieux du port avec un bruit de respiration. Au loin, les cargos formaient des silhouettes noires, immobiles comme des baleines endormies.

Mac et Bruce avançaient péniblement, poussant une énorme poubelle métallique montée sur des roulettes.

Elle grinçait à chaque secousse, emplie d'eau sombre, tapissée de plastique, scellée à la hâte. Derrière eux, la camionnette rouge ronronnait, moteur allumé, phares allumés comme deux yeux de chien fidèle.

Le souffle de Bruce se faisait court.

La sueur brillait sur son front.

— Je calculerai les pertes... et t'enverrai la note, grogna-t-il sans le regarder.

Il se redressa, essuya ses paumes moites sur son pantalon, remit ses lunettes.

— Et d'ici là, je ne veux plus te voir, Mac.

Mac s'arrêta net.

Le vent souleva un pan de sa chemise, l'air salé lui fouetta le visage.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Je suis désolé, Bruce. Vraiment.

L'autre eut un rire sans éclat.

— Pas autant que moi.

Il monta dans la camionnette, claqua les portières avec la brutalité d'un verdict.

Le moteur gronda, cracha une bouffée de gaz.

Puis la camionnette disparut dans la nuit, laissant derrière elle une odeur d'essence et de regrets.

Mac resta seul.

Seul sur le quai désert, face à la poubelle scellée.

Le vent sifflait entre les mâts, les câbles vibraient comme des cordes de violoncelle.

Il posa les deux mains sur le couvercle, le glissa lentement.

Une vapeur s'en échappa, une haleine marine.

Au fond, l'eau bougeait faiblement, et dans son ombre, une forme ondulait : le Kraken, lové dans sa prison d'acier.

Mac s'agenouilla.

Sa voix se fit murmure.

— Nous voilà seuls, mon ami. Et Garald sait désormais que tu existes.

Un tentacule émergea, tremblant et palpant cherchant sa main.

Il s'enroula autour de ses doigts, l'effleurant avec une douceur presque humaine.

— Tout se complique, murmura Mac.

Il caressa lentement la peau froide et humide du monstre, les ventouses palpitaient contre sa paume comme un cœur en exil.

— Au moins là, tu y seras bien... mais pour combien de temps ?

Il secoua la tête.

— Il faut que je trouve une solution durable.

Le vent s'éleva, soulevant des gerbes d'écume.

Mac se redressa, saisit le grand coffre ancien, celui-là même qui avait abrité le premier sommeil du Kraken.

Il le lança loin, très loin.

Plouf.

L'eau se referma dans un halo d'écume, comme une bouche engloutissant un secret.

Mac se pencha au bord du quai, tapota la surface de la poubelle.

— Maison.

L'eau frissonna.

Les puissants tentacules surgirent, un à un, ondulants, luisants de lune.

Le Kraken sortit lentement, s'étira dans la nuit, puis glissa jusqu'à l'eau.

Il commença à nager librement et silencieusement rejoignant son coffre dans les profondeurs.

Mac murmura, les larmes brouillant son regard :

— Je ne t'abandonnerai pas, Kraken. Fais-moi confiance...

Le monstre s'enroula autour du coffre et campa au-dessus, comme pour le protéger.

Puis son ombre disparut sous la surface.

Mac resta à genoux, les mains sur le bois du quai, le regard fixé sur les cercles d'eau qui s'éteignaient lentement.

Le vent s'était tu.

Seul le clapotis régulier répondait à son souffle.

Soudain, une vibration brisa le silence.

Son téléphone.

Mac sourit, essuyant ses yeux d'un revers de main.

— Peut-être Jessica... Mais c'est tellement compliqué...

Il fit glisser son doigt sur l'écran.

— Oh tiens, Bruce... Rancunier, ce n'est pas ton genre.

Il ouvrit le message.
Et tout s'arrêta.

GARALD ICI – ARME – REVIENS.

Le visage de Mac se figea.
Le vent sembla tomber d'un coup, comme aspiré.
Les lampadaires grésillèrent.

Mac recula d'un pas, l'écran tremblant dans sa main.
Ses lèvres articulèrent, à peine audibles :
— Garald...

Son regard glissa vers la baie, une ligne d'encre où la mer et le ciel se confondaient.
Le Kraken endormi était en sécurité mais pour combien de temps.

Chapitre 28 — Le Dernier Acte

La nuit s'était abattue sur la pisciculture, lourde, saturée d'humidité et d'électricité.
Les lampes vacillaient sous les rafales.
Une odeur âcre, de gasoil et de peur stagnait dans l'air.

Mac déboula en trombe dans le hangar.
Ses pas résonnèrent sur le sol mouillé, éclaboussant la lumière jaune des néons.
— Bruce ! Cria-t-il.

Un bruit, un gémississement étouffé.
Il tourna la tête et son sang se glaça.
Bruce était là attaché à une chaise au milieu de la pièce.
Les poignets sanglés, le visage tuméfié, une bande de tissu plaquée sur sa bouche.
Ses lunettes pendaient de travers, une lentille fêlée renvoyait un éclat de lumière.

— Bruce !

Mais une voix résonna, grave, lente, emplie d'une froide jubilation :
— Salut, Mac.

Garald sortit de l'ombre.
Bonnet rouge sur la tête, sa silhouette immense se découpa dans la lueur des bassins.
Dans sa main, un harpon de plongée, prêt, tendu, luisant sous le métal humide.

Mac se figea net.
Le cœur battant.
— Garald... lâchez ce harpon.

Un ricanement, rauque, rouillé.
— Tu comprends ce que je veux, n'est-ce pas ? Dit-il d'une voix presque douce.
— Ce mollusque. Ce miracle. Il est à moi.

Bruce gémit sous son bâillon, secouant la tête avec violence.
Ses yeux, agrandis par la peur, fixaient le fond du hangar.
Il indiquait du menton le dernier bassin, celui du Kraken.

Mac suivit son regard.
Garald aussi.
Tous deux s'avancèrent lentement vers le bassin le battement du sang dans leurs tempes.
L'eau limpide parfaitement lisse semblait attendre.
Seul le bruit de l'oxygénation résonnait et le bourdonnement sourd des lampes.

— Où est-il ? Demanda Garald, son souffle rauque.
Ses yeux brillaient d'un feu de malade.
Il avançait à pas lents, le harpon levé, la pointe tremblant légèrement.

Mac, la gorge sèche, se plaça entre lui et le bassin.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, Garald.

Le capitaine eut un sourire sans joie.

— Au contraire, je sais exactement ce que je fais.

Il fit claquer le harpon dans sa main gauche.

Le bruit sec résonna dans la pisciculture comme un coup de tonnerre.

La résonance métallique glissa sur les murs, vibra jusqu'à l'eau.

— Il est inoffensif ! Balbutia Mac.

— Inoffensif ?! Répéta Garald.

Il se tourna lentement, dominant la pièce de toute sa carrure.

Son regard s'enfonça dans celui de Mac comme un couteau.

— Ce n'est pas ce que m'a dit Salie. Elle tremblait tellement en parlant de ton "ami".

Un sourire étroit et complaisant fendit son visage.

— Et tu sais bien l'ascendant que j'ai sur cette gamine.

Mac sentit une bouffée de rage monter dans sa poitrine.

Ses mâchoires se crispèrent.

— Comme sur tous ceux qui t'entourent, lança-t-il entre ses dents.

Garald s'immobilisa, le regard durcit.

Puis il leva lentement le harpon, la pointe dirigée droit vers le front du jeune homme.

— Assez, souffla-t-il.

Sa voix n'était plus qu'un murmure glacé.

— Où est le calamar du super-ordre ?

Mac leva les mains, les paumes ouvertes.

— Je... je viens de le jeter dans la baie.

Un long silence.

Le temps sembla se figer.

Le vent siffla à travers une fissure du toit.

Garald arma le harpon d'un claquement sec.

— Quoi ?! Hurla-t-il.

La pointe vibra à quelques centimètres du visage de Mac.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe.

Bruce secouait la tête, hurlant derrière son bâillon.

— Si tu continues à me prendre pour un imbécile, je t'enfonce ça entre les deux yeux, gronda Garald.

Mac ferma un instant les paupières, respira, puis rouvrit les yeux, calmes.

— Je dis la vérité.

Il nage, là-bas, dans la baie d'Anaheim.

Garald le fixa, scrutant le moindre tremblement.
Le silence tomba comme un rideau.
Puis lentement, le capitaine satisfait abaissa l'arme.

Un sourire revint, mince, carnassier.
— Si demain matin je ne suis pas en possession de ce céphalopode, tu vas le regretter.
Toi, et tous ceux qui te sont chers.

Il posa une main lourde sur l'épaule de Mac.
Sa voix se fit mielleuse, presque tendre.
— Tu rêves de reconnaissance, Mac. De fortune. De gloire.
Et moi, je peux t'y amener.

Il rapprocha, son visage du sien avec son haleine d'alcool.
— Pense à ton avenir... et à ta petite amie.

Puis il recula lentement, relâcha la tension du harpon et le désarma d'un geste précis, presque cérémoniel.
— Réfléchis-y, dit-il.
— Le savoir ne nourrit pas.
Un sourire amer.
— L'ambition, oui.

Il tourna les talons et disparut par la porte, avalé par la nuit.
Le bruit de ses bottes s'éteignit dans les couloirs comme un tambour funèbre.

Le silence retomba.
Un silence épais, chargé de doute et de menace.

Mac resta immobile, les yeux perdus vers le bassin vide.
Ses doigts tremblaient.
L'eau, derrière lui, frémisait à peine
comme si, dans les profondeurs, le Kraken avait tout entendu.

Chapitre 29 — Le Choix

Le soleil aux rayons chaud montait sur la baie d'Anaheim.
L'eau scintillait d'une lumière froide, brisée par le vent du large.
Les mouettes tournaient, silencieuses, comme si elles pressentaient une fin.

Garald l'attendait sur le quai, triomphant, campé à côté d'un grand bac d'eau de mer posé sur un transpalette.

Son harpon, appuyé contre le rebord, renvoyait des reflets d'argent vif.

— Tu ne lésines pas sur les moyens, lança Mac en s'approchant, le souffle court.

— Il vaut son pesant d'or, répondit Garald avec un sourire de possesseur.

Il tapota nerveusement sur le couvercle du bac.

— D'après ce que tu en as décrit, c'est une créature inestimable.

Mac le regarda, le cœur serré.

— Toujours pour l'argent, hein ?

Garald arrêta de tapoter ses doigts et s'accroupit, puis se redressa lentement, l'arme dans la main.

— On est des chasseurs, Mac. On renifle un filon, on s'en empare.

Il eut un sourire mielleux, presque paternel.

— C'est la loi de la mer.

Ses yeux brillaient d'un éclat malade.

— Et puis, voie les choses du bon côté, tu pourras reprendre tes études, bosser à mon centre. Et surtout, n'oublie pas : on a encore un trésor inca à trouver.

Mac le fixa longuement, puis désigna l'arme d'un signe de la tête.

— D'accord. Mais pas de harpon.

Garald sourire nerveux hésita, jaugeant le jeune homme.

Puis résigné, il posa l'arme au sol, le geste lent et méfiant.

— Ne me double pas, gamin. Surtout !

Mac s'agenouilla doucement près du quai.

Il plongea la main dans l'eau, tapa doucement des séquences sur le pilier :

— Viens.

Garald fronça les sourcils, intrigué.

— Tu lui as appris le morse ?

Il s'approcha, fasciné malgré lui.

— Ce n'était donc pas un simple mollusque...

Soudain, un tentacule apparut à la surface. Puis un autre.
L'eau s'ouvrit en deux.
Le Kraken émergea, majestueux et puissant à la fois.

Mac posa une main apaisante sur sa tête.
— Viens. C'est bon.

La créature se hissa lentement sur le quai.
Ses ventouses laissaient des empreintes humides sur le béton.
Puis elle glissa, docile, jusqu'au bac, et s'y installa, calmement, comme un animal dressé.

Garald, fasciné, referma aussitôt le couvercle, haletant d'excitation.
— Extraordinaire !

Il tira de suite sur la poignée du transpalette, rayonnant.
— Ce bijou va me rendre riche.

Une voix fendit soudain l'air :
— Mac ! Je suis tellement désolée !

Salie déboula sur le quai, poussant son fauteuil comme une furie.
Ses joues ruisselaient de larmes, ses yeux agrandis par la peur.

— Salie ?! S'étrangla Mac.

Garald, tout sourire, continua à tirer le bac vers le parking.
— Je vous laisse en famille, lança-t-il. J'ai des scientifiques à voir.

Mac le regarda s'éloigner, paralysé.
Son esprit chavira et l'image d'un souvenir remonta.

Flashback :

Un petit garçon, cinq ans à peine, sur les marches d'un orphelinat.
Le vent d'hiver souffle.
Il s'accroche à la main de sa mère.
— Maman ! Non !
Elle ouvre la porte, la voix douce mais ferme :
— Laisse-moi maintenant, et va.
La main glisse, s'arrache.
La porte se referme.
Silence.

Fin du flashback

De retour sur le quai, Mac les yeux rempli d'effroi s'effondra à genoux, tremblant.
Salie s'avança, mains jointes, la voix brisée :
— Je vous en prie, monsieur Garald... relâchez-le.

Garald, tirant toujours le bac, la foudroya du regard.
— Laisse-moi passer, Salie, avant que je ne me fâche.

— Garald ! Cria Mac.

Le capitaine heureux se retourna.
Mac s'élança, le heurta à l'épaule, le désarma.
Le harpon tomba dans un bruit de fer sur le sol.

Les deux hommes roulèrent sur le béton, coups échangés, halètements, cris.
Les chaînes du transpalette tintaient à chaque secousse.

— Salie ! Hurla Mac.
— Tire le bac ! Jette-le dans la baie !

— Non ! Hurla Garald, se relevant à moitié.

La fillette, tremblante, attrapa de ses petites mains les poignées du transpalette et le manœuvra.
Ses bras fins forçaien, le métal grinçait atrocement.
Le bac avança lentement, puis, dans un fracas, bascula dans l'eau.

Splash.
L'écume monta jusqu'au ciel.

Mais dans son effort, la roue du fauteuil se bloqua, accrochant son pied.
Salie bascula à son tour, happée vers le vide.

— Attention ! Cria Mac.

Il tenta de se relever, mais Garald lui fit un croche-pied.
Mac s'écrasa lourdement au sol.
Il vit, impuissant, la mer engloutir le bac... et la fillette.

*

Sous la surface, le silence devint liquide.
Salie s'enfonçait inexorablement, tirée vers le fond par la roue coincée.
Des bulles s'échappaient de sa bouche, ses bras se débattaient en vain.
Le bac heurta le fond dans un grondement sourd et sa voix hurlait sans cesse sa détresse.

Puis un éclair.
Deux défenses cartilagineuses déchirèrent le couvercle comme du papier.
Le Kraken avec ses pustules rougeoyantes comme des braises sous-marine s'extirpa du métal,
rapide, précis, et enveloppa l'enfant d'une étreinte souple et ferme.

Une encre rouge jaillit de son corps, épaisse, tiède, presque lumineuse.
La mer se teinta d'un rouge incandescent.
Salie, engloutie par la couleur, ferma les yeux.
Le monstre protecteur la serra contre lui, puis remonta rapidement vers la surface.

*

Sur le quai, Garald, fou de rage, brandissait le harpon récupéré au sol.

— Pas si vite, petit connard ! Rugit-il.

— Tu vas me ramener la bête, ou cette fois tu vas déguster !

Mac, le visage éclaboussé, se releva, les poings tremblants.

— Laisse-moi aller la chercher, Garald !

— Non ! C'est toi, crétin, le responsable de cette tragédie ! Hurla Garald.

Alors la baie s'anima.

Une masse sombre remonta, ondulante.

Puis, sur le béton, deux tentacules déposèrent doucement un corps : celui de Salie, couverte d'un gel rouge, respirant à peine.

— Salie ! S'écria Mac.

Garald, bouche bée, relâcha la tension de son arme.

— Nom de Dieu... comment est-ce possible ?

Une seconde d'inattention.

Une seule.

Mac en profita et le frappa violemment.

Garald bascula en arrière, glissa, et tomba à la mer.

L'eau se cabossa aussitôt.

Une ombre gigantesque bouillonna.

Le Kraken jaillit, fendant la surface, ses pustules rougeoyantes d'une rage sourde.

Mac plongea sans réfléchir.

— *KRAKEN ! NON !*

Il atteignit Garald, lui maintint la tête hors de l'eau.

Devant eux, la bête fonçait, défenses en avant, comme un éclair vivant.

Mac frappa avec l'énergie du désespoir la surface de l'eau de ses paumes, net, précis.

— Stop ! Cria-t-il.

Le Kraken hésita.

Les défenses vibrèrent, à quelques mètres.

— Même si c'est la plus grande crapule au monde, haleta Mac, tu ne le tue pas.

Il tapa de nouveau sur l'eau :

— Maison.

Un temps se suspendu.

Puis la créature aux yeux noirs pivota, lente, majestueuse laissant ses pustules s'éteindre.

Elle replongea vers le coffre ancien et disparut dans l'obscurité de la baie.

Mac tira difficilement Garald jusqu'au quai.
Ses bras tremblaient, ses poumons brûlaient.

Sur le béton, Salie gisait, couverte de ce gel rouge comme d'une seconde peau.
Mac se dirigea et la délivra du fauteuil, lui essuya délicatement le visage.
Les cils battirent.
Un souffle soudain.
Elle revint les yeux grands ouverts et la bouche béante.

Mac se redressa et leva les yeux vers la mer, ruisselant.
— Bruce avait raison... Ce n'est pas ton monde, mon ami.
Garald est devenu trop dangereux. Et, d'autres viendront.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé ? Murmura Salie.

*

Plus tard au centre de recherche, Garald, attaché et bâillonné, somnolait lourdement sur une chaise, livide, les cheveux collés d'eau salée.
Mac vérifia les noeuds des cordes et jeta un regard confiant à Salie.
— De l'eau seulement. Et le bâillon reste, bien serré.

— Je dirai à maman que je joue chez une copine, répondit-elle avec un sourire malicieux.
— Il y a de la nourriture dans le frigo. Le téléphone est là.

Mac désigna le bureau, hésita un instant, la main tremblante sur la poignée de la porte.
— Je reviens dès que possible.

— Qui vas-tu chercher ? Demanda Salie.

Mac pâlit.
Ses yeux se levèrent vers la fenêtre ouverte sur la mer.
— Mon Dieu... murmura-t-il.

Chapitre 30 — L’Allié

Institut Biologique Marin de Long Beach dans l’après-midi.
Le couloir sentait le vieux café et l’humidité des aquariums. Les panneaux cliquetaient sous la lumière crue des néons.

Mac frappa à la porte où était inscrit, sobrement : Anya Brothers.
Un martèlement nerveux, comme un tambour d’espérance.

La porte s’ouvrit sur le visage concentré d’Anya, lunettes basses sur le nez, commissures des lèvres pincées.

— Alors, « virus galopant » — c’est ce que dit votre patron. Abject personnage, au passage.
Elle claqua la porte. Précise, tranchante.

Mac tambourina encore, la voix brisée :

— Anya, s’il vous plaît ! C’est important. J’ai besoin de vous.

La porte s’entrouvrit d’un cran.

— Plaît-il ?

Il joignit les mains, presque suppliant.

— Aidez-moi.

Un mince sourire, mi-ironie, mi-défi.

— Vous avez retrouvé le « mammouth des mers » ?

— C’est quoi, ce mammouth, au juste ? Répondit Mac, la voix rapide, fiévreuse.

Anya sortit complètement, ôta lentement ses lunettes et planta ses yeux dans les siens.

— Je vous l’ai déjà expliqué au centre. Je suis fille unique et, à ce titre, je ne vous laisserai que deux secondes.

Mac s’exclama et ne perdit pas une seconde. Il commença à arpenter le couloir à grands pas, les mains animées, les idées qui brûlaient. Face à elle, il craqua :

— Oui. J’ai un décapodiforme unique. Il s’appelle... Kraken.

Un sourcil d’Anya se haussa.

— Kraken ? Comme la légende scandinave ?

— Idée de mon ami Bruce, répondit Mac.

Elle pinça les lèvres.

— Vous... avez des preuves, cette fois ?

Mac sortit rapidement son téléphone, les doigts qui tremblaient d’adrénaline, et fit défiler les vidéos :

le petit clandestin glissant hors d’une jarre, les séquences codées en morse, le coffre devenu «

maison », les pustules qui viraien au rouge avant l'attaque.
Des images qui respiraient, qui parlaient.

— Il, il était minuscule, là, murmura-t-il nerveusement. Il a beaucoup grandi. Il comprend. Il répond. Il protège.

Anya huma l'air comme une chercheuse flairant une vérité :
— « Petits », ça veut dire quoi ?

Mac posa son téléphone entre eux, sur la paillasse d'entrée, comme un reliquaire fragile. Il tendit son index vers le plafond.

— Aujourd'hui, cela fait six semaines depuis notre rencontre. Il mesure plus de six mètres, tête comprise, au bas mot.

Anya, stupéfaite, releva ses lunettes d'un geste vif.

— Douze mètres d'envergure totale ? Lâcha-t-elle, presque incrédule. En six semaines ! C'est... impossible !

Puis son regard bascula du scepticisme à la fièvre scientifique.

— Il serait alors issu d'un Decabrachia, sous-classe des Coleoidea... souffla-t-elle, captivée.

Son doigt trembla en suivant la vidéo :

— Regardez : deux tentacules antérieurs prolongés de protubérances osseuses... Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Mac sourit, un peu fier, un peu las.

— Il, il apprend vite. Il raisonne. Il retient. Parfois... il comprend mieux que nous.

— Plaît-il ?! Souffla Anya, médusée, la phrase coincée entre l'étonnement et l'appétit de savoir.

— Je veux le voir absolument.

Un soulagement large fendit le visage de Mac pour la première fois depuis des jours, quelque chose de vrai.

— Vous pouvez me tutoyer. Je ne t'en tiendrai pas rigueur.

Anya remit ses lunettes d'un geste sec, mais son regard avait perdu sa dureté, s'était adouci.

— Vous n'êtes finalement pas ce que je craignais, Mac Down, dit-elle, et sa voix, froide au début, contenait une pointe de curiosité sincère.

Mac approcha encore, la gorge serrée. Il prit et rapprocha l'écran devant son visage et, d'une voix basse, presque solennelle :

— Et il vient de sauver une enfant d'une mort certaine.

Autour d'eux, l'air sembla changer de densité, comme si le laboratoire retenait son souffle. Anya inspira profondément, claire et nette :

— D'accord. Je vous suis.

Elle attrapa son sac d'un mouvement précis, claqua la porte de son bureau derrière elle.

— Mais si vous m'avez menti encore une fois, Mac Down, je vous atomise publiquement.

Mac hocha la tête, un mélange de soulagement, de crainte et d'urgence.
— Venez. Et... faites vite.

Ils s'élancèrent, deux silhouettes pressées sous le néon, l'Institut déjà prêt à basculer du scepticisme à la science et, peut-être, à l'alliance décisive.

Chapitre 31 — L’Ami Flamenco

Bar El Toro Rojo en fin de journée.
Les guitares andalouses résonnaient sous les lampions rouges et or.
Une odeur de vin doux, de bois ciré et de tabac blond flottait dans l’air chaud.
Des rires, des claquements de doigts, des exclamations en espagnol :
— *¡Vamos, hombre! ¡Otra, otra!*

Mac entra dans le tumulte, bousculé par la marée humaine.
Entre les tables, il progressait difficilement, serrant contre lui un grand paquet-cadeau en forme de guitare, emballé de papier doré.
Derrière lui, Anya suivait, hésitante, ses talons claquant sur les dalles vernies.

— Il est où, votre ami ? Demanda-t-elle en élevant la voix pour couvrir la musique.

À cet instant, une clameur monta.
Sur la petite scène, illuminée de rouge, Bruce apparut.
Lunettes noires, chemise entrouverte, pantalon noir moulant : une caricature flamboyante de torero du dimanche.

Il chantait un flamenco ardent, à la voix rauque et puissante, frappant du pied, tournoyant sur lui-même, claquant des doigts comme un dieu ivre de rythme.
La salle battait des mains, hypnotisée.
Le sol vibrait sous le compás andalou.

— *¡Oléééé!* Beugla Bruce en levant les bras vers le plafond.

Anya resta figée, bouche bée.
Les reflets rouges dansaient sur ses lunettes, sur sa peau ambrée.
— Eh bien... il ne lui manque plus que la guitare ! Souffla-t-elle, médusée.

Mac déposa contraint et désabuser le paquet sur une chaise et éclata d’un soupir las.
— Inutile d’essayer de le raisonner pour l’instant !
— Il est... incroyable, murmura-t-elle, fascinée malgré elle.

Sur scène, Bruce venait de grimper sur une table.
Il tourbillonna, sa voix roulant dans la salle comme un orage méridional :
— *Ay mi corazón, mi Ombré del amorrrr...!*

Les clients tapaient du poing sur les tables, en transe, tandis que le barman secouait la tête, amusée.

Mac prit doucement Anya par le bras et la tira vers la sortie, un sourire malicieux aux lèvres.
— S’il entre en mode “flamenco mystique”, on n’en sortira pas avant demain.
— J’aurais aimé être là quand vous l’avez rencontré, répondit Anya en riant.

Ils franchirent la porte vitrée dans un souffle de guitare et d'encens.
Derrière eux, Bruce lançait un dernier cri :
— *¡Olé, mis amigos del océano!*

Dehors, la nuit tombait sur Long Beach, chaude et dorée.

— Il ne changera jamais. Mais c'est un cœur pur.
Anya hocha la tête, attendrie.
— Alors gardons-le près de nous. On aura besoin de lui.

La mer, au loin, battait son propre rythme, un autre compás, celui des abysses.

Chapitre 32 — Le Mammouth des mers

Sur le quai de la baie d'Anaheim, le soleil descendait lentement, une boule rouge cuivre s'écrasant doucement mais sûrement dans les flots.
La lumière rongeait les coques et les rochers inexorablement.
L'air sentait, le sel et l'essence marine.

Mac s'agenouilla près du quai.
Son ombre s'allongeait sur le béton humide.
Il tapota du bout des doigts sur le pilier, des impulsions brèves et longues : viens.
Un murmure en morse, presque une prière.

Anya s'accroupit à son tour, les cheveux caressés par le vent.
— C'est du morse, non ?
Mac hocha la tête, sans répondre. Ses yeux fixaient la surface, impatients, tendus.

Soudain, l'eau s'ouvrit comme une respiration.
Un souffle.
Une ondulation.
Un tentacule massif, luisant, jaillit et s'enroula doucement autour du bras du chercheur.
Puis le Kraken apparut tout entier : immense, souverain, la peau marbrée de reflet sombre vibrant sous la lumière du couchant, ses yeux intelligents brillants comme deux abîmes vivants.

Anya, fascinée, s'approcha lentement.
Elle tendit la main, hésitante, puis toucha la peau visqueuse, tiède, presque humaine.
Ses doigts glissèrent sur la texture souple jusqu'à une défense cartilagineuse.
— Incroyable... murmura-t-elle. Voici donc le mammouth des mers. Ni calmar, ni pieuvre.
Une autre lignée. Vous ne m'avez manifestement pas menti Mac.

Le Kraken, docile, effleura son épaule d'un mouvement doux.
L'eau clapotait comme un souffle de vie.

— On dirait une combinaison des ordres *Myopsida* et *Oegopsida*, souffla-t-elle, fascinée.
Il faut que je l'étudie.

— Non, répondit Mac aussitôt.

Le Kraken resserra son bras autour du sien, presque protecteur.
— Il doit rentrer chez lui, dit Mac d'une voix basse.
L'océan Pacifique. La crête de Nazca. Là où il est né.

Sa voix trembla.
— Sinon, ils le disséqueront. Le montreront dans un aquarium. Un animal en cage, pour le reste de sa vie.

Anya baissa les yeux, la gorge serrée.

— La crête de Nazca... c'est là que tu l'as trouvé ?

— Non, répondit Mac, rauque.

On l'a forcé à remonter.

Pas découvert, excavé.

Elle se releva lentement, songeuse, les reflets du couchant dessinant sur sa peau un masque d'ambre et d'ombre.

— Et comment comptes-tu le ramener ? Je n'ai pas de bateau, et la traversée est immense. Il ne tiendra pas longtemps hors de son environnement naturel.

Une voix jaillit derrière eux, claire et joyeuse :

— Mais moi, j'en ai un, de bateau !

Ils se retournèrent.

Bruce s'avancait depuis le ponton, guitare en main, chemise entrouverte, sourire large.

Le vent s'engouffrait dans ses cheveux.

— Tu m'as retourné le cœur, Mac ! Lança-t-il.

Grâce à toi, j'ai enfin ma vraie guitare andalouse !

Mac éclata de rire, les épaules secouées.

— Rancunier n'a jamais fait partie de ton vocabulaire, mon ami !

Bruce posa sa main sur son épaule, le regard fraternel.

— C'est le plus beau cadeau d'anniversaire que j'aie jamais reçu.

— Avec ma paie de misère, je te souhaite un bon anniversaire, Bruce ! Répondit Mac, rayonnant.

Bruce lança un regard faussement sévère vers le Kraken.

— Mais ne t'imagine pas que je t'ai oublié, toi, le dévoreur de mes poissons !

Anya s'avança, tendant la main avec aplomb.

— Anya Brothers, biologiste à l'Institut marin de Long Beach. Vous avez dit posséder un bateau ?

Bruce, surpris, serra sa main avec respect.

— Un chalutier de dix-huit mètres, madame ! Solide, endurant. L'argent de mes parents y dort encore à travers ce vestige.

Puis, mi-sérieux, mi-moqueur, il ajouta :

— J'ai dit que j'avais le bateau pour ton voyage. Pas que je comptais t'accompagner.

Mac fit un pas vers lui.

— Bruce...

— Ne crois pas que tu obtiendras tout sans effort, trancha le marin.

Mac s'approcha davantage, les yeux brillants, la voix tremblante d'émotion.

— Tu es mon seul ami. Et à ce titre, je te demande humblement de venir avec moi, de m'accompagner.

Je paierai le voyage, le carburant, les réparations jusqu'à la fin de mes jours, s'il le faut.

Bruce le fixa longuement sérieusement.

Puis, lentement, son regard glissa vers la mer.

En contrebas, le Kraken leva un tentacule, comme un salut.

Le silence s'étira.

Anya observait, fascinée, ce trio improbable l'homme, la femme et le monstre unis par un pacte encore fragile.

Enfin, Bruce posa sa main sur l'épaule de Mac.

Sa voix se fit grave, fraternelle :

— On verra plus tard, comment tu comptes me rembourser l'addition.

Mais si tu veux que j'embarque, promets-moi une chose : fais la paix avec toi-même.

Arrête avec ce foutu transfert. Il va finir par te bouffer. Et ça, je ne pourrais pas le supporter.

Mac leva la tête, les yeux humides mais fiers.

— Je te le promets, Bruce.

Le marin esquissa un sourire, mi-sincère, mi-inquiet.

— C'est un bon début.

Puis, se tournant vers Anya :

— Le transport, on l'a. Et vous, la biologiste ? Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

Anya resta silencieuse, les bras croisés, le regard perdu sur la baie.

Le soleil mourait lentement sur l'eau.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien me motiver à risquer ma carrière ?

À tout perdre pour un monstre marin... et deux rêveurs ?

Mac fit un pas, le regard incandescent.

— Parce que toi seule peut le comprendre. Parce que toi seule peut, peut-être découvrir... qui il est.

Bruce écarquilla les yeux.

— Tu... quoi ? Hein ?

Anya s'approcha, à quelques centimètres du visage de Mac.

— Alors, tu m'autorises à l'étudier ? Durant le voyage ?

Mac détourna le regard vers la baie.

Le Kraken émergeait doucement, ses tentacules effleurant la surface, dessinant des cercles d'écume.

— Promets-moi simplement de ne pas lui faire de mal.

Et de le garder à l'abri de tous les vautours scientifiques.

Anya hocha lentement la tête, sérieuse.

— Alors, marché conclut.

Elle redressa ses lunettes.

— Je retourne vite au bureau chercher un peu de matériel. Je reviens avant la marée montante.

Bruce leva les bras au ciel.

— Et pour votre boulot ?

Anya haussa un sourcil, malicieuse.

— Je connais un médecin qui me doit un petit service...

— Vous allez lui demander un faux arrêt maladie ?! S'exclama Bruce.

Elle se contenta d'un sourire complice avant de disparaître dans la lumière du soir.

Mac et Bruce restèrent seuls, face à la mer, leurs ombres mêlées à celles du Kraken.

L'air vibrait d'un étrange pressentiment.

Quelque chose venait de naître.

Une mission.

Une alliance.

Peut-être... une dernière chance.

Chapitre 33 — L’Otage

Au centre de recherche à la nuit tombante.

L’air sentait l’iode et la poussière froide des machines à l’arrêt.

Une lampe vacillante jetait des reflets dorés sur les murs, comme une veilleuse dans une cale.

Salie, concentrée, tenait une petite bouteille d’eau entre ses mains fines.

Elle fit boire lentement Garald, ligoté sur une chaise de métal, puis remit soigneusement son bâillon.

Les liens couinaient à chaque respiration du capitaine, un son âpre et animal.

La fillette se redressa, les yeux grands, comme pour guetter un signe.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

— Tout va bien, Salie, dit la voix de Mac en entrant.

Elle se retourna d’un bond, soulagée, le visage soudain lumineux.

— Enfin !

Bruce entra à son tour. Son ombre remplit la pièce avant lui.

Le visage fermé, la mâchoire contractée.

— Tu as kidnappé Garald ?! Lança-t-il, stupéfait.

— Il comptait te tuer, répondit Mac, calme mais le regard brûlant.

Bruce serra les poings, son corps entier vibrant d’un réflexe de défense.

— Alors, attachons-le plus solidement et jetons-le à la mer !

Mac secoua lentement la tête.

— Pas de vengeance, dit-il doucement.

— Pas devant elle.

Salie sourit timidement. Son visage d’enfant apaisa l’instant.

Mac s’accroupit, posa une main sur son épaule et l’enlaça dans ses bras.

— Tu peux rentrer chez toi maintenant. Merci, Salie. Le reste, je m’en charge.

Elle hocha la tête, puis désigna du menton le prisonnier.

— Et lui ?

Mac soupira.

— Il ne risque rien, je t’en donne ma parole. Mais toi, disparaîs vite.

Elle fit tourner son fauteuil vers la porte et hésita d’avancées.

Sa voix trembla légèrement.

— Tu te souviens, Mac, quand je suis tombée dans l’eau de la baie ?

Mac eut un frisson.

— J'ai bien cru te perdre, Salie.

— Depuis, j'ai les jambes qui picotent... comme si des piqûres bougeaient dedans.

Le silence s'abattit dans la pièce. Même Bruce détourna les yeux.

Mac força un sourire qu'il ne sentit pas.

— Demande en rentrant à ta mère de t'emmener chez le médecin. Et surtout, continue bien ton traitement, d'accord ?

La fillette hocha la tête, docile, puis s'en alla faisant rouler son fauteuil vers la sortie. Ses roues crissèrent sur le sol, puis le silence revint, lourd, épais, presque marin.

Mac resta un instant immobile, le regard dans le vide. Puis il se tourna vers Garald. Le capitaine, bâillonné, le fixait d'un œil noir, une haine froide, presque majestueuse.

Mac resserra les liens avec précision, sans brutalité, presque avec respect.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il.

Demain, Joe et Ailfred viendront te libérer. J'ai laissé un courrier à ton intention.

Garald voulut parler, son râle étouffé se perdit sous le bâillon.

Mac se redressa, fouilla frénétiquement dans le bureau, écarta des piles de dossiers et sortit une carte nautique pliée.

Le papier craqua sous ses doigts.

Il la déploya lentement sur la table : les coordonnées y dansaient, tracées d'une main d'autrefois, tremblée mais sûre.

— Voici ce que je cherchais...

Il la glissa dans son sac, y ajouta un vieux carnet de bord, jauni, signé Filippo Frassinetti. Son regard satisfait se perdit un instant dans le vide.

— Et maintenant, on peut y aller.

Bruce, silencieux jusque-là, souffla lentement, puis s'apprêta à sortir.

Un vrombissement soudain fit vibrer la table : le portable de Mac venait d'émettre une notification.

Mac resta figé.

L'écran brillait dans la pénombre.

Bruce s'approcha.

— C'est elle ?

Mac hocha la tête.

— Jessica.

Bruce croisa les bras.

— Tu m'avais promis de faire un effort.

Mac inspira longuement, la gorge nouée.

— Je vais juste lui écrire que tout va bien.

Que... je prendrai une décision à mon retour.

Ses doigts tremblèrent sur le clavier.
Un message court. Sobre.
Puis il éteignit le téléphone.

— Allons-y, dit-il d'une voix grave.

Ils franchirent la porte, sans un regard en arrière.
Derrière eux, Garald restait seul dans la lumière mourante.
Son souffle rauque faisait tressauter la corde sur ses poignets.
Ses yeux, deux braises grises, fixaient le vide avec la rage froide des vaincus.

Dans la pièce, la lampe grésilla une dernière fois avant de s'éteindre.
Et dans l'obscurité, le capitaine esquissa un sourire imperceptible.

Chapitre 34 — Cap au large

Sur le pont avant du chalutier, il faisait nuit.
Le moteur grondait dans les entrailles du bateau comme un cœur vivant.
L'odeur du gasoil se mêlait à celle du sel et du métal chauffé.
Sous la coque, la mer frappait, respirait, cognait, un tambour invisible qui semblait pulser avec eux.

L'écume bondissait à chaque vague, ruisselant jusqu'aux bottes de Mac, Bruce et Anya.
Les trois silhouettes se tenaient à la proue, face au vent qui giflait leurs visages.
Le ciel se remplit d'étoiles, les nuages bas traînans comme des linceuls sur la ligne d'horizon.

Bruce sous la lumière du pont lança, un regard soupçonneux vers les caisses empilées laissant, voire des tubes et des dispositifs étranges à bord.

— Eh, bien ! Dites donc, la biologiste, vous m'expliquerez un jour tout ce fourbi ? Demanda-t-il, faussement léger.

Anya, penchée sur son carnet, ne leva même pas les yeux.
— Du matériel scientifique, répondit-elle d'un ton neutre.
Emprunté illégalement, donc si vous y touchez, je nie tout.

Bruce leva les yeux au ciel, soupira bruyamment.
— Parfait. En plus d'un fugitif, on a une voleuse à bord. C'est rassurant.
Il lança à Mac un regard appuyé, mi-exaspéré, mi-ironique.
— Tu réalises que ton rêve de chasseur d'épaves est mort, hein ? Garald va te griller dans tout le milieu.
Tu ne trouveras plus jamais un job.

Mac resta silencieux un moment. Ses yeux se perdaient dans la mer.
Le vent faisait onduler ses cheveux comme des algues sombres.
— Je ne l'abandonnerai pas, murmura-t-il enfin.

Bruce leva les bras au ciel.
— OK. Moi, je vais vérifier le cap et la météo. Parce que, autant mourir proprement.
Il tourna les talons, pestant à mi-voix, et s'éloigna vers la cabine.

*

Sur le pont arrière, la mer vibrait doucement contre la coque.
Des éclats de lune glissaient déjà sur l'eau, mêlant argent et bleu profond.
Le bateau filait droit, traçant un sillage phosphorescent derrière lui, comme une cicatrice lumineuse sur l'océan.

Mac à côté d'Anya marchait vers la poupe du navire. Il en profita pour montrer la grande poubelle métallique suspendue par deux câbles épais.
Le métal grinçait doucement, caressé par le vent et l'écume.

— Bruce et moi avons percé de gros trous dans la tôle, expliqua Mac.
Il sera en symbiose avec la mer.
Son coffre est à l'intérieur... ça le rassure.

Anya s'approcha.
Elle effleura du bout des doigts les perforations luisantes d'écume, fascinée.
— Pas très académique, murmura-t-elle, mais diablement efficace.

Elle se redressa, croisa les bras.
— Et pour la nourriture ?

— Quelques rations congelées dans la cale, pour le début car, il n'aime pas trop, cela répondit Mac.
Ensuite, on fera halte et il chassera à sa façon.

Anya haussa un sourcil, l'air dubitatif.
— Et s'il ne revient pas ? S'il s'échappe ?

Mac la regarda droit dans les yeux.
— C'est le risque ! Et j'en prends toute la responsabilité.

Leurs regards se croisèrent un instant long, suspendu.
Le vent portait entre eux une odeur d'embruns, presque douce.
Anya posa une main légère sur son épaule.
— Il t'aime beaucoup, ton ami, dit-elle. Aider à ce point, ce n'est pas rien.

Mac releva la tête. Ses yeux brillaient, pleins d'une sincérité enfantine.
— Nous avons grandi dans le même orphelinat.
Les mêmes cauchemars, les mêmes douleurs.
Sauf que lui... il a tout perdu. Ses parents, à quatre ans, dans un accident de pêche dont ce bateau et tout ce qui lui reste d'eux.
Il a toujours eu ce besoin de protéger ce qu'il lui reste.

Une rafale fit tinter les haubans.
Sous leurs pieds, la mer grogna doucement.

Soudain, un grésillement éclata dans les haut-parleurs du pont, suivi d'un haut hurlement tonitruant :
— Et pour inaugurer cette grande traversée, annonça la voix de Bruce,
je déclare la mer ouverte au meilleur flamenco espagnol de tous les temps !

Une déferlante de guitare et de *¡olé!* jaillit des enceintes.
Le chalutier vibra d'un rire collectif.

Mac et Anya, sidérés, se regardèrent, puis éclatèrent de rire, se tenant les côtes.

*

Dans le poste de pilotage, Bruce dansait, hilare.

Une main sur la barre, l'autre grattant sa guitare, il faisait tanguer tout le navire au rythme d'un flamenco déchaîné.

Le compas vibrait, la radio clignotait, et à côté d'un vieux bilboquet de métal, son téléphone vibrait sans qu'il y prête la moindre attention.

*

Sur le pont, Mac et Anya riaient encore, incapables de parler.

Le vent leur fouettait le visage.

L'océan s'étendait à perte de vue, large, somptueux, insondable.

Le chalutier fendait la mer dans un sillage d'argent.

Les vagues frappaient la coque comme une batterie primitive, rythmée par le moteur, un battement de cœur.

Et dans le souffle du vent, la joie se perdit dans la nuit.

Chapitre 35 — Le Capitaine

Au centre de recherche le Matin cru.

Les premiers rayons du soleil traversaient les vitres sales, découplant des bandes de lumière sur le sol.

La pièce sentait les effluves d'alcool mélanger à l'odeur de la vase et du vieux bois.
Un ventilateur grinçait dans le silence.

Garald était là, les traits tirés, la barbe en désordre, la chemise collée à la peau.
Ses poignets portaient encore la marque des cordes, deux traces rouges, presque sanglants.
Son regard, lui, n'avait rien perdu : une flamme dure, impitoyable.

Joe et Ailfred, ses hommes de confiance le visage soulagé se précipitaient devant lui.
Puis, sans un mot, ils s'approchèrent et tranchèrent d'un coup les liens avec leurs couteaux de Marin.

Le capitaine soulagé se redressa lentement, fourbu.
Ses articulations craquèrent comme du bois sec.
Il inspira profondément, un souffle rauque, avant de relever la tête.
Ses yeux brûlaient de rage et d'une lucidité glacée.

— Ils ne m'échapperont pas, gronda-t-il.
Chaque syllabe vibrait dans la pièce comme un ordre de tempête.

Il se dirigea vers le bureau, fit voler quelques papiers, alluma l'ordinateur, tapa frénétiquement sur le clavier.
Sur l'écran, les coordonnées maritimes scintillaient, un réseau de chiffres et de courbes bleues.
— Voilà ! J'ai les doublons des données, murmura-t-il, un rictus aux lèvres.
Les données maritimes du centre.
Je sais exactement où ils vont.

Il serra fortement le poing, l'abattit d'un coup sec sur la table.
La lampe sauta.
— Ce foutu décapodiforme est à moi !

Un silence tendu s'abattit.
Joe échangea un regard inquiet avec Ailfred.
Mais Garald, lui, n'entendait plus rien.

Il s'approcha de la vitre, fixa le large à travers les rayons aveuglants du matin.
Son reflet se superposait au paysage, comme un spectre d'acier.
— Tout ce que je convoite... m'appartient, murmura-t-il d'une voix blanche.

Puis, sans se retourner, il lança d'un ton sec :
— Préparez le Self-Made Man. Faite le plein de carburant et aussi les harpons en charge.
Nous levons l'ancre avant midi.

Joe voulut parler, mais un simple regard du capitaine le fit taire.
Garald attrapa sa veste, claqua la porte.
Le bruit résonna dans le couloir comme un coup de tonnerre.

Derrière lui, la lumière du matin semblait soudain plus froide.
Et le centre de recherche, plus vide.
Comme si une tempête venait de s'y lever sans vent, sans mer, mais avec la même fureur.

Chapitre 36 — La Mer Ouvre les Bras

Deux jours plus tard.

L'océan s'étendait à perte de vue, calme et d'un bleu de métal poli.

Le chalutier glissait au ralenti, moteur coupé, dérivant dans un silence presque religieux.

On n'entendait que le clapotis régulier des vagues contre la coque et le cri lointain d'un oiseau perdu.

Mac, en combinaison de plongée, flottait à la surface, son tuba perçant l'onde comme une antenne fragile.

Le soleil jouait sur l'eau, brisant sa peau en éclats d'argent.

Devant lui, la grande poubelle métallique oscillait doucement, entrouverte, reliée au bateau par des câbles d'acier.

Sous l'eau, le Kraken palpait la tôle de ses tentacules, prudent, presque caressant.

Mac murmura, la voix étouffée par son masque :

— C'est le moment idéal...

À l'arrière du bateau, Anya et Bruce observaient, appuyés contre la rambarde.

Le moteur s'était tu, laissant place à ce grand souffle bleu et salé.

Le vent agitait à peine les cheveux d'Anya, la lumière accrochait ses lunettes.

— Vous êtes marié ? Lança-t-elle soudain, sans détour, les bras croisés.

Bruce sursauta, manqua de renverser sa tasse de café.

— Non, le travail me tient compagnie, répondit-il d'un ton bourru.

Enfin... il y a bien Dolofesse. Mon crustacé préféré.

Anya éclata d'un rire clair, presque enfantin.

— Vous êtes irrécupérable !

Bruce haussa les épaules, son éternel demi-sourire en coin.

— En ces temps d'isolement, même un crabe a du cœur.

Sous la surface, Mac tapa son poing contre la tôle : des impulsions brèves, longues, codées : Viens.

Un frémissement parcourut l'eau.

Les rayons du soleil s'y brisèrent comme à travers un cristal vivant.

Le Kraken répondit.

L'eau vibra, puis s'écarta lentement.

Le monstre sortit de l'ombre, immense, silhouette écarlate qui ondulait comme un feu liquide.

Ses yeux noirs, ourlés d'argent, semblaient reconnaître Mac.

Un tentacule se posa doucement sur son épaule, comme une promesse.

Mac frappa encore des impulsions: Mange.

Il souffla dans son masque, un murmure perdu dans les bulles :

— Va. Chasse, nourris-toi... et reviens-moi.

Le Kraken hésita, puis s'éloigna doucement puis dans un mouvement puissant, son corps s'effaça dans le bleu infini, avalé par la profondeur.

Sur le pont, le temps suspendit sa course.

Le chalutier semblait flotter tranquillement.

Anya studieux suivait la mer du regard, fascinée.

— C'est incroyable... Il a compris la commande, murmura-t-elle.

Bruce, plus sceptique, secoua la tête, l'air sombre.

— Il ne reviendra pas. La mer, c'est chez lui.

Le vent tourna, portant une odeur de sel plus âcre.

Anya détourna le regard vers l'horizon.

— Comment c'était, à l'orphelinat ? Demanda-t-elle soudain.

Bruce la fixa, surpris, puis soupira.

— Mac, c'est le grand frère que j'ai jamais eu. On a survécu aux mêmes ombres, à la même bouffe infecte, aux surveillants qui prêchaient la morale la bouche pleine de haine.

Son ton s'adoucit.

— Il m'a appris à ne pas haïr. C'est pour ça que je le suis encore.

Anya hocha la tête, pensivement.

— Une fraternité forgée dans la douleur... et trempée dans la mer.

Bruce regarda au loin, vers la silhouette de Mac.

— Rien ne m'a jamais fait peur, dit-il doucement, sauf l'idée de le perdre.

Sous eux, la mer frémît.

Une ombre passa.

Mac, encore dans l'eau, sentit soudain une traction à la cheville.

Il esquissa un sourire.

— Déjà revenu, vieux frère ?

Mais la traction se fit à nouveau plus forte.

Une douleur fulgurante remonta le long de sa jambe.

Il se tordit de mal, cherchant à se dégager.

— Kraken arrête ! Tu me fais mal !

Puis la secousse.

Un arrachement brutal, violent.

L'eau se referma sur lui comme une gueule.

Mac fut happé d'un coup sec, aspiré dans le bleu profond.

— MAC ! ATTENTION ! Hurla Anya.

Sur le pont, elle agita les bras, la panique dans la voix.

— Accroche-toi à l'échelle ! MAC !

Bruce surgit, livide.

— Qu'est-ce qui se passe ?!

Anya, la voix brisée, pointait la mer du doigt.

— Des *Dosidicus gigas* ! Des Humboldt ! Des calamars géants du Pacifique ! Des prédateurs voraces !

Bruce se pencha au-dessus du bastingage.

Sous la surface, des ombres rouges tourbillonnaient, rapides, féroces.

Des traînées d'écume rose montaient déjà à la surface.

— Nom de Dieu, Mac ! Ce sont des foutus calamars géants !

Le pont vibra sous ses pas.

Bruce retira sa veste, prêt à sauter.

— Et mon ami est là-dessous !

Anya l'attrapa par le bras.

— Ils prolifèrent partout, cria-t-elle. Le réchauffement des eaux a bouleversé leur écosystème ! Ils s'adaptent, ils s'étendent...

— C'est pas le moment pour un cours de biologie, encyclopédie vivante ! Rugit Bruce paniqué.

Il se dégagea, courut rapidement vers la cabine.

— Je vais chercher les harpons !

Dans l'eau, Mac battait des jambes, luttant contre une force invisible.

Une autre ombre glissa sous lui.

Puis, un choc.

Un tourbillon d'encre rouge éclata.

Et plus rien.

Mac disparut, avalé par la mer.

Chapitre 37 — Les Abîmes du Sang

Les ténèbres s'épaissirent autour de lui.

Un gouffre liquide, glacé, l'enveloppait tout entier.

L'océan n'était plus qu'un ventre noir où chaque son, chaque battement de cœur, semblait hurler sous la peau.

Mac chutait, en apnée, prisonnier du froid.

Son souffle n'était plus qu'une bulle fragile, suspendue entre deux mondes.

Les reflets du jour s'étaient éteints depuis longtemps, avalés par la nuit liquide.

Sous lui, les abysses s'ouvraient comme une plaie béante.

Deux calmars géants l'avaient saisi aux jambes.

Leurs ventouses, incrustées de crochets osseux, s'agrippaient à sa combinaison et tiraient avec une vitesse méthodique.

La douleur était sourde, brûlante.

Mac battait des bras, en vain : la pression de l'eau comprimait sa poitrine comme un étau d'acier.

Son sang battait dans ses tempes, son souffle s'étranglait en bulles argentées.

D'autres calmars tournaient autour de lui, spirales d'ombres voraces.

Leurs yeux, immenses, miroitants, le fixaient avec une intelligence froide.

Puis un troisième plus téméraire surgit plus face à lui, gueule grande ouverte.

Son bec noir s'ouvrit et se referma dans un claquement sec, prêt à lui arracher une partie de sa chair.

Mac leva les bras, croix dérisoire dans l'obscurité.

Une paix étrange glissa sur son visage.

Il cessa de lutter.

Le silence devint absolu.

Plus rien que le battement lourd de son cœur, et la mer, immense, indifférente.

Puis... tout s'immobilisa.

Un frémissement parcourut l'eau, un grondement grave, presque électrique.

Les prédateurs stoppèrent net leurs agressivités.

Leurs ventouses frémirent, comme saisies par une peur ancestrale.

Un trait écarlate fendit la nuit.

Un tentacule hérissé de défenses jaillit du néant et transperça le premier calmar face à Mac de part en part.

Le cri de la bête se perdit en un flot de bulles noires.

Le Kraken surgit.

Un colosse de chair et de feu.

Ses pustules s'enflammèrent, rougeoyant jusqu'à virer au cramoisi incandescent.

Ses yeux, deux orbes d'obsidienne, reflétaient une colère presque humaine.

Il fondit sur les deux autres assaillants.
Ses bras se déployèrent comme un cyclone.
Les tentacules frappaient, enlaçaient, broyaient.
Les corps gélatineux se déchiraient contre ses crochets, éclatant en volutes sombres.
Les entrailles se dispersèrent, les lambeaux flottaient comme des drapeaux dans le sang se faisant engloutir sans vergogne par le reste de la meute.

Le combat dura quelques secondes, peut-être des siècles.
Puis tout retomba.
Le silence.
L'eau, lourde et rouge, ruisselant autour d'eux comme du vin noir.

Mac flottait au milieu du carnage, inerte.
Son corps dérivait lentement, ses yeux grands ouverts, étrangement calmes.
Et pourtant, sur ses lèvres, un sourire. Léger. Inattendu.
Le sourire d'un homme qui reconnaît enfin son destin.

Le Kraken approcha un tentacule, large comme un tronc, se glissa sous lui avec une infinie délicatesse.
La créature l'enveloppa, l'attira contre sa masse chaude, palpitante afin de le protéger.
Un cœur battait, immense, régulier, contre le sien.

Et d'un mouvement prodigieux, le Kraken fendit les abîmes.
Il bondit vers la surface, brisant les couches d'eau à une vitesse folle.
Ses bras frappaient les vagues, ses pustulesjetaient des éclats rouges dans la nuit marine.
Autour d'eux, d'autres silhouettes tentaient d'approcher, des Humboldt excités, voraces.
Mais la fureur du Kraken les balaya tous, l'un après l'autre.
Les prédateurs furent pulvérisés, repoussés par une explosion de bulles et de sang.

Le monstre et l'homme s'élevaient ensemble,
portés par la lumière tremblante qui filtrait du monde supérieur,
comme deux âmes cherchant le même souffle.

Et dans la rumeur grandissante de la mer,
on aurait juré entendre un cri pas de rage, pas de peur
un cri d'appel.
Un cri d'amour ancien, jailli des profondeurs.

Chapitre 38 — Le Réveil

Le souffle rauque de Mac résonnait dans la cabine, haletant, saccader à devenir doucement régulier, comme celui d'un plongeur arraché à l'abîme.

Le roulis du bateau faisait vibrer les parois, les ampoules grésillaient à chaque coup de vent.

Sur la couchette étroite, il ouvrit lentement les yeux.

Son visage, encore trempé d'eau salée, brillait sous la lampe vacillante.

Bruce, penché vers lui, posa une main délicate et fraternelle sur son épaule.

— Doucement, Mac. Prend ta respiration. Prends ton temps.

Mac inspira longuement gonflant ses poumons, comme s'il revenait de très loin, puis laissa échapper un souffle tremblant.

Un sourire presque enfantin glissa sur ses lèvres.

— C'était... extraordinaire.

Bruce, nerveux, frappa ses genoux.

— Raconte, bon sang !

Anya s'approcha, les lunettes glissées sur le bout du nez, le regard à la fois inquiet et captivé.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Mac grimace et redressa lentement la tête.

Sa voix était calme, grave, chargée d'une émotion qu'il ne maîtrisait plus.

— Ils m'ont entraîné avec une puissance incroyable vers le fond, vers le froid, les Calmars géants. J'étais leur proie, leur dîner. Deux, accrochés à mes jambes et un autre plus agressif chargeant vers moi. J'étais à bout d'air... et puis, tout s'est arrêté.

Son regard se perdit dans le vide laissant son visage se crisper.

— Les calmars... ils... se sont figés le temps d'un instant. Comme paralysés. Et Kraken à l'aide de ses redoutables défenses à surgit. Il les a transpercés de part en part avec une telle animosité. D'un coup net. Il, il les a tous massacrés... pour me sauver.

Bruce, nerveux, frappa à nouveau des mains ses genoux, incapable de rester immobile.

— Il t'a sauvé la vie, mon ami comme depuis le début, tu le protèges.

Mac hocha lentement la tête, les yeux encore perdus dans le souvenir.

— Sa tête... elle a changé. Plus allongée, plus conique, presque comme celle d'un calmar abyssal.

Il marqua une pause, le regard brillant.

— Et juste avant que je ne perde connaissance, j'ai senti quelque chose d'étrange. Une paix en moi m'envahit, c'était tellement réconfortant et protectionniste. Comme s'il me disait : N'ait pas peur. Je veille.

Un silence, ponctué seulement par le grincement du bois.

Bruce lui tendit un verre d'eau.

Mac le prit, les doigts tremblants, but une gorgée, puis fixa son reflet dans le liquide.

Anya d'un coup se mit à faire les cent pas, le front plissé.

— Effectivement, il t'a bien protégé comme si tu étais un membre de sa famille, Mac. Mais ce qui m'intéresse au plus au point, c'est qu'il a peut-être développé une forme d'écholocalisation à fréquence élevée, capable d'immobiliser ses proies à distance.

Elle s'arrêta, songeuse.

— C'est... fascinant.

Ses yeux se durcirent.

— Il est bien plus évolué que tout ce que j'ai imaginé.

Mac releva la tête, inquiet.

— Où est-il ?

Bruce, assis sur une chaise de bois, fit un geste vague vers l'arrière du bateau.

— Il est rentré après être redescendu à nouveau dans les fonds puis, il est remonté dans sa "poubelle" avec un calmar encore vivant.

Il grimaça, écœuré.

— Beurk... j'voudrais pas être à sa place.

Mac se redressa, posa le verre, puis s'approcha du hublot.

La mer dehors s'était assombrie.

Les vagues commençaient à se lever, leurs crêtes argentées frappant la coque à intervalles réguliers.

— Le temps change, murmura-t-il.

— Un simple orage, répondit Bruce en haussant les épaules. On a connu pire.

Mac ferma un instant les yeux, respirant lentement.

— Alors, on continue.

Anya se pencha sur la table, posant la main à plat sur le bois.

— Les coordonnées. Celles de l'endroit où tu as trouvé l'œuf.

Mac désigna son sac posé dans un coin de la cabine.

Bruce le prit et le posa sur la table.

Anya en sortit une vieille carte nautique roulée, ficelée de chanvre, ainsi qu'un carnet de bord en cuir usé.

Elle déplia la carte, ses lunettes reflétant les lumières du plafonnier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Demanda-t-elle, intriguée.

Mac releva la tête, le ton grave.

— Le carnet de bord du commandant Filippo Frassinetti.

Garald en parlait souvent. Mais il ne laissait personne y toucher. Pas même Joe et Ailfred.

Anya feuilleta méticuleusement que lentement, le papier craquant entre ses doigts.

— C'est écrit en italien !

Mac sourit et hocha la tête.

— Garald a sûrement traduit les passages importants. Les plus mystérieux.

Elle continua sa lecture, les lèvres serrées, jusqu'à tomber sur une page annotée en anglais, à l'encre brune.

— Tu avais raison... voici la traduction.

Bruce se pencha au-dessus de son épaule, curieux.

— Et ça dit quoi ?

Anya parcourut les lignes, le visage tendu.

— Étrange... ça parle d'un événement majeur.

Anya lut à voix basse d'abord, puis se redressa, la voix changée plus forte, comme possédée.

— *"Le 20 juillet, en l'an de grâce 1860, le commandant Filippo Frassinetti, à bord du Cosmos II, prend la tête du convoi. Derrière lui, sous ses ordres, le Misericordia, trois-mâts de quarante-cinq mètres, transporte une part de la richesse de l'Empire inca..."*

Elle leva les yeux écarlates vers eux.

Un frisson courut dans la pièce.

Le vent cogna contre les vitres, la lumière vacilla.

La coque gémit comme un animal blessé.

Anya referma à moitié le carnet entre ses doigts.

Son regard rempli de peur croisa celui de Mac :

— Il n'a pas coulé par accident, n'est-ce pas ?

Mac resta muet, sa tête bascula de gauche vers la droite, les yeux dans le vide, il ne connaissant pas la tragédie.

Bruce se leva, nerveux, pour vérifier par automatisme les instruments puis revint s'assoir.

Alors, pendant un bref instant, tout s'effaça.

Le grondement du tonnerre se mêla au souffle du vent, et la mer, dehors, devint noir.

Un rideau d'écume passa devant les hublots.

Le vent cogna la timonerie ; la lumière cligna.

Alors la mer, dans leurs têtes, devint de velours noir.

Chapitre 39 — Le Journal de Frassinetti

Flashback :

Océan Pacifique au Tropique du Capricorne sur la Crête de Nazca en 1860. La mer respirait comme une bête endormie.

Sous la lune ronde comme un écu d'argent, deux voiliers napolitains glissaient toutes voiles hautes.

Leur sillage d'écume luisait d'un éclat laiteux, serpentant entre des vagues nappées de noir. L'alizé gonflait les toiles d'une brise tiède, le craquement du bois rythmait la nuit.

Sur la passerelle du *Cosmos II*, le commandant Filippo Frassinetti tricorne sur la tête ajusta sa longue-vue, les moustaches battues par le vent salé.

— Vent arrière, allure modérée... murmura-t-il, satisfait. Voilà ce qu'on appelle rentrer au pays en paix.

Il abaissa la lunette. À bâbord, la silhouette du *Miséricordia*, son navire jumeau, oscillait à la lueur de la lune.

Frassinetti fronça les sourcils : le trois-mâts semblait dériver légèrement, comme ralenti.

— Le lieutenant Lombardo a déjà pris congé... maugréa-t-il en rangeant son instrument.

Il rentra d'un pas mesuré dans sa cabine, ignorant que la mer, cette nuit-là, s'apprétait à réclamer son dû.

*

Sur le pont du *Miséricordia* trois jeunes matelots, hâves, le ventre creux, se penchaient par-dessus le bastingage laissant leurs cheveux sales flotter au vent.

En dessous d'eux, l'eau phosphorescente s'éclairait d'une forme gigantesque.

Une créature apparut et ondulait à fleur de surface, happant généreusement du poisson dans des spirales de lumière.

— Vous avez vu ça ?! Souffla le premier. C'est énorme ! J'savais pas que ces bêtes existaient dans ce bas monde !

— Pays de sauvages... grommela un autre, crachant dans l'eau. Pas étonnant.

— On va se remplir la panse, ricana le premier, déjà un crochet d'abordage en main.

— Une pieuvre... elle est gigantesque ! S'étrangla le troisième, blême.

— On la hisse, on la découpe, et on vivra gras jusqu'au retour ! Jubila le premier, le regard fou.

Le crochet d'un coup fendit l'air, se planta dans un tentacule.

La mer changea de couleur : un rouge incandescent s'échappa sous la peau de la bête.

Un hurlement résonna, pas un son humain, mais une vibration qui fit trembler la coque.

Les trois hommes reculèrent, fascinés et terrifiés à la fois.

La corde se tendit d'un coup sec.
Un tentacule surgit, massif, palpitant.
Une hache s'abattit : crac. Chair tranchée. Sang noir.
Les ventouses s'agrippaient encore, crispées comme des doigts mourants.
Le bois se couvrit d'une matière visqueuse, les hommes riaient nerveusement, ivres d'horreur et d'avidité.

— Par la porte de l'enfer... gigote ! Cria, le troisième, levant à nouveau son crochet.

Sous le pont, quelque chose gémit.
Puis la mer se manifesta et se souleva.

Un souffle.
Un grondement.
L'océan tout entier sembla se cabrer.

Un tentacule colossal, gainé d'une défense cartilagineuse, jaillit des profondeurs et transperça le thorax du matelot à la hache.
Le sang éclaboussa le bastingage.
Un deuxième bras, hérissé de pointes osseuses, éventra le flanc du navire, emportant le second marin dans un hurlement.
Les corps furent happés par le noir liquide, aspirés par les remous.

Des dizaines d'ombres montèrent du fond.
Une nuée de décapodiformes, attirés par le sang, s'acharna sur les restes des deux marin.
Les chairs furent déchirées, dévorées, arrachées aux cris.

Le dernier matelot, fou de terreur, sonna la cloche à toute volée.
— Mon Dieu, pitié ! Hurla-t-il.
Trop tard.
Un troisième bras l'embrocha net et le jeta à la mer.

*

Sur la passerelle du *Cosmos II*. Frassinetti sortit précipitamment de sa cabine, la longue-vue collée à l'œil.
Le vent lui cinglait le visage, mais il resta figé, pétrifié.

Au loin, le Miséricordia flamboyait dans la clarté lunaire.
Un monstre colossal, muni de deux défenses blanchâtres, harponnait les hommes d'équipage un à un et leur commandant.
Il les soulevait dans les airs comme des vulgaires morceaux de papier avant de les plonger dans la gueule béante des créatures plus petites.
Puis, dans une fureur insensée, ses puissants tentacules s'acharna sur le navire : mâts sectionnés, vergues arrachées, voiles lacérées comme des drapeaux de guerre.
La coque éclata, les canons roulèrent dans la mer.

— Deux cent quarante pieds... souffla Frassinetti, livide.
La longue-vue glissa de ses mains et heurta le pont dans un bruit sourd.

Un second monstre monta des profondeurs, tout aussi gigantesque, tout aussi effroyables
Les deux se dressèrent côté à côté et frappèrent ensemble, perforant dans un bruit déchirant la
nuit, le flanc du trois-mâts jusqu'à le faire chavirer.

Le Miséricordia à bout se retourna, grinça, puis s'enfonça, avalé par la nuit.

— Officier de pont ! Hurla Frassinetti. Changement de cap ! En avant toute !

— Et le trésor, commandant ? Balbutia un jeune marin.

Frassinetti serra la rambarde à s'en blanchir les phalanges.

— Le Miséricordia est perdu. Qui reste ici meurt. Cap plein Sud, maintenant !

Le Cosmos II prit la fuite, la lune au dos, traînant dans son sillage une écume de culpabilité et de honte.

Fin du flashback.

Le chalutier gémit sous une rafale.
L'écho du passé semblait battre dans les cloisons.

Anya tourna une page fragile, les doigts tremblants.

Une note marginale, écrite d'une main plus récente, apparaissait dans la marge : une traduction anglaise, fine, nerveuse.

Elle lut à voix basse, comme une prière :

— *En ce jour du 20 juillet 1860, j'eus la certitude, après la tragédie du Miséricordia, que le Léviathan des mers vivait parmi nous. Et qu'au grand jamais il ne fallait le réveiller, sous peine de subir sa colère, sa déferlante, sa terreur.*

Elle leva les yeux vers Mac.

— La femelle était blessée. Les mâles sont venus. Ils ont jugé.

Le tonnerre gronda.

Le silence retomba dans la cabine, lourd comme un verdict.

Mac, Bruce et Anya restèrent immobiles encore quelques instants.

Bruce finit par souffler, la voix rauque :

— Quand je pense que je l'ai appelé "Kraken" juste pour faire stylé...

Anya referma avec respect le vieux carnet, le regard fixé sur la couverture.

— C'était un mâle. Un dominant.

Mac, les traits tirés, leva lentement la tête.

— Je comprends maintenant pourquoi tant d'épaves que j'ai étudiées semblais écrasée comme par une main géante.

Il désigna la carte étalée.

— Et je crois savoir désormais où repose le trésor inca.

Anya fronça les sourcils.

— Deux cent quarante pieds, il disait Frassinetti... ça fait combien ?

— Quatre-vingts mètres environ, répondit Mac après un court silence.

Elle blêmit.

— C'est... impossible.

Bruce, grimaça, se leva d'un bond.

— Le mythe existe, bon sang ! Et visiblement, y a encore plus gros que notre "ami".

Anya se mit à arpenter la cabine, les bras croisés, l'esprit en surchauffe.

— Les femelles pondent probablement dans des eaux plus chaudes, pour accélérer l'éclosion. Ça expliquerait leur présence en surface à cette époque de l'année.

Bruce s'agrippa au dossier d'un siège, les yeux fous.

— C'est un dévoreur de chair. Un fléau pour l'humanité !

Mac, calme et ferme, répliqua :

— Non, Bruce. La stupidité et l'orgueil des hommes à vouloir dominer la mer, c'est ça, le fléau.

Anya hocha lentement la tête.

— Les femelles protègent leurs œufs jusqu'à la mort... comme les pieuvres. Si Lombardo et ses hommes ont blessé à mort une femelle, alors les mâles ont riposté.

Bruce se laissa retomber sur la banquette, livide.

— Merde. Il nous broiera dès qu'il en aura l'occasion.

Anya s'arrêta net, son regard flamboyant.

— Les mâles se séparent des femelles pour plonger ensuite dans les abysses. Les juvéniles, eux, restent à la surface, vulnérables. Le Roi des Mers existe bel et bien. Et avec lui, son peuple.

Bruce se prit la tête entre les mains.

— Des hordes de Kraken... Mon Dieu.

Mac s'approcha du hublot.

La pluie frappait la vitre, lourde, oblique, presque animale.

— Alors, la mer nous rend ce qu'on lui a pris, murmura-t-il.

Chapitre 40 — Plongée

Sur le pont avant, en fin de matinée.
Le ciel restait bas, couleur d'étain.
La mer, lourde et épaisse, roulait en lentes pulsations.
Chaque vague semblait retenir un secret.

Anya, agenouillée, vérifiait son matériel : Sondes étanches, mini-caméras, seringues stériles. Le bruit des sangles, des clips et des valves formait un cliquetis métallique, presque chirurgical.

Bruce arriva, le visage taillé par le vent, la veste fermée jusqu'au cou.
Ses yeux, gris et fatigués, se perdaient dans l'horizon.
— J'ai arrêté les machines. Le temps presse, dit-il, la voix râpeuse.

Anya hocha la tête, concentrée.
— Une heure. Pas plus. C'est maintenant ou jamais.

Le marin balaya l'horizon du regard.
Le ciel se refermait, avalant la lumière du jour.
— Où est Mac ?

Anya ajusta la caméra frontale sur son masque et répondit sans lever les yeux :
— Il devrait déjà être là. Avec lui.

À cette simple phrase *avec* lui, Bruce sentit un froid dans le ventre.
Il fixa la grosse seringue qu'Anya glissait dans sa poche étanche.
— Vous êtes obligée ? Demanda-t-il d'une voix basse, presque suppliante.

Anya haussa une épaule.
— Ce n'est qu'un prélèvement. Pour comprendre son métabolisme. Je ne veux pas le blesser.

Son ton était léger, presque moqueur, mais dans son regard brillait cette lueur fiévreuse des chercheurs qui flirtent avec l'interdit.
Bruce recula d'un pas, méfiant.
— Je serai à la barre, dit-il. Et je prierai pour que vous remontiez entière.

*

En pleine mer, la surface vibrait doucement, lisse comme un miroir d'argent.
Mac nageait, calme, un large sourire au visage.
Le soleil, voilé, dessinait des halos autour de ses épaules.

Autour de son cou pendait un objet étrange : un vieux bilboquet en métal poli appartenant à son ami.

Il le détacha, plongea la boule sous l'eau, puis frappa dessus en cadence :
Viens.

Au loin, la mer répondit.
Un dôme se forma, lentement, comme si quelque chose sous la surface retenait son souffle.
Le frémissement devint bosse, puis vague.
Et la vague prit forme.

Une masse colossale surgit, brisant l'eau avec majesté.
Des tentacules géants, luisants, glissèrent autour de Mac, le soulevant avec une infinie délicatesse.

— Doucement, Kraken... murmura-t-il en riant.

Il posa sa main sur la tête du monstre.
Le contact était froid, soyeux, presque velouté, comme une caresse sur de la soie vivante.
Sous sa paume, il sentit battre quelque chose, un rythme profond, lent, plus proche d'un tambour que d'un cœur.

Derrière eux, une silhouette se forma dans l'écume.
Anya, palme aux pieds, avançait prudemment, respirant fort à travers son tuba.
Ses yeux, derrière la visière, brillaient d'émerveillement.
— Mon Dieu...

Elle tendit la main, hésita, puis effleura un tentacule.
Sous ses doigts, la peau vibra, changea de teinte, miroitante comme un vitrail liquide.
Anya retint un cri.
— Quand je pense qu'on croyait la pieuvre géante de huit mètres être l'apogée de l'évolution...

Un bras immense s'enroula autour de sa taille, ferme mais précautionneux.
Le contact la fit frissonner.
— Si jeune... et déjà plus fort, plus rapide... et d'une beauté meurtrière, murmura-t-elle, fascinée.

Mac s'approcha d'elle, flottant à la surface.
— Et il t'aime bien, on dirait. Effectivement, je crois bien... non, je suis sûre qu'il a encore pris du volume et grandi.

Anya eut un petit rire, nerveux, essoufflé.
— Je crois que je vis le contact le plus improbable de ma vie : celui d'une légende.

Mac remit son masque et hocha la tête.
— Alors, viens. Sous l'eau, c'est son royaume.

*

Sous la surface, la lumière bleue s'étendait en halos mouvants, traversée de filaments d'argent.

Leur respiration s'égrenait en bulles lentes, ascendantes, qui s'effilochaient comme des perles dans le bleu.

Mac et Anya nageaient avec calme et tranquillité côté à côté.
Le Kraken glissait d'abord sous eux puis, entre eux, immense et paisible, ses reflets ondulant sur sa peau laissant les tentacules flotté par apesanteur.
Les caméras d'Anya filmaient, captant ce ballet silencieux.

Soudain, la créature s'immobilisa.
Un frisson parcourut son corps.
Sa peau couverte de pustules vira au rouge presque intensif.
Ses yeux noirs s'ouvrirent, fendus d'un éclat métallique.

Anya interpellé sentit la pression changer.
L'eau vibra, un son grave, profond, venu du dessous.
Un grondement.
Pas mécanique. Pas humain.
Une onde de colère.

Le Kraken se déploya d'un seul geste, gigantesque.
Ses tentacules et ses défenses jaillirent, dressés, prêts.
Chaque muscle vibrait sous la lumière froide.

Mac leva la main, bulles s'échappant de son détendeur.
— Kraken ? Souffla-t-il.

Le monstre ne bougea plus.
Ses yeux fixaient quelque chose dans l'obscurité de l'ouest.
Un battement, peut-être. Une présence.

L'océan entier semblait retenir son souffle.

Anya posa une main sur le bras de Mac, les doigts tremblants.
Ils échangèrent, un regard à travers leurs masques court, muet, chargé d'inquiétude.
Puis ils remonterent ensemble, d'un même élan, les palmes battant à toute allure, les poumons en feu.

Derrière eux, dans la pénombre liquide,
un écho vibra, long, profond, presque musical.
Un appel... ou un avertissement.

Chapitre 41 — Les Tueurs en noir et blanc

Mac et Anya jaillirent à la surface dans une giclée d'écume, arrachèrent leurs masques, haletants.

Le ciel, bas et plombé, pesait sur l'eau comme un couvercle.

— Je... je ne comprends pas ce qui lui arrive ! Souffla Mac, la gorge râpeuse.

— Position d'avant-garde, répondit Anya sans détour, déjà braquée vers l'horizon. Exactement, comme une pieuvre quand le danger approche.

Elle se figea, bras tendu.

— Là ! Des épaulards.

Au loin, des ailerons haut et solides noirs fendaient la mer en éventail, ils convergent avec la précision d'une patrouille.

La houle, jusque-là lourde, prit un rythme : deux temps de silence, un temps de souffle ; une batterie primitive.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? Chuchota Mac, blême.

Anya sortit un mini-sonar, le plongea d'un geste sûr. L'écran, perlé d'embruns, se mit à vibrer de points et d'arcs.

— Incroyable... j'enregistre leurs écholocalisations... et aussi celle de Kraken.

Elle releva la tête, sidérée :

— Incroyable ! Il bloque leurs échos. Il les brouille.

— Quoi ?

— Quand les calmars t'ont attaqué, il les a "paralysés" à distance. Là, il détourne le sonar des orques. Mais ça ne suffira pas : elles ne lâchent jamais.

La surface se rompit : le Kraken, couleur de sang sombre, glissa hors de sa lisière d'ombre et fonça droit vers la meute, immense, lances déployées.

— Que fait-il ?

— Il choisit l'affrontement, dit Anya d'une voix blanche. Une pieuvre se cacherait. Lui, même jeune, va les défier pour se battre et, à mon avis...

Mac arracha de sa poitrine le bilboquet de métal, frappa l'eau en séquences : maison. maison. MAISON.

Le son, grave, résonna sur la coque, revint comme un écho de grotte.

Au large, le Kraken poursuivait sa route, implacable, silhouette de guerre.

— Pourquoi il ne m'écoute pas ? Hurla Mac, la gorge déchirée.

— Parce qu'il te protège, dit Anya doucement. Il est programmé pour ça.

— Il va à la mort !
— Mac... il faut se résigner.
— Jamais.
— Contre six orques ? Femelles à deux tonnes, mâles de cinq. Il n'a aucune chance et nous non plus !.

— BRUUUUCE ! Hurle Mac vers le chalutier.

*

Dans le poste de pilotage, la guitare se coupa net. Bruce vit les bras de Mac fouetter l'air avec une énergie rare.

— Mon Dieu, mais, qu'est-ce qui se passe ?!
Il lança sans attendre les moteurs, poussa la manette à fond, vira plein tribord. Le chalutier grogna, prit sa gîte.

*

Mac et Anya se hissèrent à bord, haletant, ruisselant. Bruce accourut sur le pont.

— Je le savais : il vous a attaqués !
— Je n'abandonnerai pas Kraken, lâcha Mac en balayant le pont d'un regard fou.
— Quoi ?! Fit Bruce, médusé.

Anya lui saisit le menton, l'orienta vers l'ouest.

— Regarde.
— Mon Dieu...

— Où sont tes harpons ? Aboya Mac.
— On ne harponne personne ! Trancha Anya. Je suis scientifique, et le destin de Kraken... est peut-être déjà écrit.
— Elle a raison, fit Bruce, la mâchoire serrée. C'est la nature. On ne peut pas s'en mêler. De toute manière nous ne ferions pas le poids.

Mac se planta face à lui, souffle court :

— Pas question de l'abandonner. Où sont tes harpons ? Donne-les-moi, Bruce !

Bruce pinça sa lèvre de façon désolante et baissa les yeux.

— Ce n'est pas ton combat mon ami.
— Tu te trompes. Je l'ai juré. Je le ramène chez lui. Je tiendrai parole.

*

En mer, les épaulards pris les devants et dessinèrent un grand cercle, serrant l'étau. Le Kraken se fit globe et lances : corps ramassé, défenses dehors, bras en corolle hérissée. Leur ballet noir et blanc tournoyait, réglé comme une horloge carnivore attendant le moment opportun.

*

Sur le pont, Mac contrarié fouilla, tremblant des mains. Soudain, les caisses d'Anya attirèrent son regard.

Il s'élança, Anya fit barrage de tout son corps.

— Ça appartient à l'Institut. Cela coûte une petite fortune.

— S'il te plaît. N'importe quoi qui puisse l'aider.

Elle ferma les yeux une seconde, puis rouvrit, raide.

— Désolée.

Mac recula, mains dans les cheveux, au bord de la rupture.

— Comment peux-tu rester si froide ?

Il pointa Kraken encerclé par les redoutables baleines tueuse. La mer, autour, battait comme un cœur géant.

Anya regarda et inspira, elle laissa son expression fondre et céda un demi-pas.

— Froides, non. Lucides. Mais... il existe peut-être une faille.

Elle ouvrit une caisse, en sortit une balise acoustique, un émetteur large bande, un tube sonde.

— On ne touche ni aux orques ni à lui. On déplace leur attention, point.

— Comment ?

— Contre-sonar. On sème de faux échos, on "gonfle" une proie fantôme à cent mètres, on brouille leur chorégraphie.

Tu frappes le bilboquet au bon rythme, je cale la fréquence.

Bruce, vent arrière, vitesse lente, pour créer un sillage leurre.

Bruce déglutit.

— C'est de la folie...

— C'est tout ce qu'on a.

Bruce dépité renifla sèchement puis se dirigea vers le poste de pilotage. Là, il prit la barre, positionna le chalutier dans le vent.

Anya arma l'émetteur, le laissa glisser à l'eau le long d'un bout.

— 23–27 kHz, modulation sinus en nappe. Mac, — • — • — . Maintenant !

Mac frappa le métal, régulier du bilboquet, les yeux scotchés à la ronde noire et blanche.

Anya anxieuse pianota, étira le spectre.

Dehors d'un coup, trois orques déportèrent leur trajectoire, hésitantes.

— Ça marche ! Cria Bruce.

Mais la dominante fendit l'eau, claqua de la caudale : ralliement. La ronde se resserra à nouveau autour de Kraken.

Mac tête las tomba à genoux, tremblant.

— Non... ce n'est pas possible !

— On aura au moins essayé. Maintenant, laissons faire les choses que la nature nous dicte, dit Anya, la voix basse et résignée.

Le vent se leva d'un coup. L'écume fouetta la coque.

Mac, trempé, réagi dans un désespoir or du communs et se dressa face à elle :

— Il y a une légende, Anya. Une créature qu'aucun homme et femme n'a pu approcher jusqu'aujourd'hui. Et toi, la scientifique, tu veux la laisser mourir ?

Anya désabusée haussa faiblement les épaules, presque éteinte :

— Désolée... c'est l'ordre des choses, Mac.

— Il m'a sauvé la vie. Il mérite mieux que l'indifférence. Tu peux encore faire quelque chose, je le sais ! Imagine : sauver le mythe.

La biologiste soupira et coinça son index et son pouce dans son menton comme un étau, regard fixe, fronçant, puis se tourna lentement vers les caisses.

— On peut encore essayer quelque chose... mais sans armes et surtout pas de harpon.

Elle se dirigea et souleva un couvercle, sortit une grenade à impulsions électriques, lourde, argentée, couverte de câbles.

— Il faut juste trouver un moyen de le lancer assez loin.

— Je crois que j'ai ce qu'il faut ! Cria joyeusement Mac.

Il réapparut quelques secondes plus tard, brandissant une énorme canne à pêche.

Anya eut un sourire nerveux :

— Parfait, Mac.

— Bruce à toi, fonce droit sur les orques !

— Alors dépêchons-nous, il faut le préparer, Mac.

Elle défit des pièces à une vitesse hallucinante, ajusta les connecteurs comme un horloger.

— On le fixe à l'hameçon. Une seule chance et surtout dans l'eau, lâche de suite la canne à pêche sinon tu sera foudroyer.

— Et si ça tue Kraken ? Demanda Mac, blême.

— Normalement, non ! Ça va juste le secouer et le paralyser un instant. Les orques seront aussi sonnées... mais ils sont plus costaud et reviendront vite.

Elle posa une main ferme sur son épaule :

— Il faudra le maintenir au câble, sinon il coule... et là, on le perd à jamais.

Mac inspira fortement, accrocha le pistolet au fil d'acier.

— Alors prions Poseidon, le Dieu de la mer qu'il soit avec nous.

*

Au large, un mâle décidé s'écarta, plongea, fondit sur le Kraken en torpille vivante.
Le monstre des abysses répliqua : un coup de défense lacéra la tête du cétacé, qui vira de travers et rejoignit la meute en crachant du sang.

La dominante et deux autres jaillirent, mâle et femelles, frappant à l'unisson.
Le Kraken se tordit, hurla sans son; un tentacule fut arraché sauvagement. L'eau vira au grenat.

*

Sur le Pont avant, Mac, crispé, maintenait la canne en tension.
— Encore un peu, Bruce ! Doucement !

Trois autres orques fondaient désormais vers leur proie ne lui laissant aucun répit.
— Ils vont le tuer ! S'injuria Mac.

— BRUCE ! Coupe les moteurs ! Hurla Anya.

Puis, à Mac :
— Maintenant ou jamais !

Mac lança la ligne d'un geste puissant et ample.
Le grenade fusa, siffla, puis plongea lourdement.

Une lueur bleue éclata de suite dès son entrée dans l'eau.
La mer d'un coup s'illumina d'un réseau d'éclairs.

Les trois orques et le Kraken en pleine action se figèrent, secoués, retournés, comme suspendus entre deux mondes.
La ronde explosa; les autres cétacés, étourdis, dérivèrent en désordre avant de s'éloigner lentement.

Bruce surgit du poste de pilotage :
— Alors ?!

Anya scruta la surface, les lèvres tremblantes ; un sourire passa, fulgurant :
— Ça a marché.

— Le câble ! Cria Mac.

Bruce attrapa un crochet d'amarrage relié à une poulie, le lui tendit.
— Tiens, tu pourras le tirer sans te faire happer.

Anya pâlit soudain.
— Non, attends, merde... il coule !

Mac transcendé par la peur se tourna : le Kraken disparaissait, inerte, glissant sous le miroir sombre.
— KRAKEN !

Il s'attacha le crochet autour de la taille en vitesse et plongea sans réfléchir.

*

Sous la surface, l'eau était verte, lourde, silencieuse.
Des traînées blanches, le choc électrique disparaissaient déjà.

Mac descendit en apnée comme une torpille, la poitrine en feu, cherchant frénétiquement dans la pénombre une présence de Kraken.

Autour de lui, des masses noires et blanches flottaient, sonnées.

L'air commença à lui manqué. Puis, un bras géant, immobile comme un tronc.
Un tentacule.

Mac l'empoigna, attacha le crochet, serra le câble d'acier à s'en déchirer les doigts.

Au-dessus, la poulie gémit, la ligne se tendit...
le Kraken était repris stoppé dans sa descente infernal.

La mer, un instant, sembla retenir son souffle.
Et le ciel, tout en haut à travers ses nuages, vacilla, dessina peut-être la présence de Poseidon avec son trident.

Chapitre 42 — Le calme après la tempête

Dans la cabine, la lumière jaune tremblait comme une flamme prise par le roulis. Trempés jusqu'à l'os, Mac, Anya et Bruce étaient affalés sur la banquette, un verre de whisky à la main, la mer cognant doucement la coque comme une bête lasse.

— Je ne te remercierai jamais autant, Anya, souffla Mac, la voix râpeuse. Tu lui as sauvé la vie.

— Et j'ai enfin obtenu ma prise d'hémocyanine, répondit-elle avec un demi-sourire. La science te remercie aussi en retour.

Bruce leva son verre, les yeux rougis par le sel et la tension :

— Demain, il rentre chez lui. Avec un tentacule en moins, mais vivant.

Ils trinquèrent. Le whisky brûla leurs gorges, miséricorde de feu.

— Il repoussera vite, ajouta Anya. Leur système nerveux est plus résilient qu'on ne croit.

Mac vida son verre d'un trait, sentit la chaleur descendre dans la poitrine, puis se leva.

— Après ce qu'il a survécu, il aura besoin de repos... J'en profite pour envoyer un message à Jessica, lui dire comme je l'aime.

Il marcha jusqu'à la porte téléphone en main, leva les yeux vers le hublot... et son sang se glaça.

Derrière la vitre martelée de pluie, une silhouette familière : bonnet rouge, visage tordu par la rancune.

Garald.

*

Dehors, sur le pont, la pluie battait la tôle avec rage.

Garald, Joe et Ailfred, manteaux cirés, harpons en main, se tenaient face à la cabine comme une sentence.

Garald posa la main sur la poignée, rictus carnassier.

— Allons dire bonsoir à nos héros.

*

La porte s'ouvrit à la volée. Les trois hommes entrèrent comme un orage. Mac, Anya, Bruce se redressèrent, surpris, tendus comme des arcs.

Garald avança d'un pas lent, sourire étiré :

— Bonsoir la compagnie. J'espère que vous avez gardé le poulpe en bonne santé.

Son regard accrocha Anya.

— Et toi, beauté, t'es qui ?

— Anya Brothers, biologiste, Institut marin de Long Beach, répondit-elle, intimidée mais droite.

Garald ricana, un pli mauvais au coin des lèvres :

— La scientifique de Long Beach, hein ? Parfait. Tu vas m'aider à devenir célèbre.

La porte claqua derrière eux, avalant un peu de lumière. Dehors, la mer grondait, la pluie cinglait en biais.

Il claqua le harpon dans sa paume, sourire aiguisé :

— D'accord : si tu me livres le décapodiforme, j'oublie le quai.

Mac planta ses yeux dans les siens :

— Pourquoi t'obstiner ? Tu n'as pas un trésor inca à retrouver ?

Garald tapota le manche, ton professoral :

— Tout ce que je convoite m'appartient. Et “présenter” ce poulpe aux scientifiques me rapportera plus que n'importe quel lingot.

— Je préviens l'UNESCO de vos pillages, lança Anya, sourcils froncés.

Garald arma l'arme, le regard noir :

— Assez ! Vous allez chacun fouiller ce bateau avec mes hommes. Et si ça ne rapporte pas, on emploiera les grands moyens et je peux vous dire que ça va faire mal.

Ils se séparèrent : Garald garda Mac à l'avant; Ailfred entraîna Bruce vers la cale ; Joe poussa Anya vers l'arrière.

*

Sur le pont avant, la proue tanguait d'un pas lent, comme un boitement. Garald et Mac marchaient côté à côté, harpon bas, bouches hautes.

— Tu sais pourquoi mon bateau s'appelle Self-Made Man, Mac ? Demanda Garald presque tendre.

— Ton culte de la gloire et de l'argent... j'imagine.

— Benjamin Franklin, corrigea-t-il. Idéal, actif, méritant, mobile, ambitieux. Partir de rien : le rêve américain.

Mac eut un rictus :

— Idéal... sans écraser les autres pour grimper au sommet.

Garald s'arrêta, jaugea son ancien protégé :

— On n'est pas si différents, toi et moi.

— Tu te trompes. Je me suis perdu, oui, et Jessica en a payé le prix. Mais je ne te ressemblerai jamais.

— Les femmes, les femmes... Moi, je suis l'architecte de ma vie et de ma destinée sans comptes à rendre.

Mac soutint son regard :

— La perte de ton frère t'a brisé. Pourquoi ne pas chercher le trésor avec tes deux acolytes ?

— Laisse Jimmy en dehors de ça, compris ? Sinon tu pourrais le regretter.

La mer cogna la proue comme un avertissement.

*

Dans la cale, Ailfred poussa Bruce devant la chambre froide.

— Pas de poulpe, lâcha Bruce, blasé.

— T'es pire que mes gosses ! Continue, sinon je passe aux choses sérieuses, gronda l'autre en levant le harpon.

La porte coulissa d'un coup. Un tas de poissons gelés s'effondra en avalanche.

— Tu crois qu'il mange des fish sticks ? Grinça Bruce en désignant le frigo. Regarde toi-même.

Ailfred passa la tête, soupira. CLAC : une darne gelée lui cingla la joue. Il s'écroula net, assommé.

— Du con ! Tu ne l'as pas volée, siffla Bruce en lui arrachant le harpon, déjà filant vers la sortie.

*

Sur le Pont arrière Anya, scrute sans conviction en compagnie de Joe.

— Il est mort, j’té dis, lança Anya sans se retourner.

— Où est le cadavre, alors ? Aboya Joe.

— Dans les profondeurs.

— Arrête tes conneries !

Elle tira volontairement une caisse trop haute : la pile s’écroula. Anya chuta, couverte de plastique et d’outils.

— Oh non...

— Les gonzesses ! Voilà pourquoi je ne me suis jamais marié ! Ricana Joe, penché pour l’aider.

Fulgurance : Anya sortit de sa poche un pistolet à impulsion.

Décharge sèche. Joe s’affala, bras en croix.

— Toujours garder une arme secrète murmura-t-elle, reprenant souffle.

*

Sur l’avant de la proue, Mac leva les mains, implorant :

— Laisse-le tranquille. Je bosserai pour toi. Gratuit. Le temps que tu veux.

Le regard de Garald se glaça... puis se déporta derrière Mac.

De l’ombre, des tentacules palpèrent le pont, perlant de pluie. La tête surgit : immense, balafrée, deux défenses dressées.

— Je crois que la gloire est à portée, Jimmy, souffla Garald en armant le tir.

— Qu’est-ce que tu fais ?! S’étrangla Mac en se retournant à demi.

— Tout ce que je convoite m’appartient ! Rugit Garald en visant.

— NON ! KRAKEN !

Mac bondit, heurta son bras ; le harpon vola, heurta la grille. Les deux hommes s’encastrirent, glissèrent, s’empoignèrent.

Coups secs, souffle court, bottes qui dérapent.

— Je t’arrêterai, même si je dois y rester !

Garald décrocha un direct : craquement, goût de fer. Mac vacilla, revint, crocheta la hanche, renversa son bourreau sur les grilles trempées de la proue.

Derrière eux, le Kraken se redressa, silhouette d’église sous l’orage, ventouses ouvertes.

La proue se souleva dans une lame ; la nuit, elle, retenait son souffle.

La pluie martelait le métal.

Garald, visage convulsé, ramassa l’arme et la braqua sur Mac :

— Tu es un gros connard ! Tu es viré ! Plus personne ne t’embauchera ! T’es un raté, fini !

Mac vacilla, ravalà le sel, puis lâcha un coup sec, brutal, libérateur.

Le poing claqua contre sa mâchoire comme une détonation.

Garald s’effondra, inerte, sur le pont trempé.

Mac, haletant, les mains saignantes, se redressa lentement.

— Retourne dans ton entreprise pourrie... et reste s’y, connard !

Derrière lui, Bruce et Anya n'osaient bouger.

Bruce finit par souffler, un sourire triste au coin des lèvres :

— Mac... je crois que tu viens de grandir.

Anya, elle, avait levé les yeux. Le Kraken, dressé sur ses puissants tentacules, contemplait la scène comme un juge des profondeurs.

Elle murmura, presque pour elle-même :

— Les espèces qui survivent ne sont pas les plus fortes ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux au changement.

— Charles Darwin, si je ne m'abuse, grinça Bruce, ironie salée.

*

Dans la cabine, le calme, enfin.

Les visages burinés par la fatigue, ils s'affaissèrent à nouveau sur la banquette.

La mer tapait la coque d'un petit marteau régulier.

— Tu les as bien ligotés ? Demanda Anya.

— Assez pour qu'on disparaisse des radars du Self-Made Man, répondit Mac.

— Pourquoi tu ne les as pas laissé couler ? Avec les deux nigauts, ça faisait un accident de famille, grommela Bruce.

— Nous valons mieux que ça, dit Mac doucement. Nous ne sommes pas des meurtriers. Et puis... j'ai de la peine pour lui. Il porte un fardeau si lourd qu'il coulera tout seul, un jour.

Un silence. Le vent changea d'angle.

— Mon fardeau à moi, c'est de ne pas avoir encore connu l'amour, un vrai, un authentique, souffla Anya, un rire sans joie au bord des lèvres.

Bruce leva l'index vers le pupitre :

— Nom de Dieu... pilote automatique enclenché. Encore un jour... et on touche le Pérou.

Anya se leva, servit trois verres, l'ambre clapotant.

— Mes parents voulaient que je rentre avec un petit copain. Au lieu de ça, je reviens avec deux naufragés.

Elle leva son verre :

— Savez-vous qu'Anya veut dire venin de serpent ?

Bruce esquissa un sourire :

— Je comprends mieux pourquoi personne ne veut de toi.

— Et moi je comprends pourquoi ton crabe Dolofesse t'a quitté, répliqua-t-elle en riant.

Ils burent. Le whisky avait goût d'écume et de soleil lointain.

Dehors, la mer semblait les écouter.

Sur la proue, les ventouses s'effaçaient déjà, comme si la pluie voulait laver la nuit de ses péchés.

Chapitre 43 — Le grand jour

Le ciel s'était dégagé, lavé de toute colère. L'aube déroulait un ruban pâle sur la mer, et les mouettes, en grappes sonores, criaient leur joie au-dessus du chalutier.

Sur le pont avant, Mac, concentré, boucla son harnais. Le métal froid du bilboquet tinta contre sa poitrine tandis qu'il en passait la chaîne autour de son cou.

À sa ceinture, le vieux coffre de cuivre battait contre sa cuisse à chaque mouvement, lourd de souvenirs et de promesses.

Il respira profondément, l'air chargé d'iode et de sel lui emplit la poitrine.

— Nous y voilà... le grand jour.

Il leva les yeux vers l'horizon.

— Nous sommes chez toi, mon ami. Sur la crête de Nazca.

*

Dans le poste de pilotage, la lumière des écrans bleutés caressait les visages fatigués.

Anya, concentrée, vérifia les relevés de sonar, fronça les sourcils.

— Bruce, quelle puissance pour ton sondeur ?

— Jamais testé pour une, telle profondeur, répondit-il sans quitter la mer des yeux. Tout dépend de la salinité, de la température, de la pression...

Il esquissa un sourire fatigué.

— Mais je pense que le monstre disparaîtra à jamais.

Anya releva la tête, étonnée.

— Pourquoi cet engouement ?

Bruce haussa lentement les épaules.

— Parce que Mac est mon ami. Et que cette obsession pour Kraken... commence à me faire peur.

*

Mac glissait dans l'eau, seul, vers le large.

Le soleil, à peine levé, dessinait sur sa peau un éclat d'or tremblé.

Il leva le bilboquet, frappa la boule métallique trois fois : viens.

Le son résonna sous la surface comme un tambour lointain.

Un grondement, profond et vivant, lui répondit.

La mer se souleva, se rompit en gerbe éclatante. Le Kraken jaillit, majestueux, balafré, peau marbrée de reflet sombre luisant dans la lumière neuve.

Le géant s'approcha lentement, enlaça Mac de ses bras d'eau, le soulevant dans une étreinte presque fraternelle.

— Tu as encore le temps avant de rentrer chez toi, murmura Mac, la main posée sur sa peau.

Laisse-moi juste... te revoir une dernière fois.

*

À la passerelle, Bruce observait la scène aux jumelles, un sourire paisible sur les lèvres.

— Enfin... il lui dit adieu, murmura-t-il.

— Bruce ! Cria Anya derrière lui. Regarde les télémesures !
Il ne bougea pas.
— C'est déchirant, souffla-t-il.
Anya le tira vivement par la manche.
— Des échos énormes viennent de l'est !
Bruce plissa les yeux vers l'écran.
— Des... cachalots ?
Anya se mordit la lèvre.
— S'ils changent de cap, tout ira bien.
Bruce secoua lentement la tête, le regard déjà sombre.
— J'en doute.

*

Mac sentit Kraken se tendre soudain.
Leur regard se croisa, lourd d'une même intuition.
Sur le chalutier, la sirène d'alerte hurla, un son strident, presque animal.
Mac se retourna.
— Que se passe-t-il ?
Kraken vibrait, ses défenses dressées vers l'horizon.
Mac tenta de le calmer, la main tendue.
— Non... il n'y a rien, tout va bien.

Mais déjà des gerbes d'eau surgissaient à l'est. Des silhouettes sombres fendillaient la houle, massives, régulières.
— Des cachalots... murmura Mac.
Son souffle se fit rauque, sa décision, instinctive.
Il agrippa un tentacule, le regard brûlant.
— Pas cette fois.

Il posa la main sur la peau du monstre comme on touche un frère.
Le Kraken frémit sous le contact.
La mer autour d'eux était lourde, presque immobile, suspendue au bord d'un cataclysme.
— Pas question que je te laisse, souffla Mac.
Sur le chalutier, il y a des harpons, peut-être un flingue...

— Certainement pas !

La voix claquait derrière lui.
Mac se retourna brusquement.
Bruce nageait vers lui, haletant, harnaché d'un gilet de sauvetage, les cheveux plaqués par la pluie de Mer.
— Tu ne sais pas nager ! S'étrangla Mac.
— La question n'est pas là, répondit Bruce, le souffle court.
— Je te connais depuis toujours, et je n'ai jamais remarqué que...
— Eh bien, moi, je te connais mieux que tu ne le crois, coupa Bruce. Je savais que tu changerais d'avis.

Il jeta un regard vers le Décapode, sombre et imposant sous la houle.

— Il va mourir, Mac. Soit par nous, soit par eux. Tu as échappé aux orques, mais les cachalots... Ce n'est pas un combat pour vous deux.

Il s'approcha, sa voix s'adoucit.

— Mac, il est encore jeune. Donne-lui une chance de vivre.

Mac serra la mâchoire.

— Je vais la lui offrir, Bruce.

— Non, tu refais un transfert.

Bruce haussa la voix, les yeux emplis d'une fatigue fraternelle.

— Ta mère t'a abandonné pour te sauver, Mac. C'est ça, la vérité. Elle t'a donné une nouvelle chance. Et toi, tu dois faire pareil. Laisse-le partir. Laisse le vivre.

Mac le saisit par le gilet, furieux.

— Qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?

Bruce posa calmement la main sur son épaule.

— Parce que nos parents ont tout raté ne veut pas dire qu'on est condamnés à leur ressembler.

Il serra plus fort, presque avec tendresse.

— L'abandon n'est pas une fin, c'est un passage. Fais la paix avec toi-même. Et pense à Jessica... elle attend toujours ta réponse.

*

Le regard de Mac se troubla. L'eau vibrait autour d'eux.

Et dans son esprit, le passé s'ouvrit comme une plaie ancienne.

FLASHBACK.

Un couloir d'orphelinat, long, blafard, sans ombre.

Un petit garçon pleure, Mac marche seul entre les murs livides. Il pousse une porte trop lourde pour lui, pénètre dans une pièce nue.

Un autre enfant, assis sur une chaise, Bruce Fushun, quatre ans lève la tête.

Leurs regards se croisent, complices dans la douleur.

Ils s'approchent, tendent leurs mains, se serrent, se comprennent sans un mot.

Et dans ce geste fragile, deux orphelins viennent de s'adopter.

FIN DU FLASHBACK.

*

Mac, revenu à la surface et à la raison, relâcha son ami. Son souffle se calma.

— Tu as raison, Bruce... dit-il d'une voix rauque. Et comme dirait Garald : je suis l'architecte de ma propre vie, de ma propre destinée.

Bruce esquissa un sourire mouillé.

— Alors sauve-le et donne lui sa chance.

Et il repartit vers le chalutier, nageant maladroitement mais droit, comme on rentre chez soi.
Mac resta seul, suspendu entre ciel et mer, face au géant des profondeurs.
Sous lui, la mer s'élargissait comme un poumon vivant.
La crête de Nazca s'ouvrait devant lui, immense, muette et belle comme une tombe.

Chapitre 44 — Le dernier adieu

La mer grondait bas, comme un orgue lointain.

Le Décapode s'agitait déjà, masse frémissante, attirée par les vibrations des cachalots.

Mac, suspendu entre la peur et l'amour, cria :

— Stop !

Il plongea, leva le bilboquet, frappa sous l'eau : un signal de rappel, un ordre du cœur.

— Maison.

L'écho résonna dans les profondeurs comme une prière perdue.

— Il faut que tu rentres chez toi, Kraken !

Le coffre pendait à sa ceinture, lourd de promesses et de souvenirs. Il le saisit, le souleva à bout de bras, tremblant, la main vacillante sur le métal ancien.

— J'ai du mal à le dire, mais... on doit se quitter. Tu dois te sauver.

Kraken s'immobilisa.

Ses grands yeux, profonds comme des planètes, le fixaient avec une attention muette, presque humaine.

L'eau vibrait d'un silence pur.

De la pointe d'un tentacule, la créature effleura le coffre, un geste d'adieu, d'une lenteur infinie.

— Maison ! Répéta Mac, la voix étranglée. MAISON !

Et, dans un effort désespéré, il lança le coffre de toutes ses forces.

Le métal fendit l'eau, s'enfonça, tourbillonna, disparut dans la noirceur.

Mac murmura alors, les yeux embués :

— Si je dois retenir une chose de toi, c'est que la richesse n'est pas toujours celle qu'on croit.

Il marqua une pause, le souffle suspendu.

— Et que la gloire peut être intime, silencieuse, au fond de soi.

Une dernière fois, il frappa le signal : maison.

Le Décapode tourna lentement sur lui-même, puis commença sa descente, majestueuse, solennelle, vers l'obscurité éternelle.

Ses pustules scintillaient comme un cortège de lanternes rouges.

— Nage, Kraken... nage vers ta mère-patrie, souffla Mac les yeux en pleures.

*

Dans le poste de pilotage, la tension vibrait jusque dans les parois.

Anya scrutait l'écran du sonar, les traits crispés.

Bruce, penché sur les commandes, retenait sa respiration.

Mac, trempé, livide, surgit derrière eux.

— Alors ? Il suit le coffre ? S'écria-t-il.

Anya secoua la tête sans quitter les chiffres des yeux.

— Les cachalots plongent aussi. Ils se rapprochent trop vite.

Mac se pencha à son tour, les lèvres serrées, les mains crispées sur le pupitre.

— Allez, Kraken... descend plus vite.

Bruce posa une main sur son épaule, grave.

— Il n'est pas assez rapide, Mac.

— Jusqu'à quelle profondeur peuvent-ils aller ?

Anya leva les yeux vers lui, la voix basse, étranglée :

— Jusqu'à trois mille mètres.

Mac se figea, les traits vidés de couleur.

— Trois... mille ?!

Bruce murmura, comme s'il récitait une prière funèbre :

— Des monstres de vingt mètres, cinquante tonnes chacun.

Mac se tourna vers lui, paniqué.

— Bruce si tu insinues...

Anya frappa du poing sur la console.

— Calmez-vous ! Hurla-t-elle.

Le bip du sonar s'accéléra, de plus en plus rapide, de plus en plus aigu.

Elle colla les yeux à l'écran.

— Il lui reste mille mètres avant la zone abyssale !

Le sondeur pulsait comme un cœur affolé.

Le bateau semblait respirer avec lui.

*

Sous la surface, le Décapode fuyait à une vitesse folle, tenant le coffre entre ses bras massifs.

Ses pustules vibraient d'une lumière rouge sang, déchirant la nuit marine.

Derrière lui, les cachalots lançaient une pluie d'éclats sonores, une marée d'ondes meurtrières.

Leur chant résonnait dans la mer comme des tambours de guerre.

Kraken accéléra encore, fendit les couches d'eau, brisa les barrières thermiques.

Autour de lui, le noir se faisait total.

Puis, dans un éclair de bioluminescence écarlate, la silhouette s'effaça.

Il disparut, avalé par l'abîme.

*

Dans le poste de pilotage, trois visages restaient figés au-dessus du sonar.

Les secondes s'étiraient, interminables.

Puis, brusquement, la courbe rouge remonta sur l'écran, vive, vibrante.

— Il a réussi ! Cria Mac. Il est libre !

La tension éclata.

Les rires, les larmes, tout se mêla.

Bruce et Anya l'enlacèrent. Leurs voix tremblaient, couvertes par le grondement du vent.

Les cachalots, sur l'écran, rebroussaient chemin.

— Les géants renoncent, souffla Bruce, un sourire plein de larmes au visage.

Ils trinquèrent, verres tremblants.

Le whisky, amer et chaud, avait le goût d'une délivrance.

Mac posa son verre, les yeux perdus dans le vide.

— Jessica... murmura-t-il, comme une prière.

Il laissa échapper un souffle.

— Je suis enfin libéré.

Anya s'approcha de la vitre. Le ciel s'était empourpré d'un feu lent.

Au loin, plusieurs cachalots remontaient, expulsant des geysers de brume et de lumière.

Elle sourit, la main posée sur la vitre.

— Le monde respire encore, dit-elle simplement.

Et dehors, dans l'immensité, la mer s'apaisa.

La houle s'adoucit, le vent tomba.

Comme si, dans les profondeurs, un cœur gigantesque venait enfin de battre pour la dernière fois.

Chapitre 45 — Deux ans plus tard

La mer respirait doucement, immense et paisible.

Le chalutier avançait lentement sur une surface d'or pâle, dans la lumière neuve du matin. Dans le poste de pilotage, Mac, barbe fine, cheveux tressés, observait le lever du soleil avec ce regard de ceux qui ont connu l'abîme et s'en sont relevés.

Le silence, entre deux souffles du vent, avait le goût de la paix.

— Bientôt, dit-il d'une voix calme, nous serons à l'endroit exact où Kraken a plongé pour la dernière fois. Deux ans déjà.

Derrière lui, Bruce pinçait distraitemment les cordes de sa guitare. Les notes flottaient dans l'air, pleines de nostalgie.

Mac sourit, tourné vers lui.

— Merci de m'avoir embauché, vieux loup. Sans toi, je n'aurais jamais fini mes études d'archéologue subaquatique.

— Tu me dois encore la moitié des dettes de Kraken, grommela Bruce. Mais j'ai ma ferme à temps plein, maintenant.

Mac éclata d'un rire clair.

— Tout le monde devrait avoir un ami comme toi.

Bruce leva les yeux au ciel.

— Bordel, tu vas me faire chialer. Allez, va rejoindre les invités sur le pont. J'arrête les machines.

*

Sur le pont avant, la lumière rasait les visages.

Jessica, le ventre rond, se tenait au soleil, les deux mains posées sur la vie qui poussait.

Mac l'enlaça par-derrière, l'embrassa dans le cou.

L'air sentait la chaleur du bois, la mer tiède, le fruit et la promesse.

— Doucement, y'a un enfant à bord ! Lança une voix rieuse.

Salie, droite et rayonnante, venait d'apparaître, robe légère, regard d'été.

Mac resta un instant figé.

— Incroyable... Il y a deux ans, tu étais encore en fauteuil roulant. Je suis certain que c'est Kraken dans la baie lorsque tu es tombé dedans.

Elle éclata de rire.

— Les médecins n'y comprennent rien. Maman parle d'un miracle.

Anya s'approcha, un sourire tranquille au coin des lèvres, et remit une mèche derrière son oreille.

— Tu ne m'avais jamais parlé de ça, petite cachottière.

— Je vous raconterai plus tard, promit la jeune fille.

Anya se tourna vers Mac.

— Au fait, les analyses de l'hémocyanine... les résultats sont vertigineux. Il ne possède même pas d'homochromie ! Et, ce qui est prometteur, c'est...

— Ne recommence pas ton charabia, Anya Brothers ! Lança Bruce en surgissant, hilare.

Il sortit de sa poche un petit collier d'argent terni : une tête de sorcière ancienne, patinée par le temps.

— Je savais qu'il te reviendrait un jour. Autant qu'il te porte encore chance.

Mac prit le bijou, le passa au cou de Jessica, et l'embrassa longuement, sous les cris des mouettes.

Le monde semblait, pour un instant, parfaitement à sa place.

Anya, déjà à l'ouvrage, lança sans se retourner :

— Le micro aquatique est prêt !

— Toujours à négocier avec la science, plaisanta Mac.

— Si ça marche, tu me laisses lui poser un émetteur de haut-fond, répondit-elle en souriant.

Elle jeta le micro à la mer. L'eau se referma dans un glouglou cristallin.

— Message en morse, boucle continue : "viens". Diffusé à très haut débit.

*

Plus tard, le soleil déclinait lentement, posant sur la mer un chemin de cuivre liquide.

Anya triturait les commandes, nerveuse.

— Rien, murmura-t-elle.

Mac s'avança jusqu'au bastingage, les cheveux soulevés par le vent. Jessica et Salie vinrent contre lui, silencieuses.

— On rentre, lança Bruce depuis la cabine.

Mac acquiesça faiblement.

Anya ferma le son, la tête basse.

— Le son se propage à plus de cinq mille quatre cents kilomètres à l'heure. Il aurait dû l'entendre... sauf si...

— Je ne veux pas savoir, coupa Mac doucement.

Il posa une main sur son cœur.

— Merci à vous tous.

Anya rangea le micro, soupira.

— Tu sais, je t'admire, dit-elle d'une voix sincère. Tu es devenu un archéologue subaquatique, c'est ton vrai monde, Mac. Et si tu le désires de la part de mes patrons, nous recherchons un nouveau collègue.

Elle partit rejoindre Jessica et Salie vers le poste de pilotage.

Mac resta seul, face à la mer.

Le vent tomba.

Le ciel s'assombrit, se teintant d'encre et d'argent.

Un silence d'abîme s'installa.

Mac leva la tête. Ses yeux brillaient d'un éclat tranquille, presque doux.
Il ferma lentement le poing et tapa du bout des doigts sur la rambarde d'acier :
“Maison.”

Une larme roula sur sa joue, tiède et salée.
Et dans un souffle à peine audible, il murmura :
— Sous la mer, il n'y a ni dieux ni monstres... seulement des créatures qui se rappellent
qu'elles ont aimé.

Puis il ferma les yeux, apaisés.
La houle berça le bateau.
Et quelque part, très loin sous la surface, un écho répondit, un battement régulier, profond,
comme le cœur d'un ami.

Chapitre 46 — Le retour des profondeurs

Le vent s'était tu.

La mer, immense, dormait dans un silence de verre.

Chaque vague semblait retenir sa respiration.

Mac rouvrit les yeux et fixait la ligne d'horizon, les traits tirés, le cœur en suspens.

— Je ne peux pas y croire... murmura-t-il.

Et pourtant, il faut se résigner à la loi de la nature.

Ses paupières se fermèrent lentement.

— Et Dieu... que cette loi peut être dure, cruelle et injuste.

Il resta un instant ainsi, immobile, puis se détourna, épuisé, les épaules lourdes, marchant vers le poste de pilotage.

Sous ses pas, le pont grinçait doucement, saturé de sel et de souvenirs.

C'est alors qu'un bruit sourd déchira l'air : un grincement ancien, un cri de bois humide, un souffle venu d'un autre âge.

Mac s'arrêta net.

Derrière lui, quelque chose venait d'apparaître.

Sur le pont, posé comme une offrande, le grand coffre ancien ruisselait d'eau, dégorgeant encore l'écume des abysses.

Mac resta figé, le souffle coupé.

Puis, pris d'un élan irrépressible, il se précipita vers lui.

Mais avant qu'il ne puisse le toucher, une ombre s'étendit sur le bateau, une ombre vaste, mouvante, respirante.

Le ciel lui-même sembla s'assombrir.

Un tentacule gigantesque surgit de la mer, jaillit dans un éclat d'embruns, l'enlaça et le souleva dans les airs.

— KRAKEN ! Hurla Mac, sa voix déchirant le vent.

Alors l'océan s'ouvrit.

Le monstre jaillit tout entier, démesuré, splendide, cent mètres d'envergure, ses tentacules balafrés de cicatrices, ses pustules illuminées d'un rouge incandescent.
Sa chair vibrait comme un orgue vivant.

Bruce, Anya, Jessica et Salie furent à leur tour happés, soulevés, portés sans violence. Chacun fut déposé sur un tentacule immense et doux, palpitant, vibrant d'une énergie

ancienne.

La mer miroitait autour d'eux comme un miroir liquide, traversé de lueurs dorées.

Anya, fascinée, murmura d'une voix tremblante :

— Qu'y a-t-il dans les entrailles du monde pour qu'il soit revenu ainsi... changé ?

Le Kraken ouvrit ses grand yeux d'ambre noir.

Deux soleils d'intelligence et de mémoire.

De son bec, il émit des impulsions puissantes, graves, rythmées : une langue oubliée, une parole d'avant les hommes.

Mac leva le regard vers lui.

Leurs yeux se croisèrent.

Un frisson d'éternité les traversa celui d'une reconnaissance au-delà du temps.

Puis, autour du géant, les ombres se mirent à bouger.

Des dizaines d'autres silhouettes s'élevèrent des profondeurs : des Décapodiformes, massifs, lumineux, ondulant comme des bannières de feu dans l'eau noire.

Mac éclata d'un rire de stupeur et de joie mêlées.

— Il a réussi ! Cria-t-il. Il a réussi !

La mer vibra, immense, pleine d'un battement neuf.

Le ciel s'ouvrit sur eux, large, pur, comme une prière.

Et, tandis que les tentacules s'enroulaient dans la lumière du couchant, le monde, pour la première fois depuis des siècles, sembla respirer à nouveau à l'unisson des profondeurs.

FIN

Épilogue — Le cœur de la mer

Il y a des silences que l'homme ne saura jamais comprendre.
Celui de la mer en fait partie.
Je le sais, désormais.
Pendant des années, j'ai cherché des réponses dans les abysses, croyant y trouver des preuves, des trésors, des vestiges.
Mais ce que j'ai trouvé... c'est moi.

Le Kraken n'était pas un monstre.
Il était un rappel.
Celui de nos limites, de nos oubliés, de notre arrogance à vouloir tout mesurer, tout nommer, tout posséder.
Il m'a appris que certaines vérités n'ont pas de forme, seulement un battement comme le cœur d'un ami qu'on croyait perdu.

La mer a refermé son voile sur lui, mais parfois, la nuit, je crois encore entendre son souffle, loin sous la surface, dans le grondement des vagues.
Alors, je réponds, comme autrefois, du bout des doigts : maison.

Jessica dort à mes côtés.
Notre enfant à naître porte déjà en lui la mémoire du goût du vent.
Et moi, j'ai cessé de vouloir percer les mystères du monde ; je me contente de les aimer et de les comprendre.

Car sous la mer, il n'y a ni dieux ni monstres,
seulement des créatures qui, un jour, ont aimé et s'en souviennent.